



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

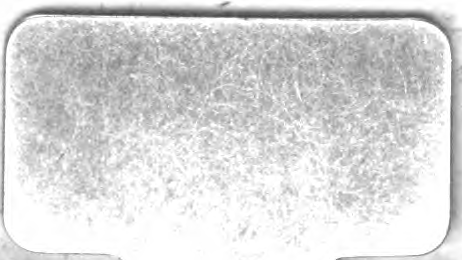
<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



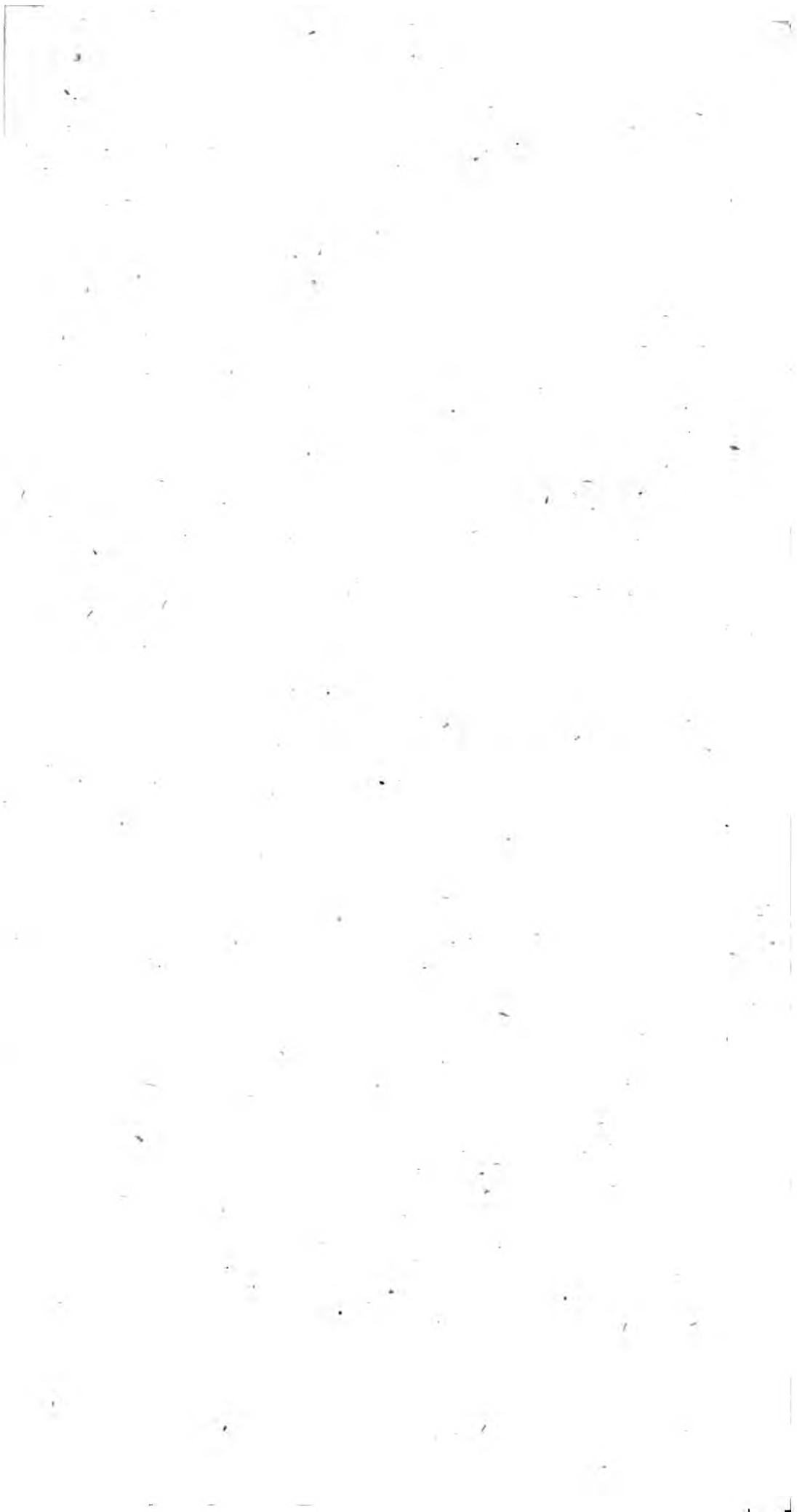
This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

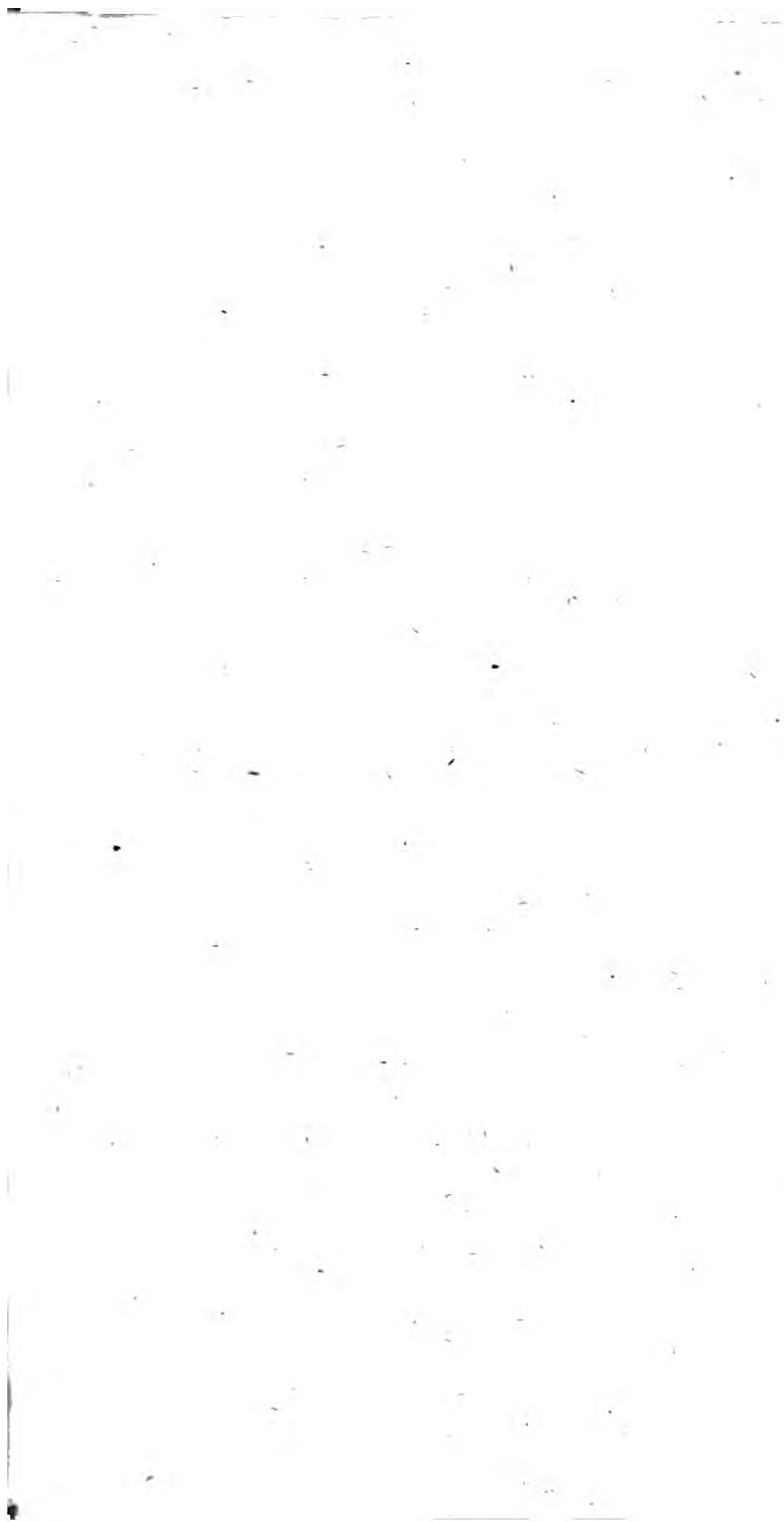


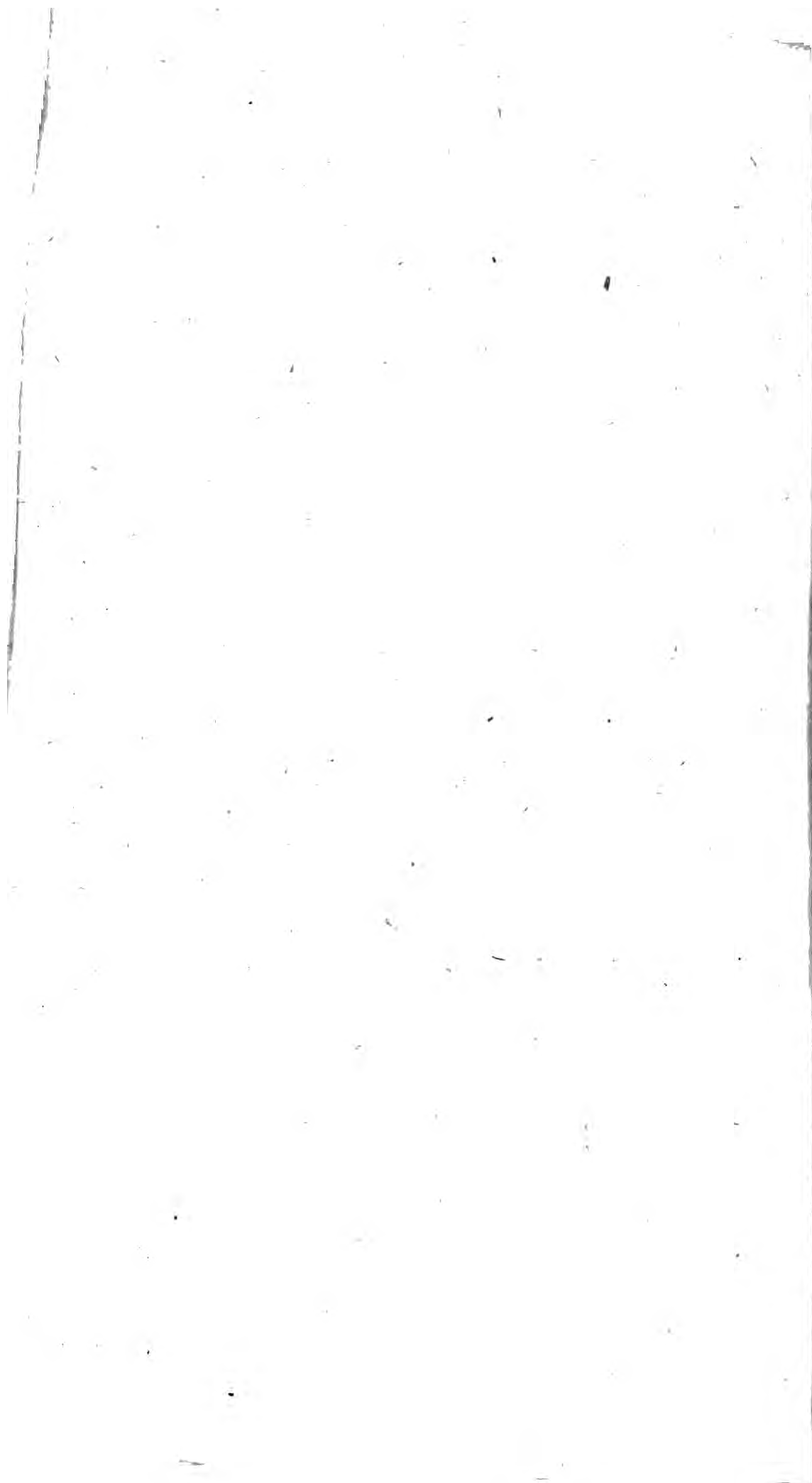
VI. 1785/1(62)



~~S. 104~~







O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E.

TOME SOIXANTE-DEUXIEME.

62

DE L'IMPRIMERIE DE LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE-
TYPOGRAPHIQUE.

1 7 8 5.



M E L A N G E S
L I T T E R A I R E S .

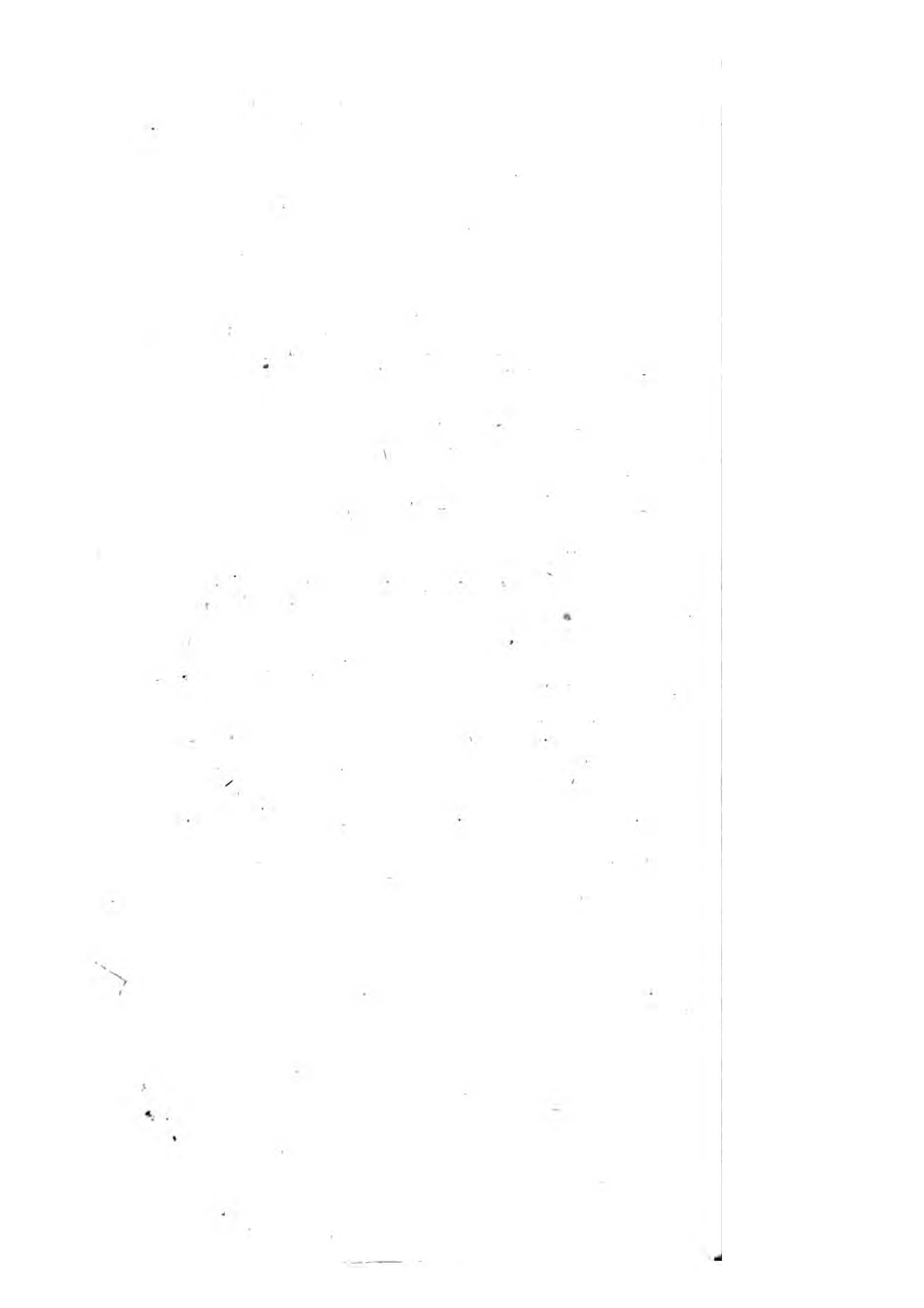
Mélanges littér. Tome II.

* A



L E T T R E S
A S O N A L T E S S E
M O N S E I G N E U R
L E P R I N C E D E ***,

*Sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés
d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.*



LETTRE PREMIERE,

SUR FRANÇOIS RABELAIS.

MONSEIGNEUR,

PUISQUE votre altesse veut connaître à fond *Rabelais*, je commence par vous dire que sa vie, imprimée au-devant de *Gargantua*, est aussi fausse et aussi absurde que l'histoire de *Gargantua* même. On y trouve que le cardinal du *Bellai* l'ayant mené à Rome, et ce cardinal ayant baisé le pied droit du pape, et ensuite la bouche, *Rabelais* dit qu'il lui voulait baiser le derrière, et qu'il fallait que le saint-père commençât par le laver. Il y a des choses que le respect du lieu, de la bienséance, et de la personne, rend impossibles. Cette historiette ne peut avoir été imaginée que par des gens de la lie du peuple dans un cabaret.

Sa prétendue requête au pape est du même genre : on suppose qu'il pria le pape de l'excommunier, afin qu'il ne fût pas brûlé, parce que, disait-il, son hôtesse ayant voulu faire brûler un fagot, et n'en pouvant venir à bout, avait dit que ce fagot était excommunié de la gueule du pape.

L'aventure qu'on lui suppose à Lyon est aussi fautive et aussi peu vraisemblable : on prétend que, n'ayant ni de quoi payer son auberge, ni de quoi faire le voyage de Paris, il fit écrire par le fils de l'hôtesse ces étiquettes sur de petits sachets : *Poison pour faire mourir le roi, poison pour faire mourir la reine, &c.* Il usa, dit-on, de ce stratagème pour être conduit et nourri jusqu'à Paris, sans qu'il lui en coûtât rien, et pour faire rire le roi. On ajoute que c'était en 1536, dans le temps même que le roi et toute la France pleuraient le dauphin François qu'on avait cru empoisonné, et lorsqu'on venait d'écarteler Montecuculi soupçonné de cet empoisonnement. Les auteurs de cette plate historiette n'ont pas fait réflexion que, sur un indice aussi terrible, on aurait jeté Rabelais dans un cachot, qu'il aurait été chargé de fers, qu'il aurait subi probablement la question ordinaire et extraordinaire, et que dans des circonstances aussi funestes, et dans une accusation aussi grave, une mauvaise plaisanterie n'aurait pas servi à sa justification. Presque toutes les vies des hommes célèbres ont été défigurées par des contes qui ne méritent pas plus de croyance.

Son livre, à la vérité, est un ramas des plus impertinentes et des plus grossières ordures qu'un moine ivre puisse vomir; mais aussi il

faut avouer que c'est une satire sanglante du pape, de l'Eglise, et de tous les événemens de son temps. Il voulut se mettre à couvert sous le masque de la folie ; il le fait assez entendre lui-même dans son prologue : *Posez le cas , dit-il , qu'au sens littéral vous trouvez matières assez joyeuses et bien correspondantes au nom ; toutefois pas demeurer là ne faut , comme au chant des sirènes , ains à plus haut sens interpréter ce que par aventure cuidiez dit en gayeté de cœur. Veitès-vous oncques chien rencontrant quelque os médullaire ? c'est , comme dit Platon, lib. II , de Rép. la bête du monde plus philosophe. Si vous l'avez , vous avez pu noter de quelle dévotion il le guette , de quel soing il le garde , de quelle ferveur il le tient , de quelle prudence il l'entame , de quelle affection il le brise , et de quelle diligence il le sugce. Qui l'induit à ce faire ? quel est l'espoir de son étude ? quel bien prétend-il ? rien plus qu'un peu de moëlle.*

Mais qu'arriva-t-il ? très-peu de lecteurs ressemblèrent au chien qui suce la moëlle. On ne s'attacha qu'aux os , c'est-à-dire aux bouffonneries absurdes , aux obscénités affreuses , dont le livre est plein. Si malheureusement pour *Rabelais* on avait trop pénétré le sens du livre , si on l'avait jugé sérieusement , il est à croire qu'il lui en aurait coûté la vie , comme

à tous ceux qui, dans ce temps-là, écrivaient contre l'Eglise romaine.

Il est clair que *Gargantua* est *François I*, *Louis XII* est *Grand-gousier*, quoiqu'il ne fût pas le père de *François*, et *Henri II* est *Pantagruel* : l'éducation de *Gargantua* et le chapitre des *torche-culs* sont une satire de l'éducation qu'on donnait alors aux princes : les couleurs blanc et bleu désignent évidemment la livrée des rois de France.

La guerre pour une charrette de fouasses, est la guerre entre *Charles V* et *François I*, qui commença pour une querelle très-légère entre la maison de *Bouillon-la-Marck* et celle de *Chimai* ; et cela est si vrai que *Rabelais* appelle *Marckuet* le conducteur des fouasses par qui commença la noïse.

Les moines de ce temps-là sont peints très-naïvement sous le nom de frère *Jean des Entomures*. Il n'est pas possible de méconnaître *Charles-Quint* dans le portrait de *Picrocole*.

A l'égard de l'Eglise, il ne l'épargne pas. Dès le premier livre, au chapitre XXXIX, voici comme il s'exprime : „ Que DIEU est „ bon qui nous donne ce bon piot ! j'advoue „ DIEU que si j'eusse été au temps de JESUS- „ CHRIST, j'eusse bien engardé que les „ Juifs l'eussent prins au jardin d'Olivet. „ Ensemble le diable me faille si j'eusse failli

” à couper les jarrêts à messieurs les apôtres,
 ” qui fuirent tant lâchement après qu'ils
 ” eurent bien soupé, et laissèrent leur bon
 ” maître au besoing. Je haïs plus que poison
 ” un homme qui fuit quand il faut jouer des
 ” couteaux. Hon, que je ne suis roi de
 ” France pour quatre-vingts ou cent ans!
 ” par-Dieu, je vous accoutrerais en chiens
 ” courtaults les fuyards de Pavie. ”

On ne peut se méprendre à la généalogie de *Gargantua*, c'est une parodie très-scanda-
 leuse de la généalogie la plus respectable. De
 ceux-là, dit-il, sont venus les géans, et par eux
Pantagruel; le premier fut *Calbrot*, qui engen-
 dra *Sarabroth*,

Qui engendra Faribroth,

*Qui engendra Hurtaly, qui fut beau mangeur
 de soupe, et qui régna du temps du déluge;*

*Qui engendra Happe-mouche, qui le premier
 inventa de fumer les langues de bœuf;*

Qui engendra Fout-ânon,

Qui engendra Vit-de-grain,

Qui engendra Grand-Goufier,

Qui engendra Gargantua,

Qui engendra le noble Pantagruel mon maître.

On ne s'est jamais tant moqué de tous nos
 livres de théologie que dans le catalogue des

livres que trouva *Pantagruel* dans la bibliothèque de Saint-Victor , c'est *biga salutis* , *braguetta juris* , *pantoufla decretorum* ; la couillebarine des preux , le décret de l'université de Paris sur la gorge des filles ; l'apparition de *Gertrude* à une nonain en mal d'enfant , le moutardier de pénitence ; *tartareus de modo cacandi* ; l'invention de sainte-croix par les clercs de finesse , le couillage des promoteurs , la cornemuse des prélats , la profiterole des indulgences ; *utrùm chimera in vacuo bombinans possit comedere secundas intentiones* ; *quæstio debattuta per decem hebdomadas in concilio Constantiensi* ; les brimborions des célestins , la ratoire des théologiens ; *chacouillonis de magistro* ; les aises de la vie monacale , la patenôte du finge , les gréfillons de dévotion , le viédase des abbés , &c.

Lorsque *Panurge* demande conseil à frère *Jean des Entomures* pour savoir s'il se mariera et s'il fera cocu , frère *Jean* récite ses litanies. Ce ne sont pas les litanies de la Vierge. Ce sont les litanies du c. mignon , c. moignon , c. patté , c. laité , &c. Cette plate profanation n'eût pas été pardonnable à un laïque : mais dans un prêtre !

Après cela , *Panurge* va consulter le théologal *Hipotadée* , qui lui dit qu'il fera cocu , s'il plaît à DIEU. *Pantagruel* va dans l'île des

lanternois ; ces lanternois sont les ergoteurs théologiques qui commencèrent, sous le règne de *Henri II*, ces horribles disputes dont naquirent tant de guerres civiles.

L'île de Tohu-Bohu, c'est-à-dire de la confusion, est l'Angleterre qui changea quatre fois de religion depuis *Henri VIII*.

On voit assez que l'île de Papefiguière désigne les hérétiques. On connaît les papi-manes ; ils donnent le nom de *Dieu* au pape. On demande à *Panurge* s'il est assez heureux pour avoir vu le saint-père ; *Panurge* répond qu'il en a vu trois, et qu'il n'y a guère profité. La loi de *Moïse* est comparée à celle de *Cybèle*, de *Diane*, de *Numa* ; les décrétales sont appelées *décrotaires*. *Panurge* assure que, s'étant torché le cul avec un feuillet des décrétales appelées *clémentines*, il en eut des hémorroïdes longues d'un demi-pied.

On se moque des basses messes qu'on appelle *messes sèches*, et *Panurge* dit qu'il en voudrait une mouillée, pourvu que ce fût de bon vin. La confession y est tournée en ridicule. *Pantagruel* va consulter l'oracle de la dive bouteille pour savoir s'il faut communier sous les deux espèces, et boire de bon vin après avoir mangé le pain sacré. *Epistémon* s'écrie en chemin : *Vivat, fifat, pipat, bibat* ; c'est le secret de l'*Apocalypse*. Frère *Jean des Entomures* demande une charretée de

filles pour se réconforter en cas qu'on lui refuse la communion sous les deux espèces. On rencontre des gastrolacs, c'est-à-dire des possédés. *Gaster* invente le moyen de n'être pas blessé par le canon; c'est une raillerie contre tous les miracles.

Avant de trouver l'île où est l'oracle de la dive bouteille, ils abordent à l'île Sonnante, où sont cagots, clergots, monagots, prêtre-gots, abbégots, évégots, cardingots, et enfin le papegot qui est unique dans son espèce. Les cagots avaient conchié toute l'île Sonnante. Les capucingots étaient les animaux les plus puans et les plus maniaques de toute l'île.

La fable de l'âne et du cheval, la défense faite aux ânes de baudouiner dans l'écurie, et la liberté que se donnent les ânes de baudouiner pendant le temps de la foire, sont des emblèmes assez intelligibles du célibat des prêtres, et des débauches qu'on leur imputait alors.

Les voyageurs sont admis devant le papegot. *Panurge* veut jeter une pierre à un évégot qui ronflait à la grand'messe; maître *Editue*, c'est-à-dire maître sacristain, l'en empêche en lui disant : *Homme de bien, frappe, fêris, tue, et meurtris tous rois, princes du monde en trahison, par venin ou autrement quand tu voudras, dénêche*

des cieux les anges, de tout auras pardon du papegot : ces sacrés oiseaux ne touches.

De l'île Sonnante on va au royaume de Quintescence, ou Enteléchie; or Enteléchie c'est l'ame. Ce personnage inconnu, et dont on parle depuis qu'il y a des hommes, n'y est pas moins tourné en ridicule que le pape, mais les doutes sur l'existence de l'ame sont beaucoup plus enveloppés que les railleries sur la cour de Rome.

Les ordres mendiants habitent l'île des frères Fredons. Ils paraissent d'abord en procession. L'un d'eux ne répond qu'en monosyllabes à toutes les questions que *Panurge* fait sur leurs g. . . . Combien sont-elles? *Vingt*. Combien en voudriez-vous? *Cent*.

Le remuement des fesses quel est-il? *dru*.

Que disent-elles en culetant? *mot*.

Vos cas quels sont-ils . . . ? *grands*.

Quantes fois par jour? *six*. Et de nuit? *dix*.

Enfin l'on arrive à l'oracle de la dive bouteille. La coutume alors dans l'Eglise était de présenter de l'eau aux communians laïques pour faire passer l'hostie, et c'est encore l'usage en Allemagne. Les réformateurs voulaient absolument du vin pour figurer le sang de JESUS-CHRIST. L'Eglise romaine soutenait que le sang était dans le pain aussi-bien que

les os et la chair. Cependant les prêtres catholiques buvaient du vin, et ne voulaient pas que les séculiers en bussent. Il y avait dans l'île de l'oracle de la dive bouteille, une belle fontaine d'eau claire. Le grand-pontife *Bacbus* en donna à boire aux pèlerins en leur disant ces mots : „ Jadis ung capitaine juif, docte „ et chevalereux, conduisant son peuple par „ les déserts en extrême famine, impétra „ des cieux la manne, laquelle leur était „ de goût tel par imagination que paravant „ leur étaient réellement les viandes. Ici de „ même beuvans de cette liqueur mirifique „ sentirez goût de tel vin comme l'aurez „ imaginé. Or *imaginez et beuvez* : ce que „ nous feimes : puis s'écria *Panurge*, en „ disant : Par-Dieu, c'est ici vin de Baune, „ meilleur que oncques jamais je beus, ou „ je me donne à nonante et seize diables. „

Le fameux doyen d'Irlande *Swift* a copié ce trait dans son conte du tonneau, ainsi que plusieurs autres. Milord *Pierre* donne à *Martin* et à *Jean* ses frères un morceau de pain sec pour leur dîner, et veut leur faire accroire que ce pain contient de bon bœuf, des perdrix, des chapons, avec d'excellent vin de Bourgogne.

Vous remarquerez que *Rabelais* dédia la partie de son livre, qui contient cette sanglante

fatire de l'Eglise romaine, au cardinal *Odet de Châtillon* qui n'avait pas encore levé le masque, et ne s'était pas déclaré pour la religion protestante. Son livre fut imprimé avec privilège; et le privilège pour cette fatire de la religion catholique fut accordé en faveur des ordures, dont on faisait en ce temps-là beaucoup plus de cas que des papegots et des cardingots. Jamais ce livre n'a été défendu en France, parce que tout y est entassé sous un tas d'extravagances qui n'ont jamais laissé le loisir de démêler le véritable but de l'auteur.

On a peine à croire que le bouffon qui riait si hautement de l'ancien et du nouveau testament, était curé. Comment mourut-il? en disant : *Je vais chercher un grand peut-être.*

L'illustre M. *le Duchat* a chargé de notes pédantesques cet étrange ouvrage, dont il s'est fait quarante éditions. Observez que *Rabelais* vécut et mourut chéri, fêté, honoré; et qu'on fit mourir dans les plus affreux supplices ceux qui prêchaient la morale la plus pure.

L E T T R E I I ,

*Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne,
et en Italie, et d'abord du livre intitulé :*
Litteræ virorum obscurorum.

MONSEIGNEUR,

VO T R E altesse me demande si, avant *Rabelais*, on avait écrit avec autant de licence. Nous répondons que probablement son modèle a été le recueil des lettres des *gens obscurs*, qui parut en Allemagne au commencement du seizième siècle : ce recueil est en latin ; mais il est écrit avec autant de naïveté et de hardiesse que *Rabelais*. Voici une ancienne traduction d'un passage de la vingt-huitième lettre.

» Il y a concordance entre les sacrés
» cahiers, et les fables poétiques, comme le
» pourrez noter du serpent *Python*, occis par
» *Apollon*, comme le dit le psalmiste : *Ce*
» *dragon qu'avez formé pour vous en gauffer.*
» *Saturne*, vieux père des dieux qui mange
» ses enfans, est en *Ezéchiël*, lequel dit :

» Vos

„ Vos pères mangeront leurs enfans. Diane, se
 „ pourmenant avec force vierges, est la bien-
 „ heureuse vierge Marie, selon le psalmiste,
 „ lequel dit : *Vierges viendront après elle. Calisto*
 „ déflorée par Jupiter, et retournant au ciel,
 „ est en Matthieu, chap. XII : *Je reviendrai*
 „ *dans la maison dont je suis sortie. Aglaure*
 „ transmuée en pierre, se trouve en Job,
 „ chap. XLII : *Son cœur s'endurcira comme*
 „ *pierre. Europe engrossée par Jupiter est en*
 „ Salomon : *Ecoute, fille, vois, et incline ton*
 „ *oreille ; car le roi t'a concupiscée. Ezéchiel a*
 „ prophétisé d'Actéon qui vit la nudité de
 „ Diane : *Tu étais nue, j'ai passé par-là, et*
 „ *je t'ai vue. Les poètes ont écrit que Bacchus*
 „ est né deux fois, ce qui signifie le CHRIST,
 „ né avant les siècles et dans le siècle. Sémélé
 „ qui nourrit Bacchus est le prototype de la
 „ bienheureuse vierge ; car il est dit en Exode :
 „ *Prends cet enfant, nourris-le-moi, et tu auras*
 „ *salaire.* „

Ces impiétés sont encore moins voilées que celles de Rabelais.

C'est beaucoup que dans ce temps-là on commençât en Allemagne à se moquer de la magie. On trouve dans la lettre à maître *Acacius Lampirius* une raillerie assez forte sur la conjuration qu'on employait pour se faire aimer des filles. Le secret consistait à prendre

un cheveu de la fille ; on le plaçait d'abord dans son haut-de-chauffe ; on faisait une confession générale , et l'on faisait dire trois messes , pendant lesquelles on mettait le cheveu autour de son col ; on allumait un cierge béni au dernier évangile , et on prononçait cette formule : *O cierge ! je te conjure par la vertu du DIEU tout-puissant , par les neuf chœurs des anges , par la vertu goslriene , amène-moi icelle fille en chair et en os , afin que je la saboule à mon plaisir.*

Le latin macaronique dans lequel ces lettres sont écrites , porte avec lui un ridicule qu'il est impossible de rendre en français ; il y a surtout une lettre de *Pierre de la Charité* , messager de grammaire à Ortoouin , dont on ne peut traduire en français les équivoques latines : il s'agit de savoir si le pape peut rendre physiquement légitime un enfant bâtard. Il y en a une autre de *Jean de Schwinfordt* , maître-ès-arts , où l'on soutient que JESUS-CHRIST a été moine. *S^t Pierre* prieur du couvent , *Judas Iscariote* maître-d'hôtel , et l'apôtre *Philippe* portier.

Jean Schelontzique raconte dans la lettre qui est sous son nom , qu'il avait trouvé à Florence *Jacques Hoestrad* (grande rue) ci-devant inquisiteur : Je lui fis la révérence , dit-il , en lui ôtant mon chapeau , et je lui dis :

Père, êtes-vous révérend, ou n'êtes-vous pas révérend? Il me répondit : *Je suis celui qui suis.* Je lui dis alors : Vous êtes maître Jacques Grande rue; sacré char d'Elie, dis-je, comment diable êtes-vous à pied? c'est un scandale; *ce qui est* ne doit pas se promener avec ses pieds en fange et en merde. Il me répondit : *Ils sont venus en chariots et sur chevaux, mais nous venons au nom du Seigneur.* Je lui dis : Par le Seigneur il est grande pluie et grand froid. Il leva les mains au ciel en disant ; *Rosée du ciel, tombez d'en-haut, et que les nuées du ciel pleuvent le juste.*

Il faut avouer que voilà précisément le style de Rabelais; et je ne doute pas qu'il n'ait eu sous les yeux ces lettres des gens obscurs, lorsqu'il écrivit son *Gargantua* et son *Pantagruel*.

Le conte de la femme, qui ayant ouï dire que tous les bâtards étaient de grands-hommes, alla vite sonner à la porte des cordeliers pour se faire faire un bâtard, est absolument dans le goût de notre maître François.

Les mêmes obscénités et les mêmes scandales fourmillent dans ces deux singuliers livres.

*Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent
Rabelais.*

L'ITALIE, dès le quatorzième siècle, avait produit plus d'un exemple de cette licence. Voyez seulement dans *Bocace* la confession de *Ser Ciapelloto* à l'article de la mort. Son confesseur l'interroge ; il lui demande s'il n'est jamais tombé dans le péché d'orgueil : Ah ! mon père, dit le coquin, j'ai bien peur de m'être damné par un petit mouvement de complaisance en moi-même, en réfléchissant que j'ai gardé ma virginité toute ma vie. — Avez-vous été gourmand ? — Hélas oui, mon père ; car outre les autres jours de jeûne ordonnés, j'ai toujours jeûné au pain et à l'eau trois fois par semaine ; mais j'ai mangé mon pain quelquefois, avec tant d'appétit et de délice, que ma gourmandise a sans doute déplu à DIEU. — Et l'avarice, mon fils ? — Hélas ! mon père, je suis coupable du péché d'avarice, pour avoir fait quelquefois le commerce, afin de donner tout mon gain aux pauvres. — Vous êtes-vous mis quelquefois en colère ? — Oh tant ! quand je voyais le service divin si négligé, et les pécheurs ne pas observer les commandemens de DIEU, comme je me mettais en colère !

Ensuite *Ser Ciapelleto* s'accuse d'avoir fait balayer sa chambre un jour de dimanche : le confesseur le rassure , et lui dit que DIEU lui pardonnera ; le pénitent fond en larmes , et lui dit que DIEU ne lui pardonnera jamais ; qu'il se souvient qu'à l'âge de deux ans il s'était dépité contre sa mère , que c'était un crime irrémissible ; ma pauvre mère , dit-il , qui m'a porté neuf mois dans son ventre le jour et la nuit , et qui me portait dans ses bras quand j'étais petit ! Non , DIEU ne me pardonnera jamais d'avoir été un si méchant enfant.

Enfin , cette confession étant devenue publique , on a fait un saint de *Ciapelleto* , qui avait été le plus grand fripon de son temps.

Le chanoine *Luigi Pulci* est beaucoup plus licencieux dans son poëme du *Morgante*. Il commence ce poëme par ofer tourner en ridicule les premiers versets de l'évangile de S^t Jean.

*In principio era il verbo appresso a Dio ,
Ed era Iddio il Verbo , e il Verbo lui ;
Questo era il principio , al parer mio , &c.*

J'ignore après tout , si c'est par naïveté , ou par impiété que le *Pulci* ayant mis l'évangile à la tête de son poëme , le finit par le

Salve Regina ; mais soit puérilité , soit audace , cette liberté ne serait pas soufferte aujourd'hui. On condamnerait plus encore la réponse de *Morgante* à *Margutte* : ce *Margutte* demande à *Morgante* s'il est chrétien ou musulman.

E s'egli crede in Cristo o in Maometto.

Rispose allor Margutte : per dir te l' tosto ,

Io non credo più al nero che al azzurro ;

Ma nel cappone o lessò o voglia arrosto.

.

Ma sopra tutto nel buon vino ho fede.

.

Or queste son' tre virtù cardinali :

La gola , il dado , e'l culo , come io t'ho detto.

Une chose bien étrange , c'est que presque tous les écrivains italiens des quatorzième , quinzième , et seizième siècles , ont très-peu respecté cette même religion dont leur patrie était le centre ; plus ils voyaient de près les augustes cérémonies de ce culte , et les premiers pontifes , plus ils s'abandonnaient à une licence que la cour de Rome semblait alors autoriser par son exemple. On pouvait leur appliquer ces vers du *Pastor fido* :

Il longo conversar genera noia ,

E la noia il fastidio , e l'odio al fine.

Les libertés qu'ont prises *Machiavel*, l'*Arioste*, l'*Aretin*, l'archevêque de Bénévent *la Casa*, le cardinal *Bembo*, *Pomponace*, *Cardan*, et tant d'autres savans, sont assez connues. Les papes n'y faisaient nulle attention; et pourvu qu'on achetât des indulgences, et qu'on ne se mêlât point du gouvernement, il était permis de tout dire. Les Italiens alors ressembloient aux anciens Romains qui se moquaient impunément de leurs dieux, mais qui ne troublèrent jamais le culte reçu. (a) Il n'y eut que *Giordano Bruno*, qui ayant bravé l'inquisiteur à Venise, et s'étant fait un ennemi irréconciliable d'un homme si puissant et si dangereux, fut recherché pour son livre *della bestia trionfante*; on le fit périr par le supplice du feu, supplice inventé parmi les chrétiens contre les hérétiques. Ce livre très-rare est pis qu'hérétique; l'auteur n'admet que la loi des patriarches, la loi naturelle; il fut composé et imprimé à Londres chez le lord *Philippe Sidney*, l'un des plus grands-hommes d'Angleterre, favori de la reine *Elisabeth*.

Parmi les incrédules on range communément tous les princes et les politiques d'Italie des quatorzième, quinzième et seizième siècles.

(a) Nous citons tous ces scandales en les détestant, et nous espérons faire passer dans l'esprit du lecteur judicieux les sentimens qui nous animent.

On prétend que si le pape *Sixte IV* avait eu de la religion, il n'aurait pas trempé dans la conjuration des *Pazzi*, pour laquelle on pendit l'archevêque de Florence, en habits pontificaux, aux fenêtres de l'hôtel-de-ville. Les assassins des *Médicis*, qui exécutèrent leur parricide dans la cathédrale, au moment que le prêtre montrait l'eucharistie au peuple, ne pouvaient, dit-on, croire à l'eucharistie. Il paraît impossible qu'il y eût le moindre instinct de religion dans le cœur d'un *Alexandre VI*, qui faisait périr par le stilet, par la corde, ou par le poison, tous les petits princes dont il ravissait les Etats; et qui leur accordait des indulgences *in articulo mortis*, dans le temps qu'ils rendaient les derniers soupirs.

On ne tarit point sur ces affreux exemples. Hélas! Monseigneur, que prouvent-ils? que le frein d'une religion pure, dégagée de toutes les superstitions qui la déshonorent, et qui peuvent la rendre incroyable, était absolument nécessaire à ces grands criminels. Si la religion avait été épurée, il y aurait eu moins d'incrédulité et moins de forfaits. Quiconque croit fermement un DIEU rémunérateur de la vertu, et vengeur du crime, tremblera sur le point d'assassiner un homme innocent; et le poignard lui tombera des mains: mais les Italiens alors ne connaissant le christianisme
que

que par des légendes ridicules , par les sottises et les fourberies des moines , s'imaginaient qu'il n'est aucune religion , parce que leur religion , ainsi déshonorée , leur paraissait absurde. De ce que *Savonarole* avait été un faux prophète , ils concluaient qu'il n'y a point de DIEU ; ce qui est un fort mauvais argument. L'abominable politique de ces temps affreux leur fit commettre mille crimes : leur philosophie , non moins affreuse , étouffa leurs remords ; ils voulurent anéantir le DIEU qui pouvait les punir.

L E T T R E I I I .

Sur Vanini.

MONSEIGNEUR,

Vous me demandez des mémoires sur *Vanini* ; je ne puis mieux faire que de vous renvoyer à la section troisième de l'article *Athéisme* du Dictionnaire philosophique : j'ajouterai aux sages réflexions que vous y trouverez , qu'on imprima une vie de *Vanini* à Londres , en 1717. Elle est dédiée à milord *North and Grey*. C'est un français réfugié , son chapelain , qui en est

Mélanges littér. Tome II. * C

l'auteur. C'est assez de dire, pour faire connaître le personnage, qu'il s'appuie dans son histoire sur le témoignage du jésuite *Garasse*, le plus absurde et le plus insolent calomniateur, et en même temps le plus ridicule écrivain qui jamais ait été chez les jésuites. Voici les paroles de *Garasse*, citées par le chapelain, et qui se trouvent en effet dans la doctrine curieuse de ce jésuite, page 144.

„ Pour *Lucile Vanin*, il était napolitain,
 „ homme né de néant, qui avait rôdé toute
 „ l'Italie en chercheur de repues franches, et
 „ une bonne partie de la France en qualité
 „ de pédant. Ce méchant belifre étant venu
 „ en Gascogne en 1617, fefait état d'y femer
 „ avantageusement son ivraie, et faire riche
 „ moisson d'impiété, cuidant avoir trouvé
 „ des esprits susceptibles de ses propositions.
 „ Il se glissait dans les noblesses effrontément
 „ pour y piquer l'escabelle aussi franchement
 „ que s'il eût été domestique, et apprivoisé
 „ de tout temps à l'humeur du pays; mais
 „ il rencontra des esprits plus forts et résolus
 „ à la défense de la vérité, qu'il ne s'était
 „ imaginé. „

Que pouvez-vous penser, Monseigneur, d'une vie écrite sur de pareils mémoires? Ce qui vous surprendra davantage, c'est que lorsque ce malheureux *Vanini* fut condamné, on

ne lui représenta aucun de ses livres, dans lesquels on a imaginé qu'était contenu le prétendu athéisme pour lequel il fut condamné. Tous les livres de ce pauvre napolitain étaient des livres de théologie et de philosophie, imprimés avec privilège, et approuvés par des docteurs de la faculté de Paris. Ses dialogues même qu'on lui reproche aujourd'hui, et qu'on ne peut guère condamner que comme un ouvrage très-ennuyeux, furent honorés des plus grands éloges en français, en latin, et même en grec. On voit surtout parmi ces éloges ces vers d'un fameux docteur de Paris :

*Vaninus, vir mente potens, sophiaque magister
Maximus, Italiae decus, et nova gloria gentis.*

Ces deux vers furent imités depuis en français :

Honneur de l'Italie, émule de la Grèce,
Vanini fait connaître et chérir la sagesse.

Mais tous ces éloges ont été oubliés, et on se souvient seulement qu'il a été brûlé vif. Il faut avouer qu'on brûle quelquefois les gens un peu légèrement ; témoin *Jean Hus*, *Jérôme de Prague*, le conseiller *Anne Dubourg*, *Servet*, *Antoine*, *Urbain Grandier*, la maréchale d'*Ancre*, *Morin*, et *Jean Calas* ; témoin enfin cette foule innombrable d'infortunés que presque toutes

les sectes chrétiennes ont fait périr tour à tour dans les flammes ; horreur inconnue aux Persans , aux Turcs , aux Tartares , aux Indiens , aux Chinois , à la république romaine , et à tous les peuples de l'antiquité ; horreur à peine abolie parmi nous , et qui fera rougir nos enfans d'être sortis d'aïeux si abominables.

L E T T R E I V.

Sur les auteurs anglais ; et particulièrement de Warburton.

MONSEIGNEUR,

VOTRE altesse demande qui sont ceux qui ont eu l'audace de s'élever, non-seulement contre l'Eglise romaine, mais contre l'Eglise chrétienne ; le nombre en est prodigieux, surtout en Angleterre. Un des premiers est le lord *Herbert de Cherbury*, mort en 1648, connu par ses traités de la religion des laïques, et de celle des gentils.

Hobbes ne reconnut d'autre religion que celle à qui le gouvernement donnait sa sanction. Il ne voulait point deux maîtres. Le vrai pontife est le magistrat ; cette doctrine souleva tout le

clergé. On cria au scandale , à la nouveauté. Pour du scandale , c'est-à-dire de ce qui fait tomber , il y en avait ; mais de la nouveauté , non ; car en Angleterre le roi était dès long-temps le chef de l'Eglise. L'impératrice de Russie en est le chef dans un pays plus vaste que l'empire romain. Le sénat dans la république était le chef de la religion , et tout empereur romain était souverain pontife.

Le lord *Shaftesbury* surpassa de bien loin *Herbert* et *Hobbes* pour l'audace et pour le style. Son mépris pour la religion chrétienne éclate trop ouvertement.

La religion naturelle de *Woolaston* est écrite avec bien plus de ménagement ; mais n'ayant pas les agrémens de milord *Shaftesbury* , ce livre n'a été guère lu que des philosophes.

De Toland.

Toland a porté des coups beaucoup plus violens. C'était une ame fière et indépendante ; né dans la pauvreté , il pouvait s'élever à la fortune s'il avait été plus modéré. La persécution l'irrita ; il écrivit contre la religion chrétienne par haine et par vengeance.

Dans son premier livre intitulé *la religion chrétienne sans mystères* , il avait écrit lui-même un peu mystérieusement , et sa hardiesse était

couverte d'un voile. On le condamna, on le poursuivit en Irlande : le voile fut bientôt déchiré. Ses *Origines judaïques*, son *Nazaréen*, son *Pantéisticon*, furent autant de combats qu'il livra ouvertement au christianisme. Ce qui est étrange, c'est qu'ayant été opprimé en Irlande pour le plus circonspect de ses ouvrages, il ne fut jamais troublé en Angleterre pour les livres les plus audacieux.

On l'accusa d'avoir fini son *Pantéisticon* par cette prière blasphématoire qui se trouve en effet dans quelques éditions. *Omnipotens et sempiterna Bacche, qui hominum corda donis tuis recreas, concede propitiùs ut qui hesternis poculis ægroti facti sunt, hodiernis curentur, per pocula poculorum. Amen!*

Mais comme cette profanation était une parodie d'une prière de l'Eglise Romaine, les Anglais n'en furent point choqués. Au reste, il est démontré que cette prière profane n'est point de *Toland*; elle avait été faite deux cents ans auparavant en France par une société de buveurs; on la trouve dans le *Carême allégorisé*, imprimé en 1563. Ce fou de jésuite *Garasse* en parle dans sa *Doctrine curieuse*, livre II, page 201.

Toland mourut avec un grand courage en 1721. Ses dernières paroles furent *je vais dormir*. Il y a encore quelques pièces de vers

en l'honneur de sa mémoire ; ils ne sont pas faits par des prêtres de l'Eglise anglicane.

De Locke.

C'EST à tort qu'on a compté le grand philosophe *Locke* parmi les ennemis de la religion chrétienne. Il est vrai que son livre du *christianisme raisonnable* s'écarte assez de la foi ordinaire ; mais la religion des primitifs, appelés *trembleurs*, qui fait une si grande figure en Pensilvanie, est encore plus éloignée du christianisme ordinaire ; et cependant ils sont réputés chrétiens.

On lui a imputé de ne point croire l'immortalité de l'ame, parce qu'il était persuadé que DIEU, le maître absolu de tout, pouvait donner (s'il voulait) le sentiment et la pensée à la matière. M. de *Voltaire* l'a bien vengé de ce reproche. Il a prouvé que DIEU peut conserver éternellement l'atome, la monade, qu'il aura daigné favoriser du don de la pensée. C'était le sentiment du célèbre et saint prêtre *Gassendi*, pieux défenseur de ce que la doctrine d'*Epicure* peut avoir de bon. Voyez sa fameuse lettre à *Descartes*.

„ D'où vous vient cette notion ? Si elle
 „ procède du corps, il faut que vous ne soyez
 „ pas sans extension. Apprenez-nous comment

» il se peut faire que l'espèce ou l'idée du
 » corps, qui est étendu, puisse être reçue
 » dans vous, c'est-à-dire dans une substance
 » non étendue..... Il est vrai que vous
 » connaissez que vous pensez ; mais vous
 » ignorez quelle espèce de substance vous
 » êtes, vous qui pensez, quoique l'opération
 » de la pensée vous soit connue. Le principal
 » de votre essence vous est caché ; et vous ne
 » savez point quelle est la nature de cette
 » substance, dont l'une des opérations est
 » de penser, &c. »

*Locke mourut en paix disant à M^{me} Masham
 et à ses amis qui l'entouraient ; La vie est une
 pure vanité.*

De l'évêque Tailor, et de Tindal.

ON a mis peut-être avec autant d'injustice,
Tailor évêque de Cannor parmi les mécréans,
 à cause de son livre du *Guide des douteurs*.

Mais pour le docteur *Tindal*, auteur du
Christianisme aussi ancien que le monde, il a été
 constamment le plus intrépide soutien de la
 religion naturelle, ainsi que de la maison
 royale de *Hanovre*. C'était un des plus savans
 hommes d'Angleterre dans l'histoire. Il fut
 honoré jusqu'à sa mort d'une pension de deux
 cents livres sterling. Comme il ne goûtait pas

les livres de *Pope*, qu'il le trouvait absolument fans génie et fans imagination, et ne lui accordait que le talent de vérifier et de mettre en œuvre l'esprit des autres, *Pope* fut son implacable ennemi. *Tindal* de plus, était un whig ardent, et *Pope* un jacobite. Il n'est pas étonnant que *Pope* l'ait déchiré dans sa *Dunciade*, ouvrage imité de *Dryden*, et trop rempli de bassesses et d'images dégoûtantes.

De Collins.

UN des plus terribles ennemis de la religion chrétienne a été *Antoine Collins*, grand-trésorier de la comté d'Essex, bon métaphysicien, et d'une grande érudition. Il est triste qu'il n'ait fait usage de sa profonde dialectique que contre le christianisme. Le docteur *Clarke*, célèbre socinien, auteur d'un très-bon livre, où il démontre l'existence de DIEU, n'a jamais pu répondre aux livres de *Collins* d'une manière satisfaisante, et a été réduit aux injures.

Ses *Recherches philosophiques* sur la liberté de l'homme, sur les fondemens de la religion chrétienne, sur les prophéties littérales, sur la liberté de penser, sont malheureusement demeurées des ouvrages victorieux.

De Wolston.

LE trop fameux *Thomas Wolston*, maître-ès-arts de Cambridge, se distingua vers l'an 1726 par ses discours contre les miracles de JESUS-CHRIST, et leva l'étendard si hautement qu'il se fit vendre à Londres son ouvrage dans sa propre maison. On en fit trois éditions coup sur coup de dix mille exemplaires chacune.

Personne n'avait encore porté si loin la témérité et le scandale. Il traite de contes puériles et extravagans les miracles et la résurrection de notre Sauveur. Il dit que quand JESUS-CHRIST changea l'eau en vin pour des convives qui étaient déjà ivres, c'est qu'apparemment il fit du punch. DIEU emporté par le diable sur le pinacle du temple, et sur une montagne d'où l'on voyait tous les royaumes de la terre, lui paraît un blasphème monstrueux. Le diable envoyé dans un troupeau de deux mille cochons, le figuier séché pour n'avoir pas porté des figues quand ce n'était pas le temps des figues, la transfiguration de JESUS, ses habits devenus tout blancs, sa conversation avec *Moïse* et *Elie*, enfin toute son histoire sacrée, est travestie en roman ridicule. *Wolston* n'épargne pas les termes les plus injurieux et les plus méprisans. Il appelle

souvent notre Seigneur JESUS-CHRIST *the fellow*, ce compagnon, ce garnement, *a wanderer*, un vagabond, *a mendicant fryar*, un frère coupe-chou mendiant.

Il se fauve pourtant à la faveur du sens myf-tique, en difant que ces miracles font de pieufes allégories. Tous les bons chrétiens n'en ont pas moins eu fon livre en horreur.

Il y eut un jour une dévotte qui, en le voyant passer dans la rue, lui cracha au vilage. Il s'effuya tranquillement, et lui dit: *C'est ainsi que les Juifs ont traité votre DIEU.* Il mourut en paix en difant: *t'is a pass every man must come to*, c'est un terme où tout homme doit arriver. Vous trouverez dans le *Dictionnaire historique portatif* de l'abbé *Ladvocat*, et dans un nouveau *Dictionnaire portatif*, où les mêmes erreurs font copiées, que *Wolston* est mort en prifon en 1733. Rien n'est plus faux; plusieurs de mes amis l'ont vu dans fa maifon; il est mort libre chez lui.

De Warburton.

ON a regardé *Warburton*, évêque de Gloucester, comme un des plus hardis infidèles qui aient jamais écrit; parce qu'après avoir commenté *Shakespeare*, dont les comédies et même quelquefois les tragédies fourmillent de

quolibets licencieux , il a soutenu , dans sa légation de *Moïse*, que DIEU n'a point enseigné à son peuple chéri l'immortalité de l'ame. Il se peut qu'on ait jugé cet évêque trop durement , et que l'orgueil et l'esprit satirique qu'on lui reprocha aient soulevé toute la nation. On a beaucoup écrit contre lui. Les deux premiers volumes de son ouvrage n'ont paru qu'un vain fatras d'érudition erronée , dans lesquels il ne traite pas même son sujet , et qui de plus sont contraires à son sujet , puisqu'ils ne tendent qu'à prouver que tous les législateurs ont établi , pour principes de leurs religions , l'immortalité de l'ame ; en quoi même *Warburton* se trompe ; car ni *Sanchoniaton* le phénicien , ni le livre des cinq *Kings* chinois , ni *Confucius* , n'admettent ce principe.

Mais jamais *Warburton* , dans tous ses faux-fuyans , n'a pu répondre aux grands argumens personnels dont on l'a accablé. Vous prétendez que tous les sages ont posé , pour fondement de la religion , l'immortalité de l'ame , les peines et les récompenses après la mort ; or *Moïse* n'en parle ni dans son Décalogue ni dans aucune de ses lois ; donc *Moïse* , de votre aveu , n'était pas un sage.

Ou il était instruit de ce grand dogme , ou il l'ignorait. S'il en était instruit , il est

coupable de ne l'avoir pas enseigné : s'il l'ignorait, il était indigne d'être législateur.

Ou DIEU inspirait *Moïse*, ou ce n'était qu'un charlatan. Si DIEU inspirait *Moïse*, il ne pouvait lui cacher l'immortalité de l'ame; et s'il ne lui a pas appris ce que tous les Egyptiens savaient, DIEU l'a trompé et a trompé tout son peuple. Si *Moïse* n'était qu'un charlatan, vous détruisez toute la loi mosaïque, et par conséquent vous sapez, par le fondement, la religion chrétienne, bâtie sur la mosaïque. Enfin, si DIEU a trompé *Moïse*, vous faites, de l'être infiniment parfait, un séducteur et un fripon. De quelque côté que vous vous tourniez, vous blasphémez.

Vous croyez vous tirer d'affaire en disant que DIEU payait son peuple comptant, en le punissant temporellement de ses transgressions, et en le récompensant par les biens de la terre quand il était fidèle. Cette évasion est pitoyable; car combien de transgresseurs ont passé leurs jours dans les délices! témoin *Salomon*. Ne faut-il pas avoir perdu le bon sens ou la pudeur, pour dire que chez les Juifs aucun scélérat n'échappait à la punition temporelle? N'est-il pas parlé cent fois du bonheur des méchants dans l'Ecriture?

Nous savions, avant vous, que ni le Décalogue ni le Lévitique ne font mention de

l'immortalité de l'ame , ni de sa spiritualité ; ni des peines et des récompenses dans une autre vie ; mais ce n'était pas à vous à le dire. Ce qui est pardonnable à un laïque ne l'est pas à un prêtre ; et surtout vous ne devez pas le dire dans quatre volumes ennuyeux.

Voilà ce que l'on objecte à *Warburton* ; il a répondu par des injures atroces , et il a cru enfin qu'il avait raison , parce que son évêché lui vaut deux mille cinq cents guinées de rentes. Toute l'Angleterre s'est déclarée contre lui malgré ses guinées. Il s'est rendu odieux , par la virulence de son insolent caractère , beaucoup plus que par l'absurdité de son système.

De Bolingbroke.

MILORD *Bolingbroke* a été plus audacieux que *Warburton* , et de meilleure foi. Il ne cesse de dire , dans ses *Oeuvres philosophiques* , que les athées sont beaucoup moins dangereux que les théologiens. Il raisonnait en ministre d'Etat , qui savait combien de sang les querelles théologiques ont coûté à l'Angleterre ; mais il devait s'en tenir à proscrire la théologie , et non la religion chrétienne dont tout homme d'Etat peut tirer de très-grands avantages pour le genre-humain , en la resserrant dans ses bornes , si elle les a franchies. On a publié,

après la mort du lord *Bolingbroke*, quelques-uns de ses ouvrages plus violens encore que son *recueil philosophique*; il y déploie une éloquence funeste. Personne n'a jamais écrit rien de plus fort; on voit qu'il avait la religion chrétienne en horreur. Il est triste qu'un si sublime génie ait voulu couper par la racine un arbre qu'il pouvait rendre très-utile en élaguant ses branches, et en nettoyant sa mousse.

On peut épurer la religion. On commença ce grand ouvrage il y a près de deux cents cinquante années; mais les hommes ne s'éclairèrent que par degrés. Qui aurait prévu, alors, qu'on analyserait les rayons du soleil, qu'on électriferaient avec le tonnerre, et qu'on découvrirait la loi de la gravitation universelle, loi qui préside à l'univers? Il est temps, selon *Bolingbroke*, qu'on bannisse la théologie, comme on a banni l'astrologie judiciaire, la forcellerie, la possession du diable, la baguette divinatoire, la panacée universelle, et les jésuites. La théologie n'a jamais servi qu'à renverser les lois, et qu'à corrompre les cœurs; elle seule fait les athées, car le grand nombre des théologiens qui est assez sensé pour voir le ridicule de cette science chimérique, n'en fait pas assez pour lui substituer une saine philosophie. La théologie, disent-ils, est, selon la

signification du mot , la science de DIEU. Or les polissons qui ont profané cette science , ont donné de DIEU des idées absurdes ; et de-là ils concluent que la Divinité est une chimère, parce que la théologie est chimérique. C'est précisément dire qu'il ne faut ni prendre du quinquina pour la fièvre , ni faire diète dans la pléthore , ni être saigné dans l'apoplexie , parce qu'il y a eu de mauvais médecins ; c'est nier la connaissance du cours des astres , parce qu'il y a eu des astrologues ; c'est nier les effets évidens de la chimie , parce que des chimistes charlatans ont prétendu faire de l'or. Les gens du monde , encore plus ignorans que ces petits théologiens , disent : Voilà des bacheliers et des licenciés qui ne croient pas en DIEU , pourquoi y croirions-nous ? Voilà quelle est la suite funeste de l'esprit théologique. Une fausse science fait les athées ; une vraie science prosterne l'homme devant la Divinité ; elle rend juste et sage celui que l'abus de la théologie a rendu inique et insensé.

De Thomas Chubb.

Thomas Chubb est un philosophe formé par la nature. La subtilité de son génie , dont il abusa , lui fit embrasser , non-seulement le
parti

parti des fociniens qui ne regardent JESUS-CHRIST que comme un homme, mais enfin celui des théistes rigides qui reconnaissent un DIEU, et n'admettent aucun mystère. Ses égaremens sont méthodiques : il voudrait réunir tous les hommes dans une religion qu'il croit épurée parce qu'elle est simple. Le mot de *Christianisme* est à chaque page dans ses divers ouvrages, mais la chose ne s'y trouve pas. Il ose penser que JESUS-CHRIST a été de la religion de *Thomas Chubb*; mais il n'est pas de la religion de JESUS-CHRIST. Un abus perpétuel des mots est le fondement de sa persuasion. JESUS-CHRIST a dit : Aimez DIEU et votre prochain, voilà toute la loi, voilà tout l'homme. *Chubb* s'en tient à ces paroles, il écarte tout le reste. Notre Sauveur lui paraît un philosophe comme *Socrate*, qui fut mis à mort, comme lui, pour avoir combattu les superstitions et les prêtres de son pays. D'ailleurs il a écrit avec retenue, il s'est toujours couvert d'un voile. Les obscurités dans lesquelles il s'enveloppe lui ont donné plus de réputation que de lecteurs.

L E T T R E V.

Sur Swift.

IL est vrai , Monseigneur , que je ne vous ai point parlé de *Swift* ; il mérite un article à part : c'est le seul écrivain anglais , de ce genre , qui ait été plaisant. C'est une chose bien étrange que les deux hommes à qui on doit le plus reprocher d'avoir osé tourner la religion chrétienne en ridicule , aient été deux prêtres ayant charge d'ames. *Rabelais* fut curé de Meudon , et *Swift* fut doyen de la cathédrale de Dublin ; tous deux lancèrent plus de sarcasmes contre le christianisme que *Molière* n'en a prodigué contre la médecine ; et tous deux vécutent et moururent paisibles , tandis que d'autres hommes ont été persécutés , poursuivis , mis à mort , pour quelques paroles équivoques.

Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé ,
Et par où l'un périt un autre est conservé.

Le *Conte du tonneau* du doyen *Swift* est une imitation des *trois anneaux*. La fable de ces trois anneaux est fort ancienne ; elle est du temps des croisades. C'est un vieillard qui

laissa, en mourant, une bague à chacun de ses trois enfans ; ils se battirent à qui aurait la plus belle ; on reconnut enfin, après de longs débats, que les trois bagues étaient parfaitement semblables. Le bon vieillard est le théisme, les trois enfans sont la religion juive, la chrétienne, et la musulmane.

L'auteur oublia les religions des mages et des brachmanes, et beaucoup d'autres ; mais c'était un arabe qui ne connaissait que ces trois sectes. Cette fable conduit à cette indifférence qu'on reprocha tant à l'empereur *Frédéric II*, et à son chancelier *Vineis*, qu'on accuse d'avoir composé le livre *de tribus impostoribus*, qui, comme vous savez, n'a jamais existé.

Le conte des *trois anneaux* se trouve dans quelques anciens recueils : le docteur *Swift* lui a substitué trois justaucorps. L'introduction à cette raillerie impie est digne de l'ouvrage ; c'est une estampe où sont représentées trois manières de parler en public ; la première est le théâtre d'*Arlequin* et de *Gilles* ; la seconde est un prédicateur dont la chaire est la moitié d'une futaille ; la troisième est l'échelle du haut de laquelle un homme qu'on va pendre harangue le peuple.

Un prédicateur, entre *Gilles* et un pendu, ne fait pas une belle figure. Le corps du livre

est une histoire allégorique de trois principales sectes qui divisent l'Europe méridionale, la romaine, la luthérienne, et la calviniste; car il ne parle pas de l'Eglise grecque, qui possède six fois plus de terrain qu'aucune des trois autres, et il laisse là le mahométisme bien plus étendu que l'Eglise grecque.

Les trois frères, à qui leur vieux bon-homme de père a légué trois justaucorps tout unis, et de la même couleur, sont, *Pierre*, *Martin*, et *Jean*, c'est-à-dire, le pape, *Luther*, et *Calvin*. L'auteur fait faire plus d'extravagances à ces trois héros que *Cervantes* n'en attribue à son dom *Quichotte*, et l'*Arioste* à son *Roland*; mais milord *Pierre* est le plus maltraité des trois frères. Le livre est très-mal traduit en français; il n'était pas possible de rendre le comique dont il est assaisonné. Ce comique tombe souvent sur des querelles entre l'Eglise anglicane et la presbytérienne, sur des usages, sur des aventures que l'on ignore en France, et sur des jeux de mots particuliers à la langue anglaise. Par exemple, le mot qui signifie *une bulle du pape* en français, signifie aussi en anglais *un bœuf*. C'est une source d'équivoques et de plaisanteries entièrement perdues pour un lecteur français.

Swift était bien moins savant que *Rabelais*, mais son esprit est plus fin et plus délié; c'est

le *Rabelais* de la bonne compagnie. Les lords *Oxford* et *Bolingbroke* firent donner le meilleur bénéfice d'Irlande , après l'archevêché de Dublin , à celui qui avait couvert la religion chrétienne de ridicule ; et *Abadie* , qui avait écrit , en faveur de cette religion , un livre auquel on prodiguait les éloges , n'eut qu'un malheureux petit bénéfice de village. Mais il est à remarquer que tous deux sont morts fous.

L E T T R E VI.

Sur les Allemands.

MONSIEUR ,

VOTRE Allemagne a eu aussi beaucoup de grands seigneurs et de philosophes accusés d'irreligion. Votre célèbre *Cornille Agrippa* , au XV^e siècle , fut regardé non-seulement comme un forcier , mais comme un incrédule ; cela est contradictoire , car un forcier croit en DIEU , puisqu'il ose mêler le nom de DIEU dans toutes ses conjurations. Un forcier croit au diable , puisqu'il se donne au diable. Chargé de ces deux calomnies comme *Apulée* , *Agrippa* fut bien heureux de n'être qu'en

prison , et de ne mourir qu'à l'hôpital. Ce fut lui qui le premier débita que le fruit défendu dont avaient mangé *Adam* et *Eve* , étaient la jouissance de l'amour , à laquelle ils s'étaient abandonnés avant d'avoir reçu de DIEU la bénédiction nuptiale. Ce fut encore lui qui , après avoir cultivé les sciences , écrivit le premier contre elles. Il décria le lait dont il avait été nourri , parce qu'il l'avait très-mal digéré. Il mourut dans l'hôpital de Grenoble en 1535.

Je ne connais votre fameux docteur *Faustus* que par la comédie dont il est le héros , et qu'on joue dans toutes vos provinces de l'Empire. Votre docteur *Faustus* y est dans un commerce suivi avec le diable. Il lui écrit des lettres qui cheminent par l'air au moyen d'une ficelle ; il en reçoit des réponses. On voit des miracles à chaque acte , et le diable emporte *Faustus* à la fin de la pièce. On dit qu'il était né en Suabe , et qu'il vivait sous *Maximilien I*. Je ne crois pas qu'il ait fait plus de fortune auprès de *Maximilien* qu'auprès du diable son autre maître.

Le célèbre *Erasme* fut également soupçonné d'irréligion par les catholiques et par les protestans , parce qu'il se moquait des excès où les uns et les autres tombèrent. Quand deux partis ont tort , celui qui se tient neutre , et

qui par conséquent a raison, est vexé par l'un et par l'autre. La statue qu'on lui a dressée dans la place de Rotterdam sa patrie, l'a vengé de *Luther* et de l'inquisition.

Mélancton, terre noire, fut à-peu-près dans le cas d'*Erasme*. On prétend qu'il changea quatorze fois de sentiment sur le péché originel et sur la prédestination. On l'appelait, dit-on, le *Prothée* d'Allemagne. Il aurait voulu en être le *Neptune* qui retient la fougue des vents.

*Jam cælum terramque meo sine numine, venti,
Miscere et tantas audetis tollere moles!*

Il était modéré et tolérant. Il passa pour indifférent. Etant devenu protestant, il conseilla à sa mère de rester catholique. De-là on jugea qu'il n'était ni l'un ni l'autre.

J'omettrai, si vous le permettez, la foule des sectaires à qui l'on a reproché d'embrasser des factions plutôt que d'adhérer à des opinions, et de croire à l'ambition et à la cupidité bien plutôt qu'à *Luther* et au pape. Je ne parlerai pas des philosophes accusés de n'avoir eu d'autre évangile que la nature.

Je viens à votre illustre *Leibnitz*. *Fontenelle*, en faisant son éloge à Paris en pleine académie, s'exprime sur sa religion en ces termes : On

l'accuse de n'avoir été qu'un grand et rigide observateur du droit naturel : ses pasteurs lui en ont fait des réprimandes publiques et inutiles.

Vous verrez bientôt , Monseigneur , que *Fontenelle* , qui parlait ainsi , avait essuyé des imputations non moins graves.

Volf , le disciple de *Leibnitz* , a été exposé à un plus grand danger : il enseignait les mathématiques dans l'université de Hall avec un succès prodigieux. Le professeur théologien *Lange* , qui gelait de froid dans la solitude de son école , tandis que *Volf* avait cinq cents auditeurs , s'en vengea en dénonçant *Volf* comme un athée. Le feu roi de Prusse *Frédéric-Guillaume* , qui s'entendait mieux à exercer ses troupes qu'aux disputes des savans , crut *Lange* trop aisément ; il donna le choix à *Volf* de sortir de ses Etats dans vingt-quatre heures , ou d'être pendu. Le philosophe résolut sur le champ le problème en se retirant à Marbourg où ses écoliers le suivirent , et où sa gloire et sa fortune augmentèrent. La ville de Hall perdit alors plus de quatre cents mille florins par an , que *Volf* lui valait par l'affluence de ses disciples ; le revenu du roi en souffrit , et l'injustice faite au philosophe ne retomba que sur le monarque. Vous savez , Monseigneur , avec quelle équité et quelle grandeur d'ame le successeur

successeur de ce prince répara l'erreur dans laquelle on avait entraîné son père.

Il est dit à l'article *Volf* dans un dictionnaire , que *Charles-Frédéric* philosophe couronné , ami de *Volf*, l'éleva à la dignité de vice-chancelier de l'université de l'électeur de Bavière , et de baron de l'empire. Le roi , dont il est parlé dans cet article , est en effet un philosophe , un savant , un très-grand génie , ainsi qu'un très-grand capitaine sur le trône ; mais il ne s'appelle point *Charles* ; il n'y a point dans ses Etats d'université appartenante à l'électeur de Bavière ; l'empereur seul fait des barons de l'Empire. Ces petites fautes , qui sont trop fréquentes dans tous les dictionnaires , peuvent être aisément corrigées.

Depuis ce temps , la liberté de penser a fait des progrès étonnans dans tout le nord de l'Allemagne. Cette liberté même a été portée à un tel excès qu'on a imprimé , en 1766 , un *Abrégé de l'histoire ecclésiastique* de *Fleuri* avec une préface d'un style éloquent , qui commence par ces paroles :

» L'établissement de la religion chrétienne
 » a eu , comme tous les empires , de faibles
 » commencemens. Un juif de la lie du peuple,
 » dont la naissance est douteuse , qui mêle aux
 » absurdités des anciennes prophéties des
 » préceptes de morale ; auquel on attribue

» des miracles , est le héros de cette secte :
» douze fanatiques se répandent d'Orient en
» Italie , &c. »

Il est triste que l'auteur de ce morceau , d'ailleurs profond et sublime , se soit laissé emporter à une hardiesse si fatale à notre sainte religion. Rien n'est plus pernicieux. Cependant cette licence prodigieuse n'a presque point excité de rumeurs. Il est bien à souhaiter que ce livre soit peu répandu. On n'en a tiré , à ce que je présume , qu'un petit nombre d'exemplaires.

Le discours de l'empereur *Julien* contre le christianisme , traduit à Berlin par le marquis d'*Argens* chambellan du roi de Prusse , et dédié au prince *Ferdinand de Brunswick* , ferait un coup , non moins funeste , porté à notre religion , si l'auteur n'avait pas eu le soin de rassurer , par des remarques savantes , les esprits effarouchés. L'ouvrage est précédé d'une préface sage et instructive , dans laquelle il rend justice (il est vrai) aux grandes qualités et aux vertus de *Julien* , mais dans laquelle aussi il avoue les erreurs funestes de cet empereur. Je pense , Monseigneur , que ce livre ne vous est pas inconnu , et que votre christianisme n'en a pas été ébranlé.

L E T T R E V I I.

Sur les Français.

V O U S avez , je crois , très-bien deviné , Monseigneur , qu'en France il y a plus d'hommes accusés d'impiété que de véritables impies ; de même qu'on y a vu beaucoup plus de soupçons d'empoisonnemens que d'empoisonneurs.

L'inquiétude , la vivacité , la loquacité , la pétulance française , supposa toujours plus de crimes qu'elle n'en commit. C'est pourquoi il meurt rarement un prince chez *Mézerai* , sans qu'on lui ait donné le boucon. Le jésuite *Garasse* , et le jésuite *Hardouin* , trouvent partout des athées. Force moines , ou gens pires que moines , craignant la diminution de leur crédit , ont été des sentinelles criant toujours , qui vive , l'ennemi est aux portes. Graces soient rendues à D I E U de ce que nous avons bien moins de gens niant D I E U qu'on ne l'a dit.

De Bonaventure Desperriers.

U N des premiers exemples en France de la persécution fondée sur des terreurs paniques , fut le vacarme étrange qui dura si

long-temps au fujet du *cymbalum mundi*, petit livret d'une cinquantaine de pages tout au plus. L'auteur, *Bonaventure Desperriers*, vivait au commencement du seizième siècle. Ce *Desperriers* était domestique de *Marguerite de Valois* sœur de *François I.* Les lettres commençaient alors à renaître. *Desperriers* voulait faire en latin quelques dialogues dans le goût de *Lucien* : il composa quatre dialogues très-insipides sur les prédictions, sur la pierre philosophale, sur un cheval qui parle, sur les chiens d'*Actéon*. Il n'y a pas assurément dans tout ce fatras de plat écolier, un seul mot qui ait le moindre et le plus éloigné rapport aux choses que nous devons révéler.

On persuada à quelques docteurs qu'ils étaient désignés par les chiens et par les chevaux. Pour les chevaux ils n'étaient pas accoutumés à cet honneur. Les docteurs aboyèrent ; aussitôt l'ouvrage fut recherché, traduit en langue vulgaire, et imprimé ; et chaque fainéant d'y trouver des allusions ; et les docteurs de crier à l'hérétique, à l'impie, à l'athée. Le livret fut déferé aux magistrats, le libraire *Morin* mis en prison, et l'auteur en de grandes angoisses.

L'injustice de la persécution frappa si fortement le cerveau de *Bonaventure*, qu'il se tua de son épée dans le palais de *Marguerite*.

Toutes les langues des prédicateurs , toutes les plumes des théologiens s'exercèrent sur cette mort funeste. Il s'est défait lui-même, donc il était coupable ; donc il ne croyait point en DIEU ; donc son petit livre , que personne n'avait pourtant la patience de lire , était le catéchisme des athées : chacun le dit , chacun le crut : *credidi propter quod locutus sum* , j'ai cru parce que j'ai parlé , est la devise des hommes. On répète une sottise , et à force de la redire on en est persuadé.

Le livre devint d'une rareté extrême ; nouvelle raison pour le croire infernal. Tous les auteurs d'anecdotes littéraires , et de dictionnaires , n'ont pas manqué d'affirmer que le *cymbalum mundi* est le précurseur de *Spinoza*.

Nous avons encore un ouvrage d'un conseiller de Bourges , nommé *Catherinot* , très-digne des armes de Bourges. Ce grand juge dit : Nous avons deux livres impies que je n'ai jamais vus , l'un *de tribus impostoribus* , l'autre le *cymbalum mundi*. Eh ! mon ami si tu ne les a pas vus , pourquoi en parles-tu ?

Le minime *Mersenne* , ce facteur de *Descartes* , le même qui donne douze apôtres à *Vanini* , dit de Bonaventure Desperriers : *C'est un monstre et un fripon , d'une impiété achevée*. Vous remarquerez qu'il n'avait pas lu son livre. Il n'en restait plus que deux exemplaires dans l'Europe

quand *Prosper Marchand* le réimprima à Amsterdam en 1711. Alors le voile fut tiré ; on ne cria plus à l'impiété , à l'athéisme : on cria à l'ennui et on n'en parla plus.

De Théophile.

IL en a été de même de *Théophile*, très-célèbre dans son temps ; c'était un jeune-homme de bonne compagnie, faisant très-facilement des vers médiocres , mais qui eurent de la réputation ; très-instruit dans les belles-lettres , écrivant purement en latin , homme de table autant que de cabinet ; bien venu chez les jeunes seigneurs qui se piquaient d'esprit ; et surtout chez cet illustre et malheureux duc de *Montmorenci* qui , après avoir gagné des batailles , mourut sur un échafaud.

S'étant trouvé un jour avec deux jésuites , et la conversation étant tombée sur quelques points de la malheureuse philosophie de son temps , la dispute s'aigrit. Les jésuites substituèrent les injures aux raisons. *Théophile* était poète et gascon , *genus irritabile vatum et Vasconum*. Il fit une petite pièce de vers où les jésuites n'étaient pas trop bien traités ; en voici trois qui coururent toute la France :

Cette grande et noire machine ,
Dont le souple et le vaste corps
Etend ses bras jusqu'à la Chine.

Théophile même les rappelle dans une épître en vers, écrite de sa prison au roi *Louis XIII.* Tous les jésuites se déchaînèrent contre lui. Les deux plus furieux, *Garasse* et *Guérin*, déshonorèrent la chaire et violèrent les lois en le nommant dans leurs sermons, en le traitant d'athée et d'homme abominable, en excitant contre lui toutes leurs dévotes.

Un jésuite plus dangereux, nommé *Voisin*, qui n'écrivait ni ne prêchait, mais qui avait un grand crédit auprès du cardinal de *la Rochefoucauld*, intenta un procès criminel à *Théophile*, et suborna contre lui un jeune débauché nommé *Sajeot*, qui avait été son écolier, et qui passait pour avoir servi à ses plaisirs infames, ce que l'accusé lui reprocha à la confrontation. Enfin le jésuite *Voisin* obtint, par la faveur du jésuite *Caussin*, confesseur du roi, un décret de prise de corps contre *Théophile* sur l'accusation d'impiété et d'athéisme. Le malheureux prit la fuite, on lui fit son procès par contumace, il fut brûlé en effigie en 1621. Qui croirait que la rage des jésuites ne fut pas encore assouvie? *Voisin* paya un lieutenant de la connétablie, nommé *le Blanc*, pour l'arrêter dans le lieu de sa retraite en Picardie. On l'enferma, chargé de fers, dans un cachot, aux acclamations de la populace à qui *le Blanc* criait : C'est un

athée que nous allons brûler. De là on le mena à Paris à la conciergerie , où il fut mis dans le cachot de *Ravaillac*. Il y resta une année entière , pendant laquelle les jésuites prolongèrent son procès pour chercher contre lui des preuves.

Pendant qu'il était dans les fers , *Garasse* publiait sa *Doctrine curieuse* , dans laquelle il dit que *Pasquier*, le cardinal *Volfey*, *Scaliger* , *Luther* , *Calvin*, *Bèze*, le roi d'Angleterre , le landgrave de Hesse , et *Théophile* , sont des *belistres d'athéistes et de carpocratiens*. Ce *Garasse* écrivait dans son temps , comme le misérable ex-jésuite *Nonotte* a écrit dans le sien : la différence est que l'insolence de *Garasse* était fondée sur le crédit qu'avaient alors les jésuites , et que la fureur de l'absurde *Nonotte* est le fruit de l'horreur et du mépris où les jésuites sont tombés dans l'Europe ; c'est le serpent qui veut mordre encore quand il a été coupé en tronçons. *Théophile* fut surtout interrogé sur le *Parnasse satirique* , recueil d'impudicités dans le goût de *Pétrone* , de *Martial* , de *Catulle* , d'*Aufone* , de l'archevêque de Bénévent *la Caza* , de l'évêque d'Angoulême *Octavien de Saint-Gelais* , et de *Melin de Saint-Gelais* son fils , de *l'Arétin* , de *Chorier* , de *Marot* , de *Verville* , des épigrammes de *Rousseau* , et de cent autres sottises licencieuses. Cet ouvrage n'était pas

de *Théophile*. Le libraire avait rassemblé tout ce qu'il avait pu de *Maynard*, de *Colletet*, de *Frénicle* magistrat, et depuis de l'académie des sciences, et de quelques seigneurs de la cour. Il fut avéré que *Théophile* n'avait point de part à cette édition, contre laquelle lui-même avait présenté requête. Enfin les jésuites, quelque puissans qu'ils fussent alors, ne purent avoir la consolation de le faire brûler, et ils eurent même beaucoup de peine à obtenir qu'il fût banni de Paris. Il y revint malgré eux, protégé par le duc de *Montmorenci*, qui le logea dans son hôtel, où il mourut, en 1626, du chagrin auquel une si cruelle persécution le fit enfin succomber.

De Des-Barreaux.

LE conseiller au parlement *Des-Barreaux*, qui dans sa jeunesse avait été ami de *Théophile*, et qui ne l'avait pas abandonné dans sa disgrâce, passa constamment pour un athée : et sur quoi ? sur un conte qu'on fait de lui, sur l'aventure de l'*omelette au lard*. Un jeune homme à faillies libertines peut très-bien dans un cabaret manger gras un samedi, et, pendant un orage mêlé de tonnerre, jeter le plat par la fenêtre, en disant : *voilà bien du bruit pour une omelette au lard*, sans pour cela mériter

l'affreuse accusation d'athéisme. C'est sans doute une très-grande irrévérence ; c'est insulter l'Eglise dans laquelle il était né ; c'est se moquer de l'institution des jours maigres ; mais ce n'est pas nier l'existence de DIEU.

Ce qui lui donna cette réputation , ce fut principalement l'indiscrete témérité de *Boileau*, qui , dans sa *Satire des femmes*, laquelle n'est pas sa meilleure , dit qu'il a vu plus d'une *Capanée*,

Du tonnerre dans l'air bravant les vains carreaux ,
En nous parlant de DIEU du ton de Des-Barreaux.

Jamais ce magistrat n'écrivit rien contre la Divinité. Il n'est pas permis de flétrir du nom d'*athée* un homme de mérite contre lequel on n'a aucune preuve ; cela est indigne. On a imputé à *Des-Barreaux* le fameux sonnet qui finit ainsi :

Tonne, frappe, il est temps ; rends-moi guerre pour guerre :
J'adore en périssant la raison qui t'aigrit ;
Mais dessus quel endroit tombera ton tonnerre ,
Qui ne soit tout couvert du sang de JESUS-CHRIST ?

Ce sonnet ne vaut rien du tout. JESUS-CHRIST en vers n'est pas tolérable ; *rends-moi guerre*, n'est pas français ; *guerre pour guerre*, est très-plat ; et *dessus quel endroit*, est

détestable. Ces vers sont de l'abbé de *Lavau* ; et *Des-Barreaux* fut toujours très-fâché qu'on les lui attribuât. C'est ce même abbé de *Lavau* qui fit cette abominable épigramme sur le maufolée élevé dans Saint-Eustache à l'honneur de *Lulli*.

.

Laissez tomber , fans plus attendre ,
 Sur ce buste honteux votre fatal rideau ;
 Et ne montrez que le flambeau
 Qui devrait avoir mis l'original en cendre.

De la Mothe le Vayer.

LE sage *la Mothe le Vayer* , conseiller d'Etat, précepteur de *Monsieur* frère de *Louis XIV*, et qui le fut même de *Louis XIV* près d'une année, n'essuya pas moins de soupçons que le voluptueux *Des-Barreaux*. Il y avait encore peu de philosophie en France. Le traité de *la vertu des païens* , et les dialogues d'*Orazius Tubero* , lui firent des ennemis. Les jansénistes surtout, qui ne regardaient, après *S^t Augustin*, les vertus des grands-hommes de l'antiquité que comme des *péchés splendides*, se déchaînèrent contre lui. Le comble de l'insolence fanatique est de dire : *nul n'aura de vertu que*

nous et nos amis ; Socrate , Confucius , Marc-Aurèle , Epictète , ont été des scélérats , puisqu'ils n'étaient pas de notre communion. On est revenu aujourd'hui de cette extravagance ; mais alors elle dominait. On a rapporté dans un ouvrage curieux , qu'un jour un de ces énergumènes voyant passer *la Mothe le Vayer* dans la galerie du Louvre , dit tout haut : Voilà un homme sans religion. *Le Vayer* , au lieu de le faire punir , se tourna vers cet homme , et lui dit : *Mon ami , j'ai tant de religion que je ne suis pas de ta religion.*

De Saint-Evremond.

ON a donné quelques ouvrages contre le christianisme sous le nom de *Saint-Evremond* , mais aucun n'est de lui. On crut , après sa mort , faire passer ces dangereux livres à l'abri de sa réputation , parce qu'en effet on trouve , dans ses véritables ouvrages , plusieurs traits qui annoncent un esprit dégagé des préjugés de l'enfance. D'ailleurs sa vie épicurienne , et sa mort toute philosophique , servirent de prétexte à tous ceux qui voulaient accrédi-ter de son nom leurs sentimens particuliers.

Nous avons surtout une *analyse de la religion chrétienne* qui lui est attribuée. C'est un ouvrage qui tend à renverser toute la chronologie , et presque tous les faits de la sainte

écriture. Nul n'a plus approfondi que l'auteur l'opinion où sont quelques théologiens, que l'astronome *Phlégon* avait parlé des ténèbres qui couvrirent toute la terre à la mort de notre Seigneur JESUS-CHRIST. J'avoue que l'auteur a pleinement raison contre ceux qui ont voulu s'appuyer du témoignage de cet astronome; mais il a grand tort de vouloir combattre tout le système chrétien, sous prétexte qu'il a été mal défendu.

Au reste, *Saint-Evremond* était incapable de ces recherches savantes. C'était un esprit agréable et assez juste; mais il avait peu de science, nul génie, et son goût était peu sûr: ses discours sur les Romains lui firent une réputation dont il abusa pour faire les plus plates comédies, et les plus mauvais vers, dont on ait jamais fatigué les lecteurs, qui n'en sont plus fatigués aujourd'hui puisqu'ils ne les lisent plus. On peut le mettre au rang des hommes aimables et pleins d'esprit qui ont fleuri dans les temps brillans de *Louis XIV*; mais non pas au rang des hommes supérieurs. Au reste, ceux qui l'ont appelé *athéiste* sont d'infames calomniateurs.

De Fontenelle.

Bernard de Fontenelle, depuis secrétaire de l'académie des sciences, eut une secousse plus

vive à foutenir. Il fit inférer , en 1686 , dans la *République des Lettres* de Bayle , une relation de l'île de Bornéo fort ingénieufe ; c'était une allégorie fur Rome et Genève ; elles étaient désignées fous le nom de deux fœurs , *Mero* et *Enegu*. *Mero* était une magicienne tyrannique ; elle exigeait que fes fujets vinffent lui déclarer leurs plus feçrètes penffées , et qu'enfuite ils lui apportaffent tout leur argent. Il fallait , avant de venir baifer fes pieds , adorer des os de morts ; et fouvent , quand on voulait déjeûner , elle fe fait disparaître le pain. Enfin fes fortiléges et fes fureurs foulevèrent un grand parti contre elle ; et fa fœur *Enegu* lui enleva la moitié de fon royaume.

Bayle n'entendit pas d'abord la plaifanterie ; mais l'abbé *Terfon* , l'ayant commentée , elle fit beaucoup de bruit. C'était dans le temps de la révocation de l'édit de Nantes. *Fontenelle* courait rifque d'être enfermé à la baf tille. Il eut la baffeffe de faire d'afsez mauvais vers à l'honneur de cette révocation , et à celui des jéfuites ; on les inféra dans un mauvais recueil intitulé *le Triomphe de la religion fous Louis le grand* , imprimé à Paris chez l'Anglois en 1687.

Mais ayant depuis rédigé en françois , avec un grand fuccès , la favante *Histoire des oracles*

de *Vandale*, les jésuites le persécutèrent. *Le Tellier* confesseur de *Louis XIV*, rappelant l'allégorie de *Mero* et d'*Enegu*, aurait voulu le traiter comme le jésuite *Voisin* avait traité *Théophile*. Il sollicita une lettre de cachet contre lui. Le célèbre garde-des-sceaux d'*Argenson*, alors lieutenant de police, sauva *Fontenelle* de la fureur de *le Tellier*. S'il avait fallu choisir un athéiste entre *Fontenelle* et *le Tellier*, c'était sur le calomniateur *le Tellier* que devait tomber le soupçon.

Cette anecdote est plus importante que toutes les bagatelles littéraires dont l'abbé *Trublet* a fait un gros volume concernant *Fontenelle*. Elle apprend combien la philosophie est dangereuse quand un fanatique, ou un fripon, ou un moine qui est l'un et l'autre, a malheureusement l'oreille du prince. C'est un danger, Monseigneur, auquel on ne sera jamais exposé auprès de vous.

De l'abbé de Saint-Pierre.

L'*Allégorie du mahométisme* par l'abbé de *Saint-Pierre*, fut beaucoup plus frappante que celle de *Mero*. Tous les ouvrages de cet abbé, dont plusieurs passent pour des rêveries, sont d'un homme de bien, et d'un citoyen zélé;

mais tout s'y ressent d'un pur théisme. Cependant il ne fut point persécuté ; c'est qu'il écrivait d'une manière à ne rendre personne jaloux : son style n'a aucun agrément ; il était peu lu. Il ne prétendait à rien ; ceux qui le lisaient se moquaient de lui, et le traitaient de bon homme. S'il eût écrit comme *Fontenelle*, il était perdu, surtout quand les jésuites régnaient encore.

De Bayle.

C E P E N D A N T s'élevait alors, et depuis plusieurs années, l'immortel *Bayle*, le premier des dialecticiens et des philosophes sceptiques. Il avait déjà donné ses *Pensées sur la comète*, ses *Réponses aux questions d'un provincial*, et enfin son *Dictionnaire de raisonnement*. Ses plus grands ennemis sont forcés d'avouer qu'il n'y a pas une seule ligne dans ses ouvrages qui soit un blasphème évident contre la religion chrétienne ; mais ses plus grands défenseurs avouent que dans les articles de controverse il n'y a pas une seule page qui ne conduise le lecteur au doute, et souvent à l'incrédulité. On ne pouvait le convaincre d'être impie ; mais il se fait des impies, en mettant des objections contre nos dogmes, dans un jour si lumineux qu'il n'était pas possible à une foi médiocre de n'être pas ébranlée ; et malheureusement

la plus grande partie des lecteurs n'a qu'une foi très-médiocre.

Il est rapporté dans un de ces dictionnaires historiques, où la vérité est si souvent mêlée avec le mensonge, que le cardinal de *Polignac*, en passant par Rotterdam, demanda à *Bayle* s'il était anglican, ou luthérien, ou calviniste, et qu'il répondit : *Je suis protestant, car je proteste contre toutes les religions.* En premier lieu, le cardinal de *Polignac* ne passa jamais par Rotterdam que lorsqu'il alla conclure la paix d'Utrecht en 1713, après la mort de *Bayle*.

Secondement, ce savant prélat n'ignorait pas que *Bayle*, né calviniste au pays de Foix, et n'ayant jamais été en Angleterre ni en Allemagne, n'était ni anglican ni luthérien.

Troisièmement, il était trop poli pour aller demander à un homme de quelle religion il était. Il est vrai que *Bayle* avait dit quelquefois ce qu'on lui fait dire ; il ajoutait qu'il était comme *Jupiter*, assemble-nuages d'*Homère*. C'était d'ailleurs un homme de mœurs réglées et simples, un vrai philosophe dans toute l'étendue de ce mot, Il mourut subitement après avoir écrit ces mots : *Voilà ce que c'est que la vérité.*

Il l'avait cherchée toute sa vie, et n'avait trouvé par-tout que des erreurs.

Après lui on a été beaucoup plus loin. Les *Maillet*, les *Boulainvilliers*, les *Boulangers*, les *Mestiers*, le savant *Fréret*, le dialecticien du *Marfais*, l'intempérant *la Métrie*, et bien d'autres, ont attaqué la religion chrétienne avec autant d'acharnement que les *Porphyres*, les *Celses*, et les *Juliens*.

J'ai souvent recherché ce qui pouvait déterminer tant d'écrivains modernes à déployer cette haine contre le christianisme. Quelques-uns m'ont répondu que les écrits des nouveaux apologistes de notre religion les avaient indignés ; que si ces apologistes avaient écrit avec la modération que leur cause devait leur inspirer, on n'aurait pas pensé à s'élever contre eux ; mais que leur bile donnait de la bile ; que leur colère faisait naître la colère ; que le mépris qu'ils affectaient pour les philosophes excitait le mépris ; de sorte qu'enfin il est arrivé entre les défenseurs et les ennemis du christianisme, ce qu'on avait vu entre toutes les communions ; on a écrit de part et d'autre avec emportement ; on a mêlé les outrages aux argumens.

De mademoiselle Huber.

MADemoiselle *Huber* était une femme de beaucoup d'esprit, et sœur de l'abbé *Huber*, très-connu de monseigneur votre père. Elle

s'affocia avec un grand métaphysicien pour écrire, vers l'an 1740, le livre intitulé *la religion essentielle à l'homme*. Il faut convenir que malheureusement cette religion essentielle est le pur théisme, tel que les noachides le pratiquèrent, avant que DIEU eût daigné se faire un peuple chéri dans les déserts de Sinäi et d'Oreb, et lui donner des lois particulières. Selon mademoiselle *Huber* et son ami, la religion essentielle à l'homme doit être de tous les temps, de tous les lieux, et de tous les esprits. Tout ce qui est mystère est au-dessus de l'homme, et n'est pas fait pour lui; la pratique des vertus ne peut avoir aucun rapport avec le dogme. La religion essentielle à l'homme est dans ce qu'on doit faire, et non dans ce qu'on ne peut comprendre. L'intolérance est à la religion essentielle ce que la barbarie est à l'humanité, la cruauté à la douceur. Voilà le précis de tout le livre. L'auteur est très-abstrait : c'est une suite de lemmes et de théorèmes qui répandent quelquefois plus d'obscurité que de lumières. On a peine à suivre cette marche. Il est étonnant qu'une femme ait écrit en géomètre sur une matière si intéressante : peut-être a-t-elle voulu rebuter des lecteurs qui l'auraient persécutée, s'ils l'avaient entendue, et s'ils avaient eu du plaisir en la lisant. Comme elle était protestante, elle n'a

guère été lue que par des protestans. Un prédicant nommé *Deroches* l'a réfutée, et même assez poliment pour un prédicant. Les ministres protestans, Monseigneur, devraient, ce me semble, être plus modérés avec les théistes, que les évêques catholiques, et les cardinaux; car supposé un moment, ce qu'à DIEU ne plaise, que le théisme prévalût, qu'il n'y eût qu'un culte simple sous l'autorité des lois et des magistrats, que tout fût réduit à l'adoration de l'Être suprême, rémunérateur et vengeur; les pasteurs protestans n'y perdront rien; ils resteront chargés de présider aux prières publiques faites à l'Être suprême, et seront toujours des maîtres de morale; on leur conservera leurs pensions, ou s'ils la perdent, cette perte sera bien modique. Leurs antagonistes, au contraire, ont de riches prélatures; ils sont comtes, ducs, princes; ils ont des souverainetés; et quoique tant de grandeurs et de richesses conviennent mal peut-être aux successeurs des apôtres, ils ne souffriront jamais qu'on les en dépouille: les droits temporels même qu'ils ont acquis sont tellement liés aujourd'hui à la constitution des Etats catholiques, qu'on ne peut les en priver que par des secousses violentes.

Or le théisme est une religion sans enthousiasme, qui par elle-même ne causera jamais

de révolution. Elle est erronée , mais elle est paisible. Tout ce qui est à craindre , c'est que le théisme , si universellement répandu , ne dispose insensiblement tous les esprits à mépriser le joug des pontifes , et qu'à la première occasion , la magistrature ne les réduise à la fonction de prier D I E U pour le peuple ; mais tant qu'ils seront modérés , ils seront respectés : il n'y a jamais que l'abus du pouvoir qui puisse énerver le pouvoir. Remarquons en effet , Monseigneur , que deux ou trois cents volumes de théisme n'ont jamais diminué d'un écu le revenu des pontifes catholiques romains , et que deux ou trois écrits de *Luther* et de *Calvin* leur ont enlevé environ cinquante millions de rente. Une querelle de théologie pouvait , il y a deux cents ans , bouleverser l'Europe ; le théisme n'attroupa jamais quatre personnes. On peut même dire que cette religion , en trompant les esprits , les adoucit , et qu'elle apaise les querelles que la vérité , mal entendue , a fait naître. Quoi qu'il en soit , je me borne à rendre à votre altesse un compte fidèle. C'est à vous qu'il appartient de juger.

De Barbeirac.

Barbeirac est le seul commentateur dont on fasse plus de cas que de son auteur. Il traduit et commenta le fatras de *Puffendorf* ; mais il l'enrichit d'une préface qui fit seule débiter le livre. Il remonte , dans cette préface , aux sources de la morale ; et il a la candeur hardie de faire voir que les pères de l'Eglise n'ont pas toujours connu cette morale pure , qu'ils l'ont défigurée par d'étranges allégories ; comme lorsqu'ils disent que le lambeau de drap rouge , exposé à la fenêtre par la cabaretière *Raab* , est visiblement le sang de JESUS-CHRIST ; que *Moïse* , étendant les bras pendant la bataille contre les Amalécites , est la croix sur laquelle JESUS expire ; que les baisers de la Sunamite font le mariage de JESUS-CHRIST avec son Eglise ; que la grande porte de l'arche de *Noé* désigne le corps humain , la petite porte désigne l'anus , &c. &c.

Barbeirac ne peut souffrir , en fait de morale , qu'*Augustin* devienne persécuteur , après avoir prêché la tolérance. Il condamne hautement les injures grossières que *Jérôme* vomit contre ses adversaires , et surtout contre *Rufin* , et contre *Vigilantius*. Il relève les contradictions qu'il remarque dans la morale des pères ;

il s'indigne qu'ils aient quelquefois inspiré la haine de la patrie, comme *Tertullien* qui défend positivement aux chrétiens de porter les armes pour le salut de l'empire.

Barbeirac eut de violens adverfaires qui l'accusèrent de vouloir détruire la religion chrétienne, en rendant ridicules ceux qui l'avaient foutenuë par des travaux infatigables. Il se défendit : mais il laiffe paraître dans fa défense un fi profond mépris pour les pères de l'Eglife ; il témoigne tant de dédain pour leur fauffe éloquence, et pour leur dialectique ; il leur préfère fi hautement *Confucius*, *Socrate*, *Zaleucus*, *Cicéron*, l'empereur *Antonin*, *Epictète*, qu'on voit bien que *Barbeirac* est plutôt le zélé partisan de la justice éternelle, et de la loi naturelle donnée de DIEU aux hommes, que l'adorateur des saints myftères du christianisme. S'il s'est trompé en pensant que DIEU est le père de tous les hommes ; s'il a eu le malheur de ne pas voir que DIEU ne peut aimer que les chrétiens foumis de cœur et d'esprit, son erreur est du moins d'une belle ame ; et puisqu'il aimait les hommes, ce n'est pas aux hommes à l'infalter : c'est à DIEU de le juger. Certainement il ne doit pas être mis au nombre des athéistes.

De Fréret.

L'ILLUSTRE et profond *Fréret* était secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres de Paris. Il avait fait dans les langues orientales, et dans les ténèbres de l'antiquité, autant de progrès qu'on en peut faire. En rendant justice à son immense érudition, et à sa probité, je ne prétends point excuser son hétérodoxie. Non-seulement il était persuadé, avec S^t *Irénée*, que JESUS était âgé de plus de cinquante ans, quand il souffrit le dernier supplice; mais il croyait, avec le *Targum*, que JESUS n'était point né du temps d'*Hérodote*, et qu'il faut rapporter sa naissance au temps du petit roi *Jannée* fils d'*Hircan*. Les Juifs sont les seuls qui aient eu cette opinion singulière; M. *Fréret* tâchait de l'appuyer, en prétendant que nos évangiles n'ont été écrits que plus de quarante ans après l'année où nous plaçons la mort de JESUS; qu'ils n'ont été faits qu'en des langues étrangères, et dans des villes très-éloignées de Jérusalem, comme Alexandrie, Corinthe, Ephèse, Antioche, Ancire, Tessalonique; toutes villes d'un grand commerce, remplies de thérapeutes, de disciples de *Jean*, de judaïtes, de galiléens divisés en plusieurs sectes. De-là vient,

vient , dit-il , qu'il y eut un très-grand nombre d'évangiles tous différens les uns des autres , chaque société particulière et cachée voulant avoir le sien. *Fréret* prétend que les quatre qui sont restés canoniques ont été écrits les derniers. Il croit en rapporter des preuves incontestables : c'est que les premiers pères de l'Eglise citent très-souvent des paroles qui ne se trouvent que dans l'évangile des Egyptiens , ou dans celui des Nazaréens , ou dans celui de *S^t Jacques* ; et que *Justin* est le premier qui cite expressément les évangiles reçus.

Si ce dangereux système était accrédité , il s'enfuivrait évidemment que les livres intitulés de *Matthieu*, de *Jean*, de *Marc*, et de *Luc*, n'ont été écrits que vers le temps de l'enfance de *Justin*, environ cent ans après notre ère vulgaire. Cela seul renverferait , de fond en comble , notre religion. Les mahométans qui virent leur faux prophète débiter les feuilles de son Koran , et qui les virent , après sa mort , rédigées solennellement par le calife *Abubeker*, triompheraient de nous; ils nous diraient : *Nous n'avons qu'un Alcoran ; et vous avez eu cinquante évangiles : nous avons précieusement conservé l'original ; et vous avez choisi , au bout de quelques siècles , quatre évangiles dont vous n'avez jamais connu les dates. Vous avez*

fait votre religion pièce à pièce ; la nôtre a été faite d'un seul trait , comme la création. Vous avez cent fois varié , et nous n'avons changé jamais.

Grace au ciel , nous ne sommes pas réduits à ces termes funestes. Où en serions-nous , si ce que *Fréret* avance était vrai ? Nous avons assez de preuves de l'antiquité des quatre évangiles : *S^t Irénée* dit expressément qu'il n'en faut que quatre.

J'avoue que *Fréret* réduit en poudre les pitoyables raisonnemens d'*Abadie*. Cet *Abadie* prétend que les premiers chrétiens mouraient pour les évangiles , et qu'on ne meurt que pour la vérité. Mais cet *Abadie* reconnaît que les premiers chrétiens avaient fabriqué de faux évangiles. Donc , selon *Abadie* même , les premiers chrétiens mouraient pour le mensonge. *Abadie* devait considérer deux choses essentielles ; premièrement qu'il n'est écrit nulle part que les premiers martyrs aient été interrogés par les magistrats sur les évangiles ; secondement qu'il y a des martyrs dans toutes les communions. Mais si *Fréret* terrasse *Abadie* , il est renversé lui-même par les miracles que nos quatre saints évangiles , véritables , ont opéré. Il nie les miracles , mais on lui oppose une nuée de témoins ; il nie les témoins , et alors il ne faut que le plaindre.

Je conviens avec lui qu'on s'est servi souvent de fraudes pieuses ; je conviens qu'il est dit dans l'appendix du premier concile de Nicée , que pour distinguer tous les livres canoniques des faux , on les mit pêle-mêle sur une grande table , qu'on pria le S^t Esprit de faire tomber à bas tous les apocryphes ; aussitôt ils tombèrent , et il ne resta que les véritables. J'avoue enfin que l'Eglise a été inondée de fausses légendes. Mais de ce qu'il y a eu des mensonges et de la mauvaise foi , s'enfuit-il qu'il n'y ait eu ni vérité ni candeur ? Certainement *Fréret* va trop loin ; il renverse tout l'édifice , au lieu de le réparer ; il conduit , comme tant d'autres , le lecteur à l'adoration d'un seul DIEU , sans la médiation du CHRIST. Mais du moins son livre respire une modération qui lui ferait presque pardonner ses erreurs ; il ne prêche que l'indulgence et la tolérance ; il ne dit point d'injures cruelles aux chrétiens comme milord *Bolingbroke* ; il ne se moque point d'eux comme le curé *Rabelais* , et le curé *Swift*. C'est un philosophe d'autant plus dangereux qu'il est très-instruit , très-conséquent , et très-modeste. Il faut espérer qu'il se trouvera des savans qui le réfuteront mieux qu'on n'a fait jusqu'à présent.

Son plus terrible argument est que si DIEU avait daigné se faire homme et juif , et mourir

en Palestine, par un supplicé infame, pour expier les crimes du genre-humain, et pour bannir le péché de la terre; il ne devait plus y avoir ni péché ni crime : cependant, dit-il, les chrétiens ont été des monstres cent fois plus abominables que tous les sectateurs des autres religions ensemble. Il en apporte, pour preuve évidente, les massacres, les roues, les gibets, et les bûchers des Cévènes, et près de cent mille hommes égorgés dans cette province sous nos yeux; les massacres des vallées de Piémont; les massacres de la Valteline du temps de *Charles Borromée*; les massacres des anabaptistes massacreurs et massacrés en Allemagne; les massacres des luthériens et des papistes depuis le Rhin jusqu'au fond du Nord; les massacres d'Irlande, d'Angleterre, et d'Ecosse, du temps de *Charles I* massacré lui-même; les massacres ordonnés par *Marie* et par *Henri VIII* son père; les massacres de la Saint-Barthelemi en France, et quarante ans d'autres massacres depuis *François II* jusqu'à l'entrée de *Henri IV* dans Paris; les massacres de l'inquisition, peut-être plus abominables encore, parce qu'ils se font juridiquement; enfin les massacres de douze millions d'habitans du nouveau monde, exécutés le crucifix à la main; sans compter tous les massacres, faits précédemment au nom de JESUS-CHRIST,

depuis *Constantin* ; et sans compter encore plus de vingt schismes et de vingt guerres de papes contre papes , et d'évêques contre évêques , les empoisonnemens , les assassinats , les rapines des papes *Jean XI*, *Jean XII*, des *Jean XVIII*, des *Grégoire VII*, des *Boniface VIII*, des *Alexandre VI*, et de quelques autres papes qui passèrent de si loin , en scélératesse , les *Néron* et les *Caligula*. Enfin il remarque que cette épouvantable chaîne , presque perpétuelle de guerres de religion , pendant quatorze cents années , n'a jamais subsisté que chez les chrétiens ; et qu'aucun peuple , hors eux , n'a fait couler une goutte de sang pour des argumens de théologie.

On est forcé d'accorder à *M. Fréret* que tout cela est vrai. Mais en faisant le dénombrement des crimes qui ont éclaté , il oublie les vertus qui se sont cachées ; il oublie surtout que les horreurs infernales dont il fait un si prodigieux étalage , sont l'abus de la religion chrétienne , et n'en sont pas l'esprit. Si *JESUS-CHRIST* n'a pas détruit le péché sur la terre , qu'est-ce que cela prouve ? On en pourrait inférer tout au plus , avec les jansénistes , que *JESUS-CHRIST* n'est pas venu pour tous , mais pour plusieurs , *pro vobis et pro multis*. Mais sans comprendre les hauts mystères , contentons-

nous de les adorer , et surtout n'accusons pas cet homme illustre d'avoir été athéiste.

De Boulanger.

N O U S aurions plus de peine à justifier le sieur *Boulanger* , directeur des ponts et chaussées. Son *Christianisme dévoilé* n'est pas écrit avec la méthode et la profondeur d'érudition et de critique , qui caractérisent le savant *Fréret*. *Boulanger* est un philosophe audacieux qui remonte aux sources sans daigner sonder les ruisseaux. Ce philosophe est aussi chagrin qu'intépide. Les horreurs dont tant d'Eglises chrétiennes se sont fouillées depuis leur naissance ; les lâches barbaries des magistrats qui ont immolé tant d'honnêtes citoyens aux prêtres ; les princes qui , pour leur plaisir , ont été d'infâmes persécuteurs ; tant de folies dans les querelles ecclésiastiques , tant d'abominations dans ces querelles ; les peuples égorgés ou ruinés ; les trônes de tant de prêtres composés des dépouilles , et cimentés du sang des hommes ; ces guerres affreuses de religion dont le christianisme seul a inondé la terre ; ce chaos énorme d'absurdités et de crimes , remuent l'imagination du sieur *Boulanger* avec une telle puissance , qu'il va , dans quelques endroits de son livre , jusqu'à douter de la providence

divine. Fatale erreur que les bûchers de l'inquisition , et nos guerres religieuses excuseraient peut-être , si elle pouvait être excusable ; mais nul prétexte ne peut justifier l'athéisme. Quand tous les chrétiens se feraient égorgés les uns les autres ; quand ils auraient dévoré les entrailles de leurs frères , affaïnés pour des argumens ; quand il ne resterait qu'un seul chrétien sur la terre ; il faudrait qu'en regardant le soleil il reconnût et adorât l'Être éternel ; il pourrait dire dans sa douleur : Mes pères et mes frères ont été des monstres , mais DIEU est DIEU.

De Montesquieu.

LE plus modéré et le plus fin des philosophes a été le président de *Montesquieu*. Il ne fut que plaissant dans ses *Lettres persanes* ; il fut délié et profond dans son *Esprit des lois*. Cet ouvrage , rempli d'ailleurs de choses excellentes , et de fautes , semble fondé sur la loi naturelle , et sur l'indifférence des religions : c'est-là surtout ce qui lui fit tant de partisans et tant d'ennemis. Mais les ennemis cette fois furent vaincus par les philosophes. Un cri , long-temps retenu , s'éleva de tous côtés. On vit enfin à découvert les progrès du théisme qui jetait depuis long-temps de profondes

racinés. La forbonne voulut censurer *l'Esprit des lois* ; mais elle sentit qu'elle serait censurée par le public, elle garda le silence. Il n'y eut que quelques misérables écrivains obscurs, comme un abbé *Guyon* et un jésuite, qui dirent des injures au président de *Montesquieu* ; et ils en devinrent plus obscurs encore, malgré la célébrité de l'homme qu'ils attaquaient. Ils auraient rendu plus de service à notre religion, s'ils avaient combattu avec des raisons ; mais ils ont été de mauvais avocats d'une bonne cause.

De la Métrie.

DEPUIS ce temps, ce fut un déluge d'écrits contre le christianisme. Le médecin *la Métrie*, le meilleur commentateur de *Boerhaave*, abandonna la médecine du corps, pour se donner, disait-il, à la médecine de l'ame ; mais son *Homme machine* fit voir aux théologiens qu'il ne donnait que du poison. Il était lecteur du roi de Prusse, et membre de son académie de Berlin. Le monarque, content de ses mœurs et de ses services, ne daigna pas songer si *la Métrie* avait eu des opinions erronées en théologie ; il ne pensa qu'au physicien, à l'académicien ; et en cette qualité *la Métrie* eut l'honneur que ce héros philosophe daignât faire son éloge funéraire. Cet éloge fut lu à

l'académie , par un secrétaire de ses commandemens. Un roi gouverné par un jésuite eût pu proscrire *la Métrie* et sa mémoire ; un roi qui n'était gouverné que par la raison , sépara le philosophe de l'impie , et laissant à DIEU le soin de punir l'impiété , protégea et loua le mérite.

Du curé Meslier.

LE curé *Meslier* est le plus singulier phénomène qu'on ait vu parmi tous ces météores funestes à la religion chrétienne. Il était curé du village d'Etrepigni en Champagne près de Rocroy , et desservait aussi une petite paroisse annexe nommée *But*. Son père était un ouvrier en ferge du village de Mazerni dépendant du duché de Rethel. Cet homme de mœurs irréprochables , et assidu à tous ses devoirs , donnait tous les ans aux pauvres de ses paroisses ce qui lui restait de son revenu. Il mourut en 1733 , âgé de cinquante-cinq ans. On fut bien surpris de trouver chez lui trois gros manuscrits de trois cents soixante et dix feuillets chacun , tous trois de sa main , et signés de lui , intitulés *mon testament*. Il avait écrit sur un papier gris qui enveloppait un des trois exemplaires adressés à ses paroissiens , ces paroles remarquables :

„ J'ai vu et reconnu les erreurs , les abus ,
 „ les vanités , les folies , les méchancetés des
 „ hommes. Je les hais et déteste ; je n'ai osé le
 „ dire pendant ma vie , mais je le dirai au
 „ moins en mourant ; et c'est afin qu'on le
 „ sache que j'écris ce présent mémoire , afin
 „ qu'il puisse servir de témoignage à la vérité ,
 „ à tous ceux qui le verront et qui le liront ,
 „ si bon leur semble. „

Le corps de l'ouvrage est une réfutation naïve et grossière de tous nos dogmes , sans en excepter un seul. Le style est très-rebutant , tel qu'on devait l'attendre d'un curé de village. Il n'avait eu d'autre secours pour composer cet étrange écrit , contre la Bible et contre l'Eglise , que la Bible elle-même , et quelques pères. Des trois exemplaires , il y en eut un que le grand vicaire de Reims retint ; un autre fut envoyé à M. le garde-des-sceaux *Chauvelin* ; le troisième resta au greffe de la justice du lieu. Le comte de *Caylus* eut quelque temps entre les mains une de ces trois copies ; et bientôt après il y en eut plus de cent dans Paris , que l'on vendait dix louis la pièce. Plusieurs curieux conservent encore ce triste et dangereux monument. Un prêtre qui s'accuse en mourant , d'avoir professé et enseigné la religion chrétienne , fit une impression plus forte sur les esprits que les *Pensées de Pascal*.

On devait plutôt , ce me semble , réfléchir sur le travers d'esprit de ce mélancolique prêtre , qui voulait délivrer ses paroissiens du joug d'une religion prêchée vingt ans par lui-même. Pourquoi adresser ce testament à des hommes agrestes qui ne savaient pas lire ? et s'ils avaient pu lire , pourquoi leur ôter un joug salutaire , une crainte nécessaire qui seule peut prévenir les crimes secrets ? La croyance des peines et des récompenses après la mort est un frein dont le peuple a besoin. La religion bien épurée ferait le premier lien de la société.

Ce curé voulait anéantir toute religion , et même la naturelle. Si son livre avait été bien fait , le caractère dont l'auteur était revêtu en aurait trop imposé aux lecteurs. On en a fait plusieurs petits abrégés , dont quelques-uns ont été imprimés ; ils sont heureusement purgés du poison de l'athéisme.

Ce qui est encore plus surprenant , c'est que dans le même temps il y eut un curé de Bonne-nouvelle auprès de Paris , qui osa de son vivant écrire contre la religion qu'il était chargé d'enseigner ; il fut exilé sans bruit par le gouvernement. Son manuscrit est d'une rareté extrême.

Long-temps avant ce temps-là l'évêque du Mans , *Lavardin* , avait donné en mourant un

exemple non moins singulier : il ne laissa pas, à la vérité, de testament contre la religion qui lui avait procuré un évêché ; mais il déclara qu'il la détestait ; il refusa les sacremens de l'Eglise ; et jura qu'il n'avait jamais consacré le pain et le vin en disant la messe, ni eu aucune intention de baptiser les enfans, et de donner les ordres, quand il avait baptisé des chrétiens, et ordonné des diacres et des prêtres. Cet évêque se fesoit un plaisir malin d'embarasser tous ceux qui auraient reçu de lui les sacremens de l'Eglise : il riait en mourant des scrupules qu'ils auraient, et il jouissoit de leurs inquiétudes : on décida qu'on ne rebaptiserait et qu'on ne réordonnerait personne ; mais quelques prêtres scrupuleux se firent ordonner une seconde fois. Du moins l'évêque *Lavardin* ne laissa point après lui de monument contre la religion chrétienne : c'était un voluptueux qui riait de tout ; au lieu que le curé *Meslier* était un homme sombre, et un enthousiaste ; d'une vertu rigide, il est vrai, mais plus dangereux par cette vertu même.

LETTRE VIII.

Sur l'Encyclopédie.

MONSIEUR,

VOTRE altesse demande quelques détails sur l'Encyclopédie ; j'obéis à vos ordres. Cet immense projet fut conçu par messieurs *Diderot* et d'*Alembert*, deux philosophes qui font honneur à la France : l'un a été distingué par les générosités de l'impératrice de Russie ; et l'autre par le refus d'une fortune éclatante offerte par cette impératrice , mais que sa philosophie même ne lui a pas permis d'accepter. M. le chevalier de *Jaucourt*, d'une ancienne maison qu'il illustre par ses vastes connaissances comme par ses vertus , se joignit à ces deux savans , et se signala par un travail infatigable.

Ils furent aidés par M. le comte d'*Hérouville*, lieutenant-général des armées du roi , profondément instruit de tous les arts qui peuvent tenir à votre grand art de la guerre ; par M. le comte de *Tressan*, aussi lieutenant-général , dont les différens mérites sont universellement reconnus ; par M. de *Saint-Lambert* ancien officier , qui en faisant des vers mieux que *Chapelle*, n'en a pas moins approfondi ce qui

regarde les armes. Plusieurs autres officiers-généraux ont donné d'excellens mémoires de tactique.

D'habiles ingénieurs ont enrichi ce dictionnaire de tout ce qui concerne l'attaque et la défense des places. Des présidens et des conseillers des parlemens ont fourni plusieurs articles sur la jurisprudence. Enfin, il n'y a point de science, d'art, de profession, dont les plus grands maîtres n'aient à l'envi enrichi ce dictionnaire. C'est le premier exemple, et le dernier peut-être sur la terre, qu'une foule d'hommes supérieurs se soient empressés, sans aucun intérêt, sans aucune vue particulière, sans même celle de la gloire, (puisque quelques-uns se sont cachés,) à former ce dépôt immortel des connaissances de l'esprit humain.

Cet ouvrage fut entrepris sous les auspices et sous les yeux du comte d'*Argenson*, ministre d'Etat, capable de l'entendre, et digne de le protéger. Le vestibule de ce prodigieux édifice est un discours préliminaire composé par M. d'*Alembert*. J'ose dire hardiment que ce discours, applaudi de toute l'Europe, parut supérieur à la méthode de *Descartes*, et égal à tout ce que l'illustre chancelier *Bacon* avait écrit de mieux. S'il y a dans le cours de l'ouvrage des articles frivoles, et d'autres qui

sentent plutôt le déclamateur que le philosophe, ce défaut est bien réparé par la quantité prodigieuse d'articles profonds et utiles. Les éditeurs ne purent refuser quelques jeunes gens qui voulurent, dans cette collection, mettre leurs essais à côté des chefs-d'œuvres des maîtres. On laissa gâter ce grand ouvrage par politesse; c'est le fallon d'*Apollon* où des peintres médiocres ont quelquefois mêlé leurs tableaux à ceux des *Vanlo* et des *Lemoine*. Mais votre altesse a bien dû s'apercevoir, en parcourant l'Encyclopédie, que cet ouvrage est précisément le contraire des autres collections, c'est-à-dire que le bon l'emporte de beaucoup sur le mauvais.

Vous sentez bien que dans une ville telle que Paris, plus remplie de gens de lettres que ne le furent jamais Athènes et Rome, ceux qui ne furent pas admis à cette entreprise importante s'élevèrent contre elle. Les jésuites commencèrent; ils avaient voulu travailler aux articles de théologie, et ils avaient été refusés. Il n'en fallait pas plus pour accuser les encyclopédistes d'irréligion, c'est la marche ordinaire. Les jansénistes voyant que leurs rivaux sonnaient l'alarme, ne restèrent pas tranquilles. Il fallait bien montrer plus de zèle que ceux auxquels ils avaient tant reproché une morale commode.

Si les jésuites crièrent à l'impiété, les jansénistes hurlèrent. Il se trouva un convulsionnaire ou convulsionniste nommé *Abraham Chaumeix*, qui présenta à des magistrats une accusation en forme, intitulée *Préjugés légitimes contre l'Encyclopédie*, dont le premier tome paraissait à peine ; c'était un étrange assemblage que ces mots de *préjugé*, qui signifie proprement illusion, et *légitime* qui ne convient qu'à ce qui est raisonnable. Il poussa ses préjugés très-illégitimes jusqu'à dire que si le venin ne paraissait pas dans le premier volume, on l'apercevrait sans doute dans les suivans. Il rendait les encyclopédistes coupables, non pas de ce qu'ils avaient dit, mais de ce qu'ils diraient.

Comme il faut des témoins dans un procès criminel, il produisait *S^t Augustin* et *Cicéron* ; et ces témoins étaient d'autant plus irréprochables qu'on ne pouvait convaincre *Abraham Chaumeix* d'avoir eu avec eux le moindre commerce. Les cris de quelques énergumènes, joints à ceux de cet insensé, excitèrent une assez longue persécution ; mais qu'est-il arrivé ? la même chose qu'à la saine philosophie, à l'émétique, à la circulation du sang, à l'inoculation : tout cela fut proscriit pendant quelque temps ; et a triomphé enfin de l'ignorance, de la bêtise, et de l'envie ; le *Dictionnaire encyclopédique*

encyclopédique, malgré ses défauts, a subsisté ; *Abraham Chaumeix* est allé cacher sa honte à Moscou. On dit que l'impératrice l'a forcé à être sage ; c'est un des prodiges de son règne.

L E T T R E I X.

Sur les Juifs.

DE tous ceux qui ont attaqué la religion chrétienne dans leurs écrits, les Juifs seraient peut-être les plus à craindre ; et si on ne leur opposait pas les miracles de notre Seigneur JESUS-CHRIST, il serait fort difficile à un savant médiocre de leur tenir tête. Ils se regardent comme les fils aînés de la maison, qui, en perdant leur héritage, ont conservé leurs titres. Ils ont employé une sagacité profonde à expliquer toutes les prophéties à leur avantage. Ils prétendent que la loi de *Moïse* leur a été donnée pour être éternelle ; qu'il est impossible que DIEU ait changé, et qu'il se soit parjuré ; que notre Sauveur lui-même en est convenu. Ils nous objectent que selon JESUS-CHRIST aucun point, aucun iota de la loi ne doit être transgressé ; que JESUS était venu pour accomplir la loi, et non pour l'abolir : qu'il en a observé tous les commandemens ; qu'il a été circoncis ; qu'il a gardé

le sabbat, solemnisé toutes les fêtes ; qu'il est né juif , qu'il a vécu juif , qu'il est mort juif ; qu'il n'a jamais institué une religion nouvelle ; que nous n'avons pas une seule ligne de lui ; que c'est nous , et non pas lui , qui avons fait la religion chrétienne.

Il ne faut pas qu'un chrétien hasarde de disputer contre un juif , à moins qu'il ne sache la langue hébraïque comme sa langue maternelle ; ce qui seul peut le mettre en état d'entendre les prophéties , et de répondre aux rabbins. Voici comme s'exprime *Joseph Scaliger* dans ses *Excerpta* : „ Les Juifs sont „ subtils ; que *Justin* a écrit misérablement „ contre *Triphon* ! et *Tertullien* plus mal encore ! „ Qui veut réfuter les Juifs , doit connaître à „ fond le judaïsme. Quelle honte ! Les chré- „ tiens écrivent contre les chrétiens , et „ n'osent écrire contre les Juifs. „

Le *Toldos Jeschut* est le plus ancien écrit juif qui nous ait été transmis contre notre religion. C'est une vie de JESUS-CHRIST toute contraire à nos saints évangiles ; elle paraît être du premier siècle , et même écrite avant les évangiles ; car l'auteur ne parle pas d'eux , et probablement il aurait tâché de les réfuter , s'il les avait connus. Il fait JESUS fils adultérin de *Miriah* ou *Mariah* , et d'un soldat nommé *Joseph Panter* ; il raconte que

lui et *Judas* voulurent chacun se faire chef de secte ; que tous deux semblaient opérer des prodiges , par la vertu du nom de *Jéhova* qu'ils avaient appris à prononcer comme il le faut pour faire les conjurations. C'est un ramas de rêveries rabbiniques fort au-dessous des *Mille et une nuits*. *Origène* le réfuta , et c'était le seul qui le pouvait faire ; car il fut presque le seul père grec savant dans la langue hébraïque.

Les juifs théologiens n'écrivirent guère plus raisonnablement jusqu'au onzième siècle : alors éclairés par les Arabes devenus la seule nation savante , ils mirent plus de jugement dans leurs ouvrages : ceux du rabbin *Aben-Esra* furent très-estimés : il fut chez les Juifs le fondateur de la raison , autant qu'on la peut admettre dans les disputes de ce genre. *Spinoza* s'est beaucoup servi de ses ouvrages.

Long-temps après *Aben-Esra*, vint *Maimonides* au treizième siècle : il eut encore plus de réputation. Depuis ce temps-là jusqu'au seizième , les Juifs eurent des livres intelligibles , et par conséquent dangereux ; ils en imprimèrent quelques-uns dès la fin du siècle quinzième. Le nombre de leurs manuscrits était considérable. Les théologiens chrétiens craignirent la séduction ; ils firent brûler les livres juifs sur lesquels ils purent mettre la main ; mais ils ne

purent ni trouver tous les livres , ni convertir jamais un seul homme de cette religion. On a vu , il est vrai , quelques juifs feindre d'abjurer , tantôt par avarice , tantôt par terreur ; mais aucun n'a jamais embrassé le christianisme de bonne foi : un carthaginois aurait plutôt pris le parti de Rome , qu'un juif ne se ferait fait chrétien. *Orobio* parle de quelques rabbins espagnols et arabes qui abjurèrent , et devinrent évêques en Espagne ; mais il se garde bien de dire qu'ils eussent renoncé de bonne foi à leur religion.

Les Juifs n'ont point écrit contre le mahométisme ; ils ne l'ont pas , à beaucoup près , dans la même horreur que notre doctrine ; la raison en est évidente ; les musulmans ne font point un Dieu de J E S U S - C H R I S T.

Par une fatalité qu'on ne peut assez déplorer , plusieurs savans chrétiens ont quitté leur religion pour le judaïsme. *Rittangel* professeur des langues orientales à Königsberg , dans le dix-septième siècle , embrassa la loi mosaïque. *Antoine* , ministre à Genève , fut brûlé pour avoir abjuré le christianisme en faveur du judaïsme en 1632. Les Juifs le comptent parmi les martyrs qui leur font le plus d'honneur. Il fallait que sa malheureuse persuasion fût bien forte , puisqu'il aima mieux souffrir le plus affreux supplice que se rétracter.

On lit dans le *Niffachon Vetus*, c'est-à-dire le livre de l'ancienne victoire, un trait concernant la supériorité de la loi mosaïque sur la chrétienne et sur la persane, qui est bien dans le goût oriental. Un roi ordonne à un juif, à un galiléen, et à un mahométan, de quitter chacun sa religion; et leur laisse la liberté de choisir une des deux autres; mais s'ils ne changent pas, le bourreau est là qui va leur trancher la tête. Le chrétien dit : Puisqu'il faut mourir ou changer, j'aime mieux être de la religion de *Moïse* que de celle de *Mahomet*; car les chrétiens sont plus anciens que les musulmans, et les Juifs plus anciens que JESUS; je me fais donc juif. Le mahométan dit : Je ne puis me faire chien de chrétien, j'aime encore mieux me faire chien de juif, puisque ces juifs ont le droit de primauté. Sire, dit le juif, votre majesté voit bien que je ne puis embrasser ni la loi du chrétien, ni celle du mahométan, puisque tous deux ont donné la préférence à la mienne. Le roi fut touché de cette raison, renvoya son bourreau, et se fit juif. Tout ce qu'on peut inférer de cette historiette, c'est que les princes ne doivent pas avoir des bourreaux pour apôtres.

Cependant les Juifs ont eu des docteurs rigides et scrupuleux, qui ont craint que leurs compatriotes ne se laissassent subjugués par les

chrétiens. Il y a eu entre autres un rabbin nommé *Beccai*, dont voici les paroles. *Les sages défendent de prêter de l'argent à un chrétien, de peur que le créancier ne soit corrompu par le débiteur. Mais un juif peut emprunter d'un chrétien, sans crainte d'être séduit par lui; car le débiteur évite toujours son créancier.*

Malgré ce beau conseil, les Juifs ont toujours prêté à une grosse usure aux chrétiens, et n'en ont pas été plus convertis.

Après le fameux *Nissachon Vetus*, nous avons la relation de la dispute du rabbin *Zéchiel*, et du dominicain frère *Paul* dit *Ciriaque*. C'est une conférence tenue entre ces deux savans hommes en 1263, en présence de dom *Jacques* roi d'Arragon, et de la reine sa femme. Cette conférence est très-mémorable. Les deux athlètes étaient savans dans l'hébreu, et dans l'antiquité. Le *Talmud*, le *Targum*, les archives du sanhédrin, étaient sur la table. On expliquait en espagnol les endroits contestés. *Zéchiel* soutenait que *JESUS* avait été condamné sous le roi *Alexandre Jannée*, et non sous *Hérode* le tétrarque, conformément à ce qui est rapporté dans le *Toldos Jeschut*, et dans le *Talmud*. Vos évangiles, disait-il, n'ont été écrits que vers le commencement de votre second siècle, et ne sont point authentiques comme notre *Talmud*. Nous n'avons pu crucifier celui dont

vous nous parlez du temps d'*Hérode* le tétrarque , puisque nous n'avions pas alors le droit du glaive ; nous ne pouvons l'avoir crucifié , puisque ce supplice n'était point en usage parmi nous. Notre *Talmud* porte que celui qui périt du temps de *Jannée* fut condamné à être lapidé. Nous ne pouvons pas plus croire vos évangiles que les lettres prétendues de *Pilate* que vous avez supposées. Il était aisé de renverser cette vaine érudition rabbinique. La reine finit la dispute en demandant aux juifs pourquoi ils puaiet ?

Ce même *Zéchiel* eut encore plusieurs autres conférences dont un de ses disciples nous rend compte. Chaque parti s'attribua la victoire , quoiqu'elle ne pût être que du côté de la vérité.

Le *Rempart de la foi* , écrit par un juif nommé *Isaac* , trouvé en Afrique , est bien supérieur à la relation de *Zéchiel* , qui est très-confuse , et remplie de puérités. *Isaac* est méthodique et très-bon dialecticien : jamais l'erreur n'eut peut-être un plus grand appui. Il a rassemblé sous cent propositions toutes les difficultés que les incrédules ont prodiguées depuis.

C'est là qu'on voit les objections contre les deux généalogies de JESUS-CHRIST qui sont différentes l'une de l'autre.

Contre les citations des passages des prophètes qui ne se trouvent point dans les livres juifs.

Contre la divinité de J E S U S - C H R I S T, qui n'est pas expressément annoncée dans les évangiles , mais qui n'en est pas moins prouvée par les saints conciles.

Contre l'opinion que J E S U S n'avait point de frères ni de sœurs.

Contre les différentes relations des évangélistes que l'on a cependant conciliées.

Contre l'histoire du *Lazare*.

Contre les prétendues falsifications des anciens livres canoniques.

Enfin les incrédules les plus déterminés n'ont presque rien allégué qui ne soit dans ce *Rempart de la foi* du rabbin *Isaac*. On ne peut faire un crime aux Juifs d'avoir essayé de soutenir leur antique religion aux dépens de la nôtre : on ne peut que les plaindre ; mais quels reproches ne doit-on pas faire à ceux qui ont profité des disputes des chrétiens et des Juifs , pour combattre l'une et l'autre religion ? Plaignons ceux qui , effrayés de dix-sept siècles de contradictions , et lassés de tant de disputes , se sont jetés dans le théisme , et n'ont voulu admettre qu'un Dieu avec une morale pure. S'ils ont conservé la charité , ils ont abandonné la foi ; ils ont cru être hommes au lieu d'être chrétiens. Ils devaient être soumis , et ils n'ont aspiré qu'à être sages !

Mais

Mais combien la folie de la croix est-elle supérieure à cette sagesse ! comme dit l'apôtre *Paul*.

D'Orobio.

Orobio était un rabbin si savant qu'il n'avait donné dans aucune des rêveries qu'on reproche à tant d'autres rabbins ; profond sans être obscur, possédant les belles lettres, homme d'un esprit agréable, et d'une extrême politesse. *Philippe Limborch*, théologien du parti des arminiens dans Amsterdam, fit connaissance avec lui vers l'an 1685 : ils disputèrent long-temps ensemble, mais sans aucune aigreur, et comme deux amis qui veulent s'éclairer. Les conversations éclaircissent bien rarement les sujets qu'on traite ; il est difficile de suivre toujours le même objet, et de ne pas s'égarer ; une question en amène une autre. On est tout étonné, au bout d'un quart d'heure, de se trouver hors de sa route. Ils prirent le parti de mettre par écrit les objections et les réponses, qu'ils firent ensuite imprimer tous deux en 1687. C'est peut-être la première dispute entre deux théologiens, dans laquelle on ne se soit pas dit des injures ; au contraire, les deux adversaires se traitent l'un et l'autre avec respect.

Limborch réfute les sentimens du très-savant et très-illustre juif, qui réfute, avec les mêmes formules, les opinions du très-savant et très-illustre chrétien. *Orobio* même ne parle jamais de JESUS-CHRIST qu'avec la plus grande circonspection. Voici le précis de la dispute.

Orobio soutient d'abord que jamais il n'a été ordonné aux Juifs, par leur loi, de croire à un messie.

Qu'il n'y a aucun passage dans l'ancien Testament qui fasse dépendre le salut d'Israël de la foi au messie.

Qu'on ne trouve nulle part qu'Israël ait été menacé de n'être plus le peuple choisi, s'il ne croyait pas au futur messie.

Que dans aucun endroit il n'est dit que la loi judaïque soit l'ombre et la figure d'une autre loi; qu'au contraire il est dit par-tout que la loi de *Moïse* doit être éternelle.

Que tout prophète même qui ferait des miracles pour changer quelque chose à la loi mosaïque, devait être puni de mort.

Qu'à la vérité quelques prophètes ont prédit aux Juifs, dans leurs calamités, qu'ils auraient un jour un libérateur; mais que ce libérateur ferait le soutien de la loi mosaïque, au lieu d'en être le destructeur.

Que les Juifs attendent toujours un messie, lequel ferait un roi puissant et juste.

Qu'une preuve de l'immutabilité éternelle de la religion mosaïque, est que les Juifs, dispersés sur toute la terre, n'ont jamais cependant changé une seule virgule à leur loi; et que les Israélites de Rome, d'Angleterre, de Hollande, d'Allemagne, de Pologne, de Turquie, de Perse, ont constamment tenu la même doctrine depuis la prise de Jérusalem par *Titus*, sans que jamais il se soit élevé parmi eux la plus petite secte, qui se soit écartée d'une seule observance et d'une seule opinion de la nation israélite.

Qu'au contraire, les chrétiens ont été divisés entre eux dès la naissance de leur religion.

Qu'ils sont encore partagés en beaucoup plus de sectes qu'ils n'ont d'États; et qu'ils se sont poursuivis à feu et à sang les uns les autres pendant plus de douze siècles entiers. Que si l'apôtre *Paul* trouva bon que les Juifs continuassent à observer tous les préceptes de leur loi, les chrétiens d'aujourd'hui ne devaient pas leur reprocher de faire ce que l'apôtre *Paul* leur a permis.

Que ce n'est point par haine et par malice qu'Israël n'a point reconnu JESUS; que ce n'est point par des vues basses et charnelles que les Juifs sont attachés à leur loi ancienne; qu'au contraire, ce n'est que dans l'espoir des

biens célestes qu'ils lui sont fidèles, malgré les persécutions des Babyloniens, des Syriens, des Romains; malgré leur dispersion et leur opprobre; malgré la haine de tant de nations; et que l'on ne doit point appeler *charnel* un peuple entier, qui est le martyr de DIEU depuis près de quarante siècles.

Que ce sont les chrétiens qui ont attendu des biens charnels, témoin presque tous les premiers pères de l'Eglise, qui ont espéré de vivre mille ans dans une nouvelle Jérusalem, au milieu de l'abondance et de toutes les délices du corps.

Qu'il est impossible que les Juifs aient crucifié le vrai messie, attendu que les prophètes disent expressément que le messie viendra purger Israël de tout péché, qu'il ne laissera pas une seule souillure en Israël; que ce serait le plus horrible péché et la plus abominable souillure, ainsi que la contradiction la plus palpable, que DIEU envoyât son messie pour être crucifié.

Que les préceptes du Décalogue étant parfaits, toute nouvelle mission était entièrement inutile.

Que la loi mosaïque n'a jamais eu aucun sens mystique.

Que ce serait tromper les hommes de leur dire des choses que l'on devrait entendre dans

un sens différent de celui dans lequel elles ont été dites.

Que les apôtres chrétiens n'ont jamais égalé les miracles de *Moïse*.

Que les évangélistes et les apôtres n'étaient point des hommes simples, puisque *Luc* était médecin; que *Paul* avait étudié sous *Gamaliel*, dont les Juifs ont conservé les écrits.

Qu'il n'y avait point du tout de simplicité et d'idiotisme à se faire apporter tout l'argent de leurs néophytes; que *Paul*, loin d'être un homme simple, usa du plus grand artifice en venant sacrifier dans le temple, et en jurant devant *Festus Agrippa* qu'il n'avait rien fait contre la circoncision, ni contre la loi du judaïsme.

Qu'enfin les contradictions qui se trouvent dans les évangiles, prouvent que ces livres n'ont pu être inspirés de DIEU.

Limborch répond à toutes ces assertions par les argumens les plus forts que l'on puisse employer. Il eut tant de confiance dans la bonté de sa cause, qu'il ne balança pas à faire imprimer cette célèbre dispute; mais comme il était du parti des arminiens, celui des gomaristes le persécuta: on lui reprocha d'avoir exposé les vérités de la religion chrétienne à un combat dont ses ennemis pourraient

trionpher. *Orobio* ne fut point persécuté dans la synagogue.

D'Uriel Acoſta.

IL arriva à *Uriel Acoſta*, dans Amsterdam, à peu près la même chose qu'à *Spinoſa* : il quitta dans Amsterdam le judaïsme pour la philosophie. Un espagnol et un anglais s'étant adressés à lui pour se faire juifs, il les détourna de ce dessein, et leur parla contre la religion des Hébreux : il fut condamné à recevoir trente-neuf coups de fouet à la colonne, et à se prosterner ensuite sur le seuil de la porte; tous les assistans passèrent sur son corps.

Il fit imprimer cette aventure dans un petit livre que nous avons encore; et c'est là qu'il professe n'être ni juif, ni chrétien, ni mahométan, mais adorateur d'un DIEU. Son petit livre est intitulé : *Exemplaires de la vie humaine*. Le même *Limborch* réfuta *Uriel Acoſta*, comme il avait réfuté *Orobio*; et le magistrat d'Amsterdam ne se mêla en aucune manière de ces querelles.

L E T T R E X.

Sur Spinoza.

MONSEIGNEUR,

IL me semble qu'on a souvent aussi mal jugé la personne de *Spinoza* que ses ouvrages. Voici ce qu'on dit de lui dans deux dictionnaires historiques :

„ *Spinoza* avait un tel désir de s'immortaliser, qu'il eût sacrifié volontiers à cette gloire la vie présente, eût-il fallu être mis en pièces par un peuple mutiné. Les absurdités du spinosisme ont été parfaitement réfutées par *Jean Bredembourg* bourgeois de Rotterdam. „

Autant de mots, autant de faussetés. *Spinoza* était précisément le contraire du portrait qu'on trace de lui. On doit détester son athéisme, mais on ne doit pas mentir sur sa personne. Jamais homme ne fut plus éloigné en tout sens de la vaine gloire, il le faut avouer ; ne le calomniez pas en le condamnant. Le ministre *Colerus*, qui habita long-temps la propre chambre où *Spinoza* mourut, avoue, avec tous ses contemporains, que *Spinoza*

vécut toujours dans une profonde retraite , cherchant à se dérober au monde , ennemi de toute superfluité , modeste dans la conversation , négligé dans ses habillemens , travaillant de ses mains , ne mettant jamais son nom à aucun de ses ouvrages : ce n'est pas là le caractère d'un ambitieux de gloire.

A l'égard de *Bredembourg* , loin de le réfuter parfaitement bien , j'ose croire qu'il le réfuta parfaitement mal ; j'ai lu cet ouvrage , et j'en laisse le jugement à quiconque , comme moi , aura la patience de le lire. *Bredembourg* fut si loin de confondre nettement *Spinoza* , que lui-même , effrayé de la faiblesse de ses réponses , devint , malgré lui , le disciple de celui qu'il avait attaqué : grand exemple de la misère et de l'inconstance de l'esprit humain.

La vie de *Spinoza* est écrite assez en détail , et assez connue pour que je n'en rapporte rien ici. Que votre altesse me permette seulement de faire , avec elle , une réflexion sur la manière dont ce juif , jeune encore , fut traité par la synagogue. Accusé par deux jeunes gens , de son âge , de ne pas croire à *Moïse* , on commença , pour le mettre dans le bon chemin , par l'assaffiner d'un coup de couteau au sortir de la comédie ; quelques-uns disent au sortir de la synagogue ; ce qui est plus vraisemblable.

Après avoir manqué son corps, on ne voulut pas manquer son ame; il fut procédé à l'excommunication majeure, au grand anathème, au chammata. *Spinoza* prétendit que les Juifs n'étaient pas en droit d'exercer cette espèce de juridiction dans Amsterdam. Le conseil de ville renvoya la décision de cette affaire au consistoire des pasteurs; ceux-ci conclurent que si la synagogue avait ce droit, le consistoire en jouirait à plus forte raison: le consistoire donna gain de cause à la synagogue.

Spinoza fut donc pros crit par les Juifs avec la grande cérémonie: le chantre juif entonna les paroles d'exécration; on sonna du cors, on renversa goutte à goutte des bougies noires dans une cuve pleine de sang; on dévoua *Benoît Spinoza* à *Belzébuth*, à *Sathan*, et à *Astaroth*, et toute la synagogue cria *Amen!*

Il est étrange qu'on ait permis un tel acte de juridiction qui ressemble plutôt à un sabbat de forciers qu'à un jugement intègre. On peut croire que, sans le coup de couteau et sans les bougies noires éteintes dans le sang, *Spinoza* n'eût jamais écrit contre *Moïse* et contre DIEU. La persécution irrite; elle enhardit quiconque se sent du génie; elle rend irréconciliable celui que l'indulgence aurait retenu.

Spinoza renonça au judaïsme, mais sans se faire jamais chrétien. Il ne publia son traité des cérémonies superstitieuses, autrement *Tractatus theologico-politicus* qu'en 1670, environ huit ans après son excommunication. On a prétendu trouver, dans ce livre, les semences de son athéisme, par la même raison qu'on trouve toujours la physionomie mauvaise à un homme qui a fait une méchante action. Ce livre est si loin de l'athéisme, qu'il y est souvent parlé de JESUS-CHRIST comme de l'envoyé de DIEU. Cet ouvrage est très-profond, et le meilleur qu'il ait fait; j'en condamne sans doute les sentimens, mais je ne puis m'empêcher d'en estimer l'érudition. C'est lui, ce me semble, qui a remarqué le premier que le mot hébreu *Ruhag*, que nous traduisons par *ame*, signifiait, chez les Juifs, le vent, le souffle, dans son sens naturel; que tout ce qui est grand portait le nom de divin; les cèdres de DIEU; les vents de DIEU; la mélancolie de *Saül*, mauvais esprit de DIEU; les hommes vertueux, enfans de DIEU.

C'est lui qui le premier a développé le dangereux système d'*Aben-Efra*, que le Pentateuque n'a point été écrit par *Moïse*, ni le livre de *Josué* par *Josué*: ce n'est que d'après lui que le *Clerc*, plusieurs théologiens de

Hollande, et le célèbre *Newton*, ont embrassé ce sentiment.

Newton diffère de lui seulement, en ce qu'il attribue à *Samüel* le livre de *Moïse*, au lieu que *Spinoza* en fait *Esdra*s auteur. On peut voir toutes les raisons que *Spinoza* donne de son systême dans ses VIII, IX, et X^e chapitres; on y trouve beaucoup d'exactitude dans la chronologie; une grande science de l'histoire, du langage, et des mœurs de son ancienne patrie; plus de méthode et de raisonnement que danstous les rabbins ensemble. Il me semble que peu d'écrivains, avant lui, avaient prouvé nettement que les Juifs reconnaissaient des prophètes chez les Gentils: en un mot, il a fait un usage coupable de ses lumières; mais il en avait de très-grandes.

Il faut chercher l'athéisme dans les anciens philosophes; on ne le trouve à découvert que dans les œuvres posthumes de *Spinoza*. Son traité de l'athéisme n'étant point sous ce titre, et étant écrit dans un latin obscur, et d'un style très-sec, M. le comte de *Boulay-villiers* l'a réduit en français sous le titre de *Réfutation de Spinoza*: nous n'avons que le poison; *Boulay-villiers* n'eut pas le temps, apparemment, de donner l'antidote.

Peu de gens ont remarqué que *Spinoza*, dans son funeste livre, parle toujours d'un Etre infini et suprême; il annonce DIEU en voulant le détruire. Les argumens dont *Bayle* l'accable me paraîtraient sans réplique, si en effet *Spinoza* admettait un DIEU; car ce DIEU n'étant que l'immensité des choses; ce DIEU étant à la fois la matière et la pensée, il est absurde, comme *Bayle* l'a très-bien prouvé, de supposer que DIEU soit à la fois agent et patient, cause et sujet, faisant le mal et le souffrant, s'aimant, se haïssant lui-même, se tuant, se mangeant. Un bon esprit, ajoute *Bayle*, aimerait mieux cultiver la terre avec les dents et les ongles, que de cultiver une hypothèse aussi choquante et aussi absurde; car, selon *Spinoza*, ceux qui disent: Les Allemands ont tué dix mille turcs, parlent mal et faussement; ils doivent dire: DIEU modifié en dix mille allemands, a tué DIEU modifié en dix mille turcs.

Bayle a très-grande raison si *Spinoza* reconnaît un DIEU; mais le fait est qu'il n'en reconnaît point du tout, et qu'il ne s'est servi de ce mot sacré que pour ne pas trop effaroucher les hommes.

Entêté de *Descartes*, il abuse de ce mot également célèbre et insensé de *Descartes*:

Donnez-moi du mouvement et de la matière, et je vais former un monde.

Entêté encore de l'idée incompréhensible et antiphysique que tout est plein, il s'est imaginé qu'il ne peut exister qu'une seule substance, un seul pouvoir qui raisonne dans les hommes, sent et se souvient dans les animaux, étincèle dans le feu, coule dans les eaux, roule dans les vents, gronde dans le tonnerre, végète sur la terre, est étendu dans tout l'espace.

Selon lui, tout est nécessaire, tout est éternel; la création est impossible; point de dessein dans la structure de l'univers, dans la permanence des espèces, et dans la succession des individus. Les oreilles ne sont plus faites pour entendre, les yeux pour voir, le cœur pour recevoir et chasser le sang, l'estomac pour digérer, la cervelle pour penser, les organes de la génération pour donner la vie; et des desseins divins ne sont que les effets d'une nécessité aveugle.

Voilà au juste le système de *Spinoza*. Voilà, je crois, les côtés par lesquels il faut attaquer la citadelle; citadelle bâtie, si je ne me trompe, sur l'ignorance de la physique, et sur l'abus le plus monstrueux de la métaphysique.

Il semble, et on doit s'en flatter, qu'il y ait aujourd'hui peu d'athées. L'auteur de la

Henriade a dit : *Un catéchiste annonce DIEU aux enfans , et Newton le démontre aux sages.* Plus on connaît la nature , plus on adore son auteur.

L'athéisme ne peut faire aucun bien à la morale, et peut lui faire beaucoup de mal. Il est presque aussi dangereux que le fanatisme. Vous êtes, Monseigneur, également éloigné de l'un et de l'autre, et c'est ce qui autorise la liberté que j'ai prise de mettre la vérité sous vos yeux sans aucun déguisement. J'ai répondu à toutes vos questions, depuis ce bouffon savant de *Rabelais*, jusqu'au téméraire métaphysicien *Spinoza*.

J'aurais pu joindre à cette liste une foule de petits livres qui ne sont guère connus que des bibliothécaires; mais j'ai craint qu'en multipliant le nombre des coupables, je ne parusse diminuer l'iniquité. J'espère que le peu que j'ai dit affermira votre altesse dans ses sentimens pour nos dogmes et pour nos écritures, quand elle verra qu'elles n'ont été combattues que par des stoïciens entêtés, par des savans enflés de leur science, par des gens du monde qui ne connaissent que leur vaine raison, par des plaifans qui prennent des bons mots pour des argumens, par des théologiens enfin qui, au lieu de marcher dans les voies de DIEU, se sont égarés dans leurs propres voies.

Encore une fois, ce qui doit consoler une ame aussi noble que la vôtre, c'est que le théisme, qui perd aujourd'hui tant d'ames, ne peut jamais nuire, ni à la paix des Etats, ni à la douceur de la société. La controverse a fait couler par-tout le sang, et le théisme l'a étanché. C'est un mauvais remède, je l'avoue, mais il a guéri les plus cruelles blessures. Il est excellent pour cette vie, s'il est détestable pour l'autre. Il damne furement son homme, mais il le rend paifible.

Votre pays a été autrefois en feu pour des argumens, le théisme y a porté la concorde. Il est clair que si *Poltrôt*, *Jacques Clément*, *Jaurigni*, *Balthazar Gérard*, *Jean Châtel*, *Damiens*, le jésuite *Malagrida*, &c. &c. &c. avaient été des théistes, il y aurait eu moins de princes assassinés.

A Dieu ne plaise que je veuille préférer le théisme à la sainte religion des *Ravallacs*, des *Damiens*, des *Malagrida*, qu'ils ont méconnue et outragée! Je dis seulement qu'il est plus agréable de vivre avec des théistes qu'avec des *Ravallacs* et des *Brinvilliers* qui vont à confesse; et si votre altesse n'est pas de mon avis, j'ai tort.

CONSEILS

A UN JOURNALISTE,

Sur la philosophie, l'histoire, le théâtre, les pièces de poésie, les mélanges de littérature, les anecdotes littéraires, les langues, et le style.

L'OUVRAGE périodique auquel vous avez dessein de travailler, Monsieur, peut très-bien réussir, quoiqu'il y en ait déjà trop de cette espèce. Vous me demandez comment il faut s'y prendre pour qu'un tel journal plaise à notre siècle et à la postérité. Je vous répondrai en deux mot : *Soyez impartial.* Vous avez la science et le goût ; si avec cela vous êtes juste, je vous prédis un succès durable. Notre nation aime tous les genres de littérature, depuis les mathématiques jusqu'à l'épigramme. Aucun des journaux ne parle communément de la partie la plus brillante des belles-lettres, qui sont les pièces de théâtre, ni de tant de jolis ouvrages de poésie, qui soutiennent tous les jours le caractère aimable de notre nation. Tout peut entrer dans votre espèce de journal, jusqu'à une chanson qui sera bien faite, rien n'est

n'est à dédaigner. La Grèce , qui se vante d'avoir fait naître *Platon* , se glorifie encore d'*Anacréon* ; et *Cicéron* ne fait point oublier *Catulle*.

Sur la philosophie.

Vous avez assez de géométrie et de physique pour rendre un compte exact des livres de ce genre ; et vous avez assez d'esprit pour en parler avec cet art qui leur ôte leurs épines , sans les charger de fleurs qui ne leur conviennent pas.

Je vous conseillerais sur-tout , quand vous ferez des extraits de philosophie , d'exposer d'abord au lecteur une espèce d'abrégé historique des opinions qu'on propose , ou des vérités qu'on établit.

Par exemple , s'agit-il de l'opinion du *vide* ? dites en deux mots comment *Epicure* croyait le prouver ; montrez comment *Gassendi* l'a rendu plus vraisemblable ; exposez les degrés infinis de probabilité que *Newton* a ajoutée enfin à cette opinion , par ses raisonnemens , par ses observations , et par ses calculs.

S'agit-il d'un ouvrage sur la nature de l'*air* ? il est bon de montrer d'abord qu'*Aristote* et tous les philosophes ont connu sa pesanteur , mais non son degré de pesanteur.

Beaucoup d'ignorans qui voudraient au moins favoir l'histoire des sciences, les gens du monde, les jeunes étudiants verront, avec avidité, par quelle raison et par quelles expériences le grand *Galilée* combattit le premier l'erreur d'*Aristote* au sujet de l'*air*; avec quel art *Torricelli* le pesa, ainsi qu'on pèse un poids dans une balance; comment on connut son ressort; comment enfin les admirables expériences de MM. *Hale* et *Boerhaave* ont découvert des effets de l'*air*, qu'on est presque forcé d'attribuer à des propriétés de la matière, inconnues jusqu'à nos jours.

Paraît-il un livre hérissé de calculs et de problèmes sur la *lumière*? Quel plaisir ne faites-vous pas au public de lui montrer les faibles idées que l'éloquente et ignorante Grèce avait de la *réfraction*; ce qu'en dit l'arabe *Alhazen*, le seul géomètre de son temps; ce que devine *Antonio de Dominis*; ce que *Descartes* met habilement et géométriquement en usage, quoiqu'en se trompant; ce que découvre ce *Grimaldi*, qui a trop peu vécu; enfin, ce que *Newton* pousse jusqu'aux vérités les plus déliées et les plus hardies auxquelles l'esprit humain puisse atteindre; vérités qui nous font voir un nouveau monde, mais qui laissent encore un nuage derrière elles?

Composera-t-on quelque ouvrage sur la *gravitation* des astres, sur cette admirable partie des démonstrations de *Newton*? Ne vous aura-t-on pas obligation si vous rendez l'histoire de cette *gravitation* des astres, depuis *Copernic* qui l'entrevit, depuis *Kepler* qui osa l'annoncer comme par instinct, jusqu'à *Newton* qui a démontré, à la terre étonnée, qu'elle pèse sur le soleil, et le soleil sur elle?

Rapportez à *Descartes* et à *Harrot* l'art d'appliquer l'algèbre à la mesure des courbes, le calcul intégral et différentiel à *Newton*, et ensuite à *Leibnitz*. Nommez dans l'occasion les inventeurs de toutes les découvertes nouvelles. Que votre ouvrage soit un registre fidèle de la gloire des grands-hommes.

Surtout en exposant des opinions, en les appuyant, en les combattant, évitez les paroles injurieuses qui irritent un auteur, et souvent toute une nation, sans éclairer personne. Point d'animosité, point d'ironie. Que diriez-vous d'un avocat-général qui, en résumant tout un procès, outragerait par des mots piquans la partie qu'il condamne? Le rôle d'un journaliste n'est pas si respectable; mais son devoir est à peu près le même. Vous ne croyez point l'harmonie préétablie, faudra-t-il pour cela décrier *Leibnitz*? Insulterez-vous à *Locke*, parce qu'il croit DIEU assez puissant

pour pouvoir donner, s'il le veut, la pensée à la matière ? Ne croyez-vous pas que DIEU qui a tout créé, peut rendre cette matière et ce don de penser éternels ? que s'il a créé nos ames, il peut encore créer des millions d'êtres différens de la matière et de l'ame ? qu'ainsi le sentiment de *Locke* est respectueux pour la Divinité, sans être dangereux pour les hommes ? Si *Bayle*, qui savait beaucoup, a beaucoup douté, songez qu'il n'a jamais douté de la nécessité d'être honnête-homme. Soyez-le donc avec lui, et n'imitiez point ces petits esprits qui outragent par d'indignes injures un illustre mort qu'ils n'auraient osé attaquer pendant sa vie.

Sur l'histoire.

CE que les journalistes aiment peut-être le mieux à traiter, ce sont les morceaux d'histoire ; c'est-là ce qui est le plus à la portée de tous les hommes, et le plus de leur goût. Ce n'est pas que dans le fond on ne soit aussi curieux pour le moins de connaître la nature, que de savoir ce qu'a fait *Sésostris* ou *Bacchus* ; mais il en coûte de l'application pour examiner, par exemple, par quelle machine on pourrait fournir beaucoup d'eau à la ville de Paris ; ce qui nous importe pourtant assez ; et on n'a qu'à ouvrir les yeux pour lire les anciens

contes qui nous sont transmis sous le nom d'*histoires*, lesquels on nous répète tous les jours, et qui ne nous importent guère.

Si vous rendez compte de l'histoire ancienne, proscrivez je vous en conjure, toutes ces déclamations contre certains conquérans. Laissez *Juvénal* et *Boileau* donner, du fond de leur cabinet, des ridicules à *Alexandre*, qu'ils eussent fatigué d'encens s'ils eussent vécu sous lui; qu'ils appellent *Alexandre* insensé; vous philosophe impartial, regardez dans *Alexandre* ce capitaine-général de la Grèce; semblable à peu près à un *Scanderberg*, à un *Huniade*, chargé comme eux de venger son pays, mais plus heureux, plus grand, plus poli, et plus magnifique. Ne le faites pas voir seulement subjuguant tout l'empire de l'ennemi des Grecs, et portant ses conquêtes jusqu'à l'Inde, où s'étendait la domination de *Darius*; mais représentez-le donnant des lois au milieu de la guerre, formant des colonies, établissant le commerce, fondant Alexandrie et Scanderon, qui sont aujourd'hui le centre du négoce de l'Orient. C'est par-là surtout qu'il faut considérer les rois; et c'est ce qu'on néglige. Quel bon citoyen n'aimera pas mieux qu'on l'entretienne des villes et des ports que *César* a bâtis, du calendrier qu'il a réformé, &c. que des hommes qu'il a fait égorger?

Inspirez surtout aux jeunes gens plus de goût pour l'histoire des temps récents, qui est pour nous de nécessité, que pour l'ancienne, qui n'est que de curiosité; qu'ils songent que la moderne a l'avantage d'être plus certaine, par cela même qu'elle est moderne.

Je voudrais surtout que vous recommandassiez de commencer sérieusement l'étude de l'histoire, au siècle qui précède immédiatement *Charles-Quint*, *Léon X*, *François I*. C'est là qu'il se fait dans l'esprit humain, comme dans notre monde, une révolution qui a tout changé.

Le beau siècle de *Louis XIV* achève de perfectionner ce que *Léon X*, tous les *Médicis*, *Charles-Quint*, *François I*, avaient commencé. Je travaille depuis long-temps à l'histoire de ce dernier siècle, qui doit être l'exemple des siècles à venir; j'essaie de faire voir le progrès de l'esprit humain, et de tous les arts, sous *Louis XIV*. Puissé-je, avant de mourir, laisser ce monument à la gloire de ma nation! J'ai bien des matériaux pour élever cet édifice. Je ne manque point de mémoires sur les avantages que le grand *Colbert* a procurés, et voulait faire à la nation et au monde; sur la vigilance infatigable, sur la prévoyance d'un ministre de la guerre, né pour être le ministre d'un conquérant; sur les révolutions arrivées dans l'Europe; sur la vie privée de *Louis XIV*, qui a été dans

son domestique l'exemple des hommes, comme il a été quelquefois celui des rois. J'ai des mémoires sur des fautes inféparables de l'humanité, dont je n'aime à parler que parce qu'elles font valoir les vertus; et j'applique déjà à *Louis XIV* ce beau mot de *Henri IV*, qui disait à l'ambassadeur dom Pèdre: *Quoi donc! votre maître n'a-t-il pas assez de vertu pour avoir des défauts?* Mais j'ai peur de n'avoir ni le temps ni la force de conduire ce grand ouvrage à sa fin.

Je vous prierai de bien faire sentir que si nos histoires modernes écrites par des contemporains sont plus certaines en général que toutes les histoires anciennes, elles sont quelquefois plus douteuses dans les détails; je m'explique. Les hommes diffèrent entre eux d'état, de parti, de religion. Le guerrier, le magistrat, le janséniste, le moliniste, ne voient point les mêmes faits avec les mêmes yeux; c'est le vice de tous les temps. Un carthaginois n'eût point écrit les guerres puniques dans l'esprit d'un romain, et il eût reproché à Rome la mauvaise foi dont Rome accusait Carthage. Nous n'avons guère d'historiens anciens qui aient écrit les uns contre les autres sur le même événement: ils auraient répandu le doute sur des choses que nous prenons aujourd'hui pour incontestables. Quelque peu vraisemblables

qu'elles soient , nous les respectons pour deux raisons ; parce qu'elles sont anciennes , et parce qu'elles n'ont point été contredites.

Nous autres historiens contemporains , nous sommes dans un cas bien différent ; il nous arrive souvent la même chose qu'aux puissances qui sont en guerre. On a fait à Vienne , à Londres , à Versailles , des feux de joie pour des batailles que personne n'avait gagnées : chaque parti chante victoire , chacun a raison de son côté. Voyez que de contradictions sur *Marie Stuart* , sur les guerres civiles d'Angleterre , sur les troubles de Hongrie , sur l'établissement de la religion protestante , sur le concile de Trente. Parlez de la révocation de l'édit de Nantes à un bourgmestre hollandais , c'est une tyrannie imprudente ; consultez un ministre de la cour de France , c'est une politique sage. Que dis-je ! la même nation , au bout de vingt ans , n'a plus les mêmes idées qu'elle avait sur le même événement et sur la même personne ; j'en ai été témoin au sujet du feu roi *Louis XIV*. Mais quelles contradictions n'aurai-je pas à essuyer sur l'histoire de *Charles XII* ! J'ai écrit sa vie singulière sur les mémoires de M. de *Fabrice* , qui a été huit ans son favori ; sur les lettres de M. de *Fierville* , envoyé de France auprès de lui ; sur celles de M. de *Villelongue* , long-temps colonel à son service ;

service ; sur celles de M. de *Poniatowski*. J'ai consulté M. de *Croissi*, ambassadeur de France auprès de ce prince, &c. J'apprends à présent que M. *Norberg*, chapelain de *Charles XII*, écrit une histoire de son règne. Je suis sûr que le chapelain aura vu souvent les mêmes choses avec d'autres yeux que le favori et l'ambassadeur. Quel parti prendre en ce cas ? celui de me corriger sur le champ dans les choses où ce nouvel historien aura évidemment raison, et de laisser les autres au jugement des lecteurs défintéressés. Que suis-je en tout cela ? je ne suis qu'un peintre qui cherche à représenter d'un pinceau faible, mais vrai, les hommes tels qu'ils ont été. Tout m'est indifférent de *Charles XII* et de *Pierre le grand*, excepté le bien que le dernier a pu faire aux hommes. Je n'ai aucun sujet de les flatter ni d'en médire. Je les traiterai comme *Louis XIV*, avec le respect qu'on doit aux têtes couronnées qui viennent de mourir, et avec le respect qu'on doit à la vérité qui ne mourra jamais.

Sur la comédie.

V E N O N S aux belles-lettres, qui feront un des principaux articles de votre journal. Vous comptez parler beaucoup des pièces de théâtre. Ce projet est d'autant plus raisonnable

que le théâtre est plus épuré parmi nous , et qu'il est devenu une école de mœurs. Vous vous garderez bien sans doute de fuivre l'exemple de quelques écrivains périodiques , qui cherchent à rabaisser tous leurs contemporains , et à décourager les arts , dont un bon journaliste doit être le soutien. Il est juste de donner la préférence à *Molière* sur les comiques de tous les temps et de tous les pays ; mais ne donnez point d'exclusion. Imités les sages Italiens , qui placent *Raphaël* au premier rang , mais qui admirent les *Paul Véronèse* , les *Caraches* , les *Corrèges* , les *Dominicains* , &c. *Molière* est le premier ; mais il ferait injuste et ridicule de ne pas mettre le Joueur à côté de ses meilleures pièces. Refuser son estime aux *Ménechmes* , ne pas s'amuser beaucoup au *Légataire universel* , ferait d'un homme sans justice et sans goût ; et qui ne se plaît pas à *Regnard* , n'est pas digne d'admirer *Molière*.

Osez avouer avec courage que beaucoup de nos petites pièces , comme le *Grondeur* , le *Galant jardinier* , la *Pupille* , le *Double veuve* , l'*Esprit de contradiction* , la *Coquette de village* , le *Florentin* , &c. sont au-dessus de la plupart des petites pièces de *Molière* ; je dis au-dessus , pour la finesse des caractères , pour l'esprit dont la plupart sont affaisonnées , et même pour la bonne plaisanterie.

Je ne prétends point ici entrer dans le détail de tant de pièces nouvelles, ni déplaire à beaucoup de monde par des louanges données à peu d'écrivains, qui peut-être n'en feraient pas satisfaits; mais je dirai hardiment que quand on donnera des ouvrages pleins de mœurs, et où l'on trouve de l'intérêt, comme le *Préjugé à la mode*; quand les Français seront assez heureux pour qu'on leur donne une pièce telle que le *Glorieux*, gardez-vous bien de vouloir rabaisser leur succès, sous prétexte que ce ne sont pas des comédies dans le goût de *Molière*; évitez ce malheureux entêtement, qui ne prend sa source que dans l'envie; ne cherchez point à proscrire les scènes attendrissantes qui se trouvent dans ces ouvrages: car lorsqu'une comédie, outre le mérite qui lui est propre, a encore celui d'intéresser, il faut être de bien mauvaise humeur pour se fâcher qu'on donne au public un plaisir de plus.

J'ose dire que si les pièces excellentes de *Molière* étaient un peu plus intéressantes, on verrait plus de monde à leurs représentations; le *Misanthrope* serait aussi suivi qu'il est estimé. Il ne faut pas que la comédie dégénère en tragédie bourgeoise: l'art d'étendre ses limites, sans les confondre avec celles de la tragédie, est un grand art qu'il serait beau d'encourager,

et honteux de vouloir détruire. C'en est un que de savoir bien rendre compte d'une pièce de théâtre. J'ai toujours reconnu l'esprit des jeunes gens , au détail qu'ils faisaient d'une pièce nouvelle qu'ils venaient d'entendre; et j'ai remarqué que tous ceux qui s'en acquittaient le mieux , ont été ceux qui depuis ont acquis le plus de réputation dans leurs emplois: tant il est vrai qu'au fond l'esprit des affaires , et le véritable esprit des belles-lettres , est le même.

Exposer en termes clairs et élégans un sujet qui quelquefois est embrouillé; et, sans s'attacher à la division des actes, éclaircir l'intrigue et le dénouement, les raconter comme une histoire intéressante, peindre d'un trait les caractères, dire ensuite ce qui a paru plus ou moins vraisemblable, bien ou mal préparé, retenir les vers les plus heureux, bien saisir le mérite ou le vice général du style; c'est ce que j'ai vu faire quelquefois, mais ce qui est fort rare chez les gens de lettres même qui s'en font une étude: car il est plus facile à certains esprits de suivre leurs propres idées, que de rendre compte de celles des autres.

De la tragédie.

J E dirai à peu près de la tragédie ce que j'ai dit de la comédie. Vous savez quel honneur ce bel art a fait à la France : art d'autant plus difficile , et d'autant plus au-dessus de la comédie , qu'il faut être vraiment poète pour faire une belle tragédie ; au lieu que la comédie demande seulement quelque talent pour les vers.

Vous , Monsieur , qui entendez si bien *Sophocle* et *Euripide* , ne cherchez point une vaine récompense du travail qu'il vous en a coûté pour les entendre , dans le malheureux plaisir de les préférer , contre votre sentiment , à nos grands auteurs français. Souvenez-vous que quand je vous ai défié de me montrer , dans les tragiques de l'antiquité , des morceaux comparables à certains traits des pièces de *Pierre Corneille* , je dis de ses moins bonnes , vous avouâtes que c'était une chose impossible. Ces traits dont je parle étaient , par exemple , ces vers de la tragédie de *Nicomède*. Je veux , dit *Prusias* , (a)

Ecouter à la fois l'amour et la nature ,
Etre père et mari dans cette conjoncture.

(a) *Nicomède* , tragédie , acte IV , scène III.

N I C O M E D E.

Seigneur, voulez-vous bien vous en fier à moi ?
Ne foyez l'un ni l'autre.

P R U S I A S.

Eh ! que dois-je être ?

N I C O M E D E.

Roi.

Reprenez hautement ce noble caractère.
Un véritable roi n'est ni mari ni père :
Il regarde son trône , et rien de plus. Régnez ;
Rome vous craindra plus que vous ne la craignez.

Vous n'inférerez point que les dernières pièces de ce père du théâtre soient bonnes , parce qu'il s'y trouve de si beaux éclaircs : avouez leur extrême faiblesse avec tout le public.

Agéfilas et Suréna ne peuvent rien diminuer de l'honneur que Cinna et Polyeucte font à la France. M. de *Fontenelle*, neveu du grand *Corneille*, dit, dans la vie de son oncle, que si le proverbe, *cela est beau comme le Cid*, passa trop tôt, il faut s'en prendre aux auteurs qui avaient intérêt à l'abolir. Non, les auteurs ne pouvaient pas plus causer la chute du proverbe que celle du *Cid*. C'est *Corneille* lui-même qui le détruit ; c'est à Cinna qu'il faut s'en prendre. Ne dites point avec l'abbé de *Saint-Pierre*, que dans cinquante ans on ne

jouera plus les pièces de *Racine*. Je plains nos enfans, s'ils ne goûtent pas ces chefs-d'œuvres d'élégance. Comment leur cœur fera-t-il donc fait, si *Racine* ne les intéresse pas ?

Il y a apparence que les bons auteurs du siècle de *Louis XIV* dureront autant que la langue française ; mais ne découragez pas leurs successeurs , en assurant que la carrière est remplie , et qu'il n'y a plus de place. *Corneille* n'est pas assez intéressant ; souvent *Racine* n'est pas assez tragique. L'auteur de *Venceslas* , celui de *Radamiste* et d'*Electre* , avec leurs grands défauts , ont des beautés particulières qui manquent à ces deux grands-hommes ; et il est à préférer que ces trois pièces resteront toujours sur le théâtre français , puisqu'elles s'y sont soutenues avec des acteurs différens , car c'est la vraie épreuve d'une tragédie. Que dirai-je de *Manlius* , pièce digne de *Corneille* , et du beau rôle d'*Ariane* , et du grand intérêt qui règne dans *Amasis* ? Je ne vous parlerai point des pièces tragiques faites depuis vingt années : comme j'en ai composé quelques-unes , il ne m'appartient pas d'oser apprécier le mérite des contemporains qui valent mieux que moi ; et à l'égard de mes ouvrages de théâtre , tout ce que je peux en dire , et vous prier d'en dire aux lecteurs , c'est que je les corrige tous les jours.

Mais quand il paraîtra une pièce nouvelle, ne dites jamais comme l'auteur odieux des *Observations* et de tant d'autres brochures : *La pièce est excellente, ou elle est mauvaise ; ou tel acte est impertinent, un tel rôle est pitoyable.* Prouvez solidement ce que vous en pensez, et laissez au public le soin de prononcer. Soyez sûr que l'arrêt fera contre vous toutes les fois que vous déciderez sans preuve, quand même vous auriez raison ; car ce n'est pas votre jugement qu'on demande, mais le rapport d'un procès que le public doit juger.

Ce qui rendra surtout votre journal précieux, c'est le soin que vous aurez de comparer les pièces nouvelles avec celles des pays étrangers qui seront fondées sur le même sujet. Voilà à quoi l'on manqua dans le siècle passé, lorsqu'on fit l'examen du *Cid* : on ne rapporta que quelques vers de l'original espagnol ; il fallait comparer les situations. Je suppose qu'on nous donne aujourd'hui *Manlius de la Fosse* pour la première fois ; il serait très-agréable de mettre sous les yeux du lecteur la tragédie anglaise dont elle est tirée. Paraît-il quelque ouvrage instructif sur les pièces de l'illustre *Racine* ? détrompez le public de l'idée où l'on est que jamais les Anglais n'ont pu admettre le sujet de *Phèdre* sur leur théâtre. Apprenez aux lecteurs que la *Phèdre de Smith* est une des

plus belles pièces qu'on ait à Londres. Apprenez-leur que l'auteur a imité tout de *Racine*, jusqu'à l'amour d'*Hippolyte*; qu'on a joint ensemble l'intrigue de Phèdre et celle de Bajazet, et que cependant l'auteur se vante d'avoir tiré tout d'*Euripide*. Je crois que les lecteurs seraient charmés de voir sous leurs yeux la comparaison de quelques scènes de la Phèdre grecque, de la latine, de la française, et de l'anglaise. C'est ainsi, à mon gré, que la sage et saine critique perfectionnerait encore le goût des Français, et peut-être de l'Europe. Mais quelle vraie critique avons-nous depuis celle que l'académie française fit du *Cid*, et à laquelle il manque encore autant de choses qu'au *Cid* même?

Des pièces de poésie.

Vous répandrez beaucoup d'agrément sur votre journal, si vous l'ornez de temps en temps de ces petites pièces fugitives marquées au bon coin, dont les porte-feuilles des curieux sont remplis. On a des vers du duc de *Nevers*, du comte *Antoine Hamilton*, né en France, qui respirent tantôt le feu poétique, tantôt la douce facilité du style épistolaire. On a mille petits ouvrages charmans de MM. *Duffé*, de *Saint-Aulaire*, de *Ferrand*, de *La Faye*, de *Fieubet*,

du président *Hénault*, et de tant d'autres. Ces fortes de petits ouvrages dont je vous parle, suffisaient autrefois à faire la réputation des *Voiture*, des *Sarasin*, des *Chapelle*. Ce mérite était rare alors. Aujourd'hui qu'il est plus répandu, il donne peut-être moins de réputation; mais il ne fait pas moins de plaisir aux lecteurs délicats. Nos chansons valent mieux que celles d'*Anacréon*, et le nombre en est étonnant. On en trouve même qui joignent la morale avec la gaieté, et qui, annoncées avec art, n'aviliraient point du tout un journal sérieux. Ce ferait perfectionner le goût sans nuire aux mœurs, de rapporter une chanson aussi jolie que celle-ci, qui est de l'auteur du Double veuvage.

Philis plus avare que tendre,
 Ne gagnant rien à refuser,
 Un jour exigea de Lifandre
 Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain nouvelle affaire,
 Pour le berger le troc fut bon,
 Car il obtint de la bergère
 Trente baisers pour un mouton.

Le lendemain Philis plus tendre,
 Craignant de déplaire au berger,
 Fut trop heureuse de lui rendre
 Trente moutons pour un baiser.

Le lendemain Philis plus sage ,
 Aurait donné moutons et chien ,
 Pour un baiser que le volage
 A Lifette donnait pour rien.

Comme vous n'avez pas tous les jours des livres nouveaux qui méritent votre examen, ces petits morceaux de littérature rempliront très-bien les vides de votre journal. S'il y a quelques ouvrages de prose ou de poésie qui fassent beaucoup de bruit dans Paris, qui partagent les esprits, et sur lesquels on souhaite une critique éclairée, c'est alors qu'il faut oser servir de maître au public sans le paraître; et le conduisant comme par la main, lui faire remarquer les beautés sans emphase, et les défauts sans aigreur. C'est alors qu'on aime en vous cette critique qu'on déteste et qu'on méprise dans d'autres.

Un de mes amis examinant trois épîtres de *Roussseau* en vers décasyllabes, qui excitèrent beaucoup de murmure, il y a quelque temps, fit de la seconde, où tous nos auteurs sont insultés, l'examen suivant, dont voici un échantillon qui paraît dicté par la justesse et la modération. Voici le commencement de la pièce qu'il examinait.

Tout institut, tout art, toute police
 Subordonnée au pouvoir du caprice,

Doit être aussi conséquemment pour tous,
 Subordonnée à nos différens goûts.
 Mais de ces goûts la diffeffiance extrême,
 A le bien prendre, est un faible problème;
 Et quoi qu'on dife, on n'en faurait jamais
 Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.
 Par des talens que le travail cultive,
 A ce premier pas à pas on arrive;
 Et le public, que fa bonté prévient,
 Pour quelque temps s'y fixe et s'y maintient.
 Mais éblouis enfin par l'étincelle
 De quelque mode inconnue et nouvelle,
 L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
 Et préférer le moindre au plus parfait, &c.

Voici l'examen.

Ce premier vers, *Tout institut, tout art, toute police*, semble avoir le défaut, je ne dis pas d'être profaïque, car toutes ces épîtres le font, mais d'être une prose un peu trop faible, et dépourvue d'élégance et de clarté.

La *police* semble n'avoir aucun rapport au goût dont il est question. De plus, le terme de *police* doit-il entrer dans des vers?

Conséquemment est à peine admis dans la prose noble.

Cette répétition du mot *subordonnée* serait vicieuse, quand même le terme serait élégant, et semble insupportable, puisque ce terme est une expression plus convenable à des affaires qu'à la poésie.

La *difformité* ne paraît pas le mot propre. La *difformité des goûts est un faible problème* : je ne crois pas que cela soit français.

A *le bien prendre* paraît une expression trop inutile et trop basse.

Enfin, il semble qu'un *problème* n'est ni faible ni fort : il peut être aisé ou difficile, et sa solution peut être faible, équivoque, erronée.

Et quoi qu'on dise, on n'en saurait jamais
Compter que deux, l'un bon, l'autre mauvais.

Non-seulement la poésie aimable s'accommode peu de cet air de dilemme, et d'une pareille sécheresse ; mais la raison semble peu s'accommoder de voir en huit vers, *que tout art est subordonné à nos différens goûts, et que cependant il n'y a que deux goûts. Arriver au goût pas à pas* est encore, je crois, une façon de parler peu convenable, même en prose.

Et le public, que sa bonté prévient.

Est-ce la bonté du public ? est-ce la bonté du goût ?

L'ennui du beau nous fait aimer le laid,
Et préférer le moindre au plus parfait.

1. *le beau et le laid* sont des expressions réservées au bas comique. 2. Si on aime le laid, ce n'est pas la peine de dire ensuite qu'on préfère le *moins parfait*. 3. Le moindre n'est pas opposé grammaticalement au plus parfait. 4. Le *moindre* est un mot qui n'entre jamais dans la poésie, &c.

C'est ainsi que ce critique se fait sentir, sans amertume, toute la faiblesse de ces épîtres. Il n'y avait pas trente vers dans tous les ouvrages de *Rousseau* faits en Allemagne, qui échappassent à la juste censure. Et pour mieux instruire les jeunes gens, il comparait à cet ouvrage un autre ouvrage du même auteur sur un sujet de littérature à peu près semblable. Il rapportait les vers de l'épître aux Muses, imitée de *Despréaux*; et cet objet de comparaison achevait de persuader mieux que les discussions les plus solides et les plus subtiles.

De l'exposé de tous ces vers décasyllabes, il prenait occasion de faire voir qu'il ne faut jamais confondre les vers de cinq pieds avec

les vers marotiques. Il prouvait que le style qu'on appelle de *Marot*, ne doit être admis que dans une épigramme et dans un conte, comme les figures de *Calot* ne doivent paraître que dans des grotesques. Mais quand il faut mettre la raison en vers, peindre, émouvoir, écrire élégamment ; alors ce mélange monstrueux de la langue qu'on parlait il y a deux cents ans, et de la langue de nos jours, paraît l'abus le plus condamnable qui se soit glissé dans la poésie. *Marot* parlait sa langue, il faut que nous parlions la nôtre. Cette bigarrure est aussi révoltante pour les hommes judicieux que le serait l'architecture gothique mêlée avec la moderne. Vous aurez souvent occasion de détruire ce faux goût. Les jeunes gens s'adonnent à ce style, parce qu'il est malheureusement facile.

Il en a coûté peut-être à *Despréaux* pour dire élégamment :

Faites choix d'un censeur solide et salutaire,
 Que la raison conduise et le savoir éclaire,
 Et dont le crayon sûr d'abord aille chercher
 L'endroit que l'on sent faible, et qu'on veut se cacher.

Mais s'il est bien difficile, est-il bien élégant de dire ?

Donc si Phébus ses échecs vous adjuge,
 Pour bien juger consultez tout bon juge.

Pour bien jouer , hantez les bons joueurs ;
Surtout craignez le poison des loueurs ;
Acoftez-vous de fidèles critiques.

Ce n'est pas qu'il faille condamner des vers familiers dans ces pièces de poésie ; au contraire, ils y sont nécessaires , comme les jointures dans le corps humain , ou plutôt comme des repos dans un voyage.

*Nam sermone opus est , modò tristi , sæpè jocosò ,
Defendent'e vices modò rhetoris , atque poëtæ
Interdum urbani parentis viribus , atque
Extenuantis eas consultò.*

Tout ne doit pas être orné, mais rien ne doit être rebutant. Un langage obscur et grotesque n'est pas de la simplicité ; c'est de la grossièreté recherchée.

Des mélanges de littérature , et des anecdotes littéraires.

Je rassemble ici , sous le nom de *mélanges de littérature* , tous les morceaux détachés d'histoire , d'éloquence , de morale , de critique , et ces petits romans qui paraissent si souvent. Nous avons des chefs-d'œuvres en tous ces genres. Je ne crois pas qu'aucune
nation

nation puisse se vanter d'un si grand nombre d'aussi jolis ouvrages de belles-lettres. Il est vrai qu'aujourd'hui ce genre facile produit une foule d'auteurs; on en compterait quatre ou cinq mille depuis cent ans. Mais un lecteur en use avec les livres comme un citoyen avec les hommes. On ne vit pas avec tous ses contemporains, on choisit quelques amis. Il ne faut pas plus s'effaroucher de voir cent cinquante mille volumes à la bibliothèque du roi, que de ce qu'il y a sept cents mille hommes dans Paris. Les ouvrages de pure littérature, dans lesquels on trouve souvent des choses agréables, amusent successivement les honnêtes gens, délassent l'homme sérieux dans l'intervalle de ses travaux, et entretiennent dans la nation cette fleur d'esprit et cette délicatesse qui fait son caractère.

Ne condamnez point avec dureté tout ce qui ne sera pas *la Rochefoucauld* ou *la Fayette*, tout ce qui ne sera pas aussi parfait que la conspiration de Venise de l'abbé de *Saint-Réal*, aussi plaisant et aussi original que la conversation du père *Canaye* et du maréchal d'*Hocquincourt*, écrite par *Charleval*, et à laquelle *Saint-Evremond* a ajouté une fin moins plaisante, et qui languit un peu; enfin tout ce qui ne sera pas aussi naturel, aussi fin, aussi gai que le

voyage , quoique un peu inégal , de *Bachau-
mont* et de *la Chapelle*.

*Non , si primores mæonius tenet
Sedes Homerus , pindaricæ latent
Cææique , et alcoi minaces ,
Stesicorique graves camæna ;
Nec si quid olim lusit Anacreon ;
Delevit ætas , spirat adhuc amor ,
Vivuntque commissi calores
Aeoliæ fidibus puellæ.*

Dans l'exposition que vous ferez de ces ouvrages ingénieux , badinant , à leur exemple , avec vos lecteurs , et répandant les fleurs avec ces auteurs dont vous parlerez ; vous ne tomberez pas dans cette sévérité de quelques critiques , qui veulent que tout soit écrit dans le goût de *Cicéron* ou de *Quintilien*. Ils crient que l'éloquence est énervée , que le bon goût est perdu , parce qu'on aura prononcé dans une académie un discours brillant qui ne ferait pas convenable au barreau. Ils voudraient qu'un conte fût écrit du style de *Bourdaloue*. Ne distingueront-ils jamais les temps , les lieux , et les personnes ? Veulent-ils que *Jacob* , dans le *Payfan* parvenu , s'exprime comme *Pélisson* ou *Patru* ? Une éloquence mâle , noble , ennemie de petits ornemens ,

convient à tous les grands ouvrages. Une pensée trop fine ferait une tache dans le *Discours sur l'histoire universelle* de l'éloquent *Bossuet*. Mais dans un ouvrage d'agrément, dans un compliment, dans une plaifanterie, toutes les graces légères, la naïveté ou la finesse, les plus petits ornemens, trouvent leur place. Examinons-nous nous-mêmes. Parlons-nous d'affaires du ton des entretiens d'un repas? Les livres sont la peinture de la vie humaine; il en faut de solides, et on en doit permettre d'agréables.

N'oubliez jamais, en rapportant les traits ingénieux de tous ces livres, de marquer ceux qui sont à peu près semblables chez les autres peuples, ou dans nos anciens auteurs. On nous donne peu de pensées que l'on ne trouve dans *Sénèque*, dans *Gratien*, dans *Montagne*, dans *Bacon*, dans le *Spectateur* anglais. Les comparer ensemble (et c'est en quoi le goût consiste,) c'est exciter les auteurs à dire, s'il se peut, des choses nouvelles; c'est entretenir l'émulation, qui est la mère des arts. Quelle satisfaction pour un lecteur délicat, de voir d'un coup d'œil ces idées qu'*Horace* a exprimées dans des vers négligés, mais avec des paroles si expressives; ce que *Despréaux* a rendu d'une manière si correcte; ce que *Dryden* et *Rochester* ont renouvelé avec

le feu de leur génie ! Il en est de ces parallèles comme de l'anatomie comparée , qui fait connaître la nature. C'est par-là que vous ferez voir souvent, non-seulement ce qu'un auteur a dit, mais ce qu'il aurait pu dire ; car si vous ne faites que le répéter, à quoi bon faire un journal ?

Il y a surtout des anecdotes littéraires sur lesquelles il est toujours bon d'instruire le public , afin de rendre à chacun ce qui lui appartient. Apprenez, par exemple, au public, que le *chef-d'œuvre d'un inconnu*, ou *Mathanasius*, est de feu M. de *Sallengre*, et d'un illustre mathématicien consommé dans tout genre de littérature , et qui joint l'esprit à l'érudition ; enfin de tous ceux qui travaillaient à la Haie au *Journal littéraire* ; et que M. de *Saint-Hiacynthe* fournit la chanson avec beaucoup de remarques. Mais si on ajoute à cette plaisanterie une infame brochure digne de la plus vile canaille , et faite sans doute par un de ces mauvais français qui vont dans les pays étrangers déshonorer les belles-lettres et leur patrie , faites sentir l'horreur et le ridicule de cet assemblage monstrueux.

Faites-vous toujours un mérite de venger les bons écrivains des *Zoïles* obscurs qui les attaquent ; démêlez les artifices de l'envie ; publiez, par exemple , que les ennemis de

notre illustre *Racine* firent réimprimer quelques vieilles pièces oubliées, dans lesquelles ils inférèrent plus de cent vers de ce poète admirable, pour faire accroire qu'il les avait volés. J'en ai vu une intitulée *Saint Jean-Baptiste*, dans laquelle on retrouvait une scène presque entière de *Bérénice*. Ces malheureux, aveuglés par leur passion, ne sentaient pas même la différence des styles, et croyaient qu'on s'y méprendrait; tant la fureur de la jalousie est souvent absurde!

En défendant les bons auteurs contre l'ignorance et l'envie qui leur imputent de mauvais ouvrages, ne permettez pas non plus qu'on attribue à de grands-hommes des livres peut-être bons en eux-mêmes, mais qu'on veut accréditer par des noms illustres auxquels ils n'appartiennent point. L'abbé de *Saint-Pierre* renouvelle un projet hardi, et sujet à d'extrêmes difficultés; il le met sous le nom d'un dauphin de France. Faites voir modestement qu'on ne doit pas, sans de très-fortes preuves, attribuer un tel ouvrage à un prince né pour régner.

Ce projet de la prétendue paix universelle, attribué à *Henri IV*, par les secrétaires de *Maximilien de Sulli*, qui rédigèrent ses mémoires, ne se trouve en aucun autre endroit. Les mémoires de *Villeroi* n'en disent mot; on n'en

voit aucune trace dans aucun livre du temps. Joignez à ce silence la considération de l'état où l'Europe était alors, et voyez si un prince, aussi sage que *Henri le grand*, a pu concevoir un projet d'une exécution impossible.

Si on réimprime, comme on me le mande, le livre fameux, connu sous le nom de *Testament politique du cardinal de Richelieu*, montrez combien on doit douter que ce ministre en soit l'auteur.

I. Parce que jamais le manuscrit n'a été vu ni connu chez ses héritiers, ni chez les ministres qui lui succédèrent.

II. Parce qu'il fut imprimé trente ans après sa mort, sans avoir été annoncé auparavant.

III. Parce que l'éditeur n'ose pas seulement dire de qui il tient le manuscrit, ce qu'il est devenu, en quelle main il l'a déposé.

IV. Parce qu'il est d'un style très-différent des autres ouvrages du cardinal de *Richelieu*.

V. Parce qu'on lui fait signer son nom d'une façon dont il ne se servait pas.

VI. Parce que dans l'ouvrage il y a beaucoup d'expressions et d'idées peu convenables à un grand ministre qui parle à un grand roi. Il n'y a pas d'apparence qu'un homme aussi poli que le cardinal de *Richelieu*, eût appelé la dame d'honneur de la reine *la du Fargis*, comme s'il eût parlé d'une femme publique.

Est-il vraisemblable que le ministre d'un roi de quaranté ans , lui fasse des leçons plus propres à un jeune dauphin qu'on élève , qu'à un monarque âgé de qui l'on dépend ?

Dans le premier chapitre , il prouve qu'il faut être chaste. Est-ce un discours bienséant dans la bouche d'un ministre qui avait eu publiquement plus de maîtresses que son maître , et qui n'était pas soupçonné d'être aussi retenu avec elles ? Dans le second chapitre , il avance cette nouvelle proposition , que la raison doit être la règle de la conduite. Dans un autre il dit que l'Espagne , en donnant un million par an aux protestans , rendait les Indes , qui fournissaient cet argent , *tributaires de l'enfer* ; expression plus digne d'un mauvais orateur , que d'un ministre sage tel que ce cardinal. Dans un autre , il appelle le duc de Mantoue , *ce pauvre prince*. Enfin , est-il vraisemblable qu'il eût rapporté au roi des bons mots de *Bautru* , et cent minuties pareilles dans un testament politique ?

VII. Comment celui qui a fait parler le cardinal de *Richelieu* peut-il lui faire dire , dans les premières pages , que dès qu'il fut appelé au conseil , il promit au roi d'abaisser ses ennemis , les huguenots , et les grands du royaume ? Ne devait-on pas se souvenir que le cardinal de *Richelieu* , remis dans le conseil

par les bontés de la reine-mère, n'y fut que le second pendant plus d'un an, et qu'il était alors bien loin d'avoir de l'ascendant sur l'esprit du roi, et d'être premier ministre?

VIII. On prétend, dans le chapitre deuxième du livre premier, que pendant cinq ans le roi dépensa, pour la guerre, soixante millions par an, qui en valent environ six-vingts de notre monnaie, et cela sans cesser de payer les charges de l'Etat, et sans moyens extraordinaires. Et d'un autre côté, dans le chapitre IX, partie seconde, on dit qu'en temps de paix il entraît par an, à l'épargne, environ trente-cinq millions, dont il fallait encore rabattre beaucoup. Ne paraît-il pas, entre ces deux calculs, une contradiction évidente?

IX. Est-il d'un ministre d'appeler à tout moment les rentes à huit, à six, à cinq pour cent, des rentes au denier huit, au denier six, au denier cinq? Le denier cinq est vingt pour cent, et le denier vingt est cinq pour cent: ce sont des choses qu'un apprenti ne confondrait pas.

X. Est-il vraisemblable que le cardinal de *Richelieu* ait appelé les parlemens *cours souveraines*, et qu'il propose, chapitre IX, partie II, de faire payer la taille à ces cours souveraines?

XI.

XI. Est-il vraisemblable qu'il ait proposé de supprimer les gabelles ? et ce projet n'a-t-il pas été fait par un politique oisif, plutôt que par un homme nourri dans les affaires ?

XII. Enfin, ne voit-on pas combien il est incroyable qu'un ministre, au milieu de la guerre la plus vive, ait intitulé un chapitre, *Succincte narration des actions du roi jusqu'à la paix* ?

Voilà bien des raisons de douter que ce grand ministre soit l'auteur de ce livre. Je me souviens d'avoir entendu dire dans mon enfance à un vieillard très-instruit, que le *Testament politique* était de l'abbé *Bourzeis*, l'un des premiers académiciens, et homme très-médiocre. Mais je crois qu'il est plus aisé de savoir de qui ce livre n'est pas, que de connaître son auteur. Remarquez ici quelle est la faiblesse humaine. On admire ce livre, parce qu'on le croit d'un grand ministre. Si on savait qu'il est de l'abbé de *Bourzeis*, on ne le lirait pas. En rendant ainsi justice à tout le monde, en pesant tout dans une balance exacte, élevez-vous surtout contre la calomnie.

On a vu, soit en Hollande, soit ailleurs, de ces ouvrages périodiques destinés en apparence à instruire, mais composés en effet pour diffamer ; on a vu des auteurs que l'appât du

gain et la malignité ont transformés en fatiriques mercenaires , et qui ont vendu publiquement leurs scandales , comme *Locuste* vendait les poisons. Parmi ceux qui ont ainsi déshonoré les lettres et l'humanité , qu'il me soit permis d'en citer un qui , pour prix du plus grand service qu'un homme puisse peut-être rendre à un autre homme , s'est déclaré pendant tant d'années mon plus cruel ennemi. On l'a vu imprimer publiquement , distribuer et vendre lui-même un libelle infame , digne de toute la sévérité des lois : on l'a vu ensuite , de la même main dont il avait écrit et distribué ces calomnies , les défavouer presque avec autant de honte qu'il les avait publiées. *Je me croirais déshonoré* , dit-il dans sa déclaration donnée aux magistrats , *je me croirais déshonoré , si j'avais eu la moindre part à ce libelle , entièrement calomnieux , écrit contre un homme pour qui j'ai tous les sentimens d'estime , &c.* Signé l'abbé
DESFONTAINES.

C'est à ces extrémités malheureuses qu'on est réduit , lorsqu'on fait de l'art d'écrire un si détestable usage.

J'ai lu dans un livre qui porte le titre de *Journal* , qu'il n'est pas étonnant que les jésuites prennent quelquefois le parti de l'illustre *Wolf* , parce que les jésuites sont tous athées.

Parlez avec courage contre ces exécrables injustices , et faites sentir à tous les auteurs de ces infamies , que le mépris et l'horreur du public feront éternellement leur partage.

Sur les langues.

IL faut qu'un bon journaliste sache au moins l'anglais et l'italien ; car il y a beaucoup d'ouvrages de génie dans ces langues , et le génie n'est presque jamais traduit. Ce sont, je crois , les deux langues de l'Europe les plus nécessaires à un français. Les Italiens sont les premiers qui aient retiré les arts de la barbarie ; et il y a tant de grandeur , tant de force d'imagination jusque dans les fautes des Anglais , qu'on ne peut trop conseiller l'étude de leur langue.

Il est triste que le grec soit négligé en France ; mais il n'est pas permis à un journaliste de l'ignorer. Sans cette connaissance , il y a un grand nombre de mots français dont il n'aura jamais qu'une idée confuse ; car depuis l'arithmétique jusqu'à l'astronomie , quel est le terme d'art qui ne dérive de cette langue admirable ? A peine y a-t-il un muscle , une veine , un ligament , dans notre corps , une maladie , un remède , dont le nom ne soit grec. Donnez-moi deux jeunes gens , dont l'un saura cette

langue , et dont l'autre l'ignorera ; que ni l'un ni l'autre n'ait la moindre teinture d'anatomie ; qu'ils entendent dire qu'un homme est malade d'un *diabètes* , qu'il faut faire à celui-ci une *paracentèse* , que cet autre a une *anchilose* ou un *bubonocèle* ; celui qui fait le grec entendra tout d'un coup de quoi il s'agit , parce qu'il voit de quoi ces mots sont composés ; l'autre ne comprendra absolument rien.

Plusieurs mauvais journalistes ont osé donner la préférence à l'Iliade de *la Motte* sur l'Iliade d'*Homère*. Certainement , s'ils avaient lu *Homère* en sa langue , ils eussent vu que la traduction est autant au-dessous de l'original , que *Segrais* est au-dessous de *Virgile*.

Un journaliste versé dans la langue grecque , pourra-t-il s'empêcher de remarquer , dans les traductions que *Tourel* a faites de *Démotènes* , quelques faiblesses au milieu de ses beautés ? *Si quelqu'un* , dit le traducteur , *vous demande : Messieurs les Athéniens , avez-vous la paix ? Non de par Jupiter* , répondez - vous ; *nous avons la guerre avec Philippe*. Le lecteur , sur cet exposé , pourrait croire que *Démotènes* plaisante à contre-temps ; que ces termes familiers , et réservés pour le bas comique , *messieurs les Athéniens* , *de par Jupiter* , répondent à de pareilles expressions grecques. Il n'en est pourtant rien , et cette faute appartient toute entière

au traducteur. Ce sont mille petites inadvertances pareilles qu'un journaliste éclairé peut faire observer, pourvu qu'en même temps il remarque encore plus les beautés.

Il ferait à souhaiter que les savans dans les langues orientales nous eussent donné des journaux des livres de l'Orient. Le public ne ferait pas dans la profonde ignorance où il est de l'histoire de la plus grande partie de notre globe ; nous nous accoutumerions à réformer notre chronologie sur celle des Chinois ; nous serions plus instruits de la religion de *Zoroastre*, dont les sectateurs subsistent encore, quoique sans patrie, à peu près comme les juifs, et quelques autres sociétés superstitieuses, répandues de temps immémorial dans l'Asie. On connaîtrait les restes de l'ancienne philosophie indienne ; on ne donnerait plus le nom fastueux d'*histoire universelle* à des recueils de quelques fables d'Egypte, des révolutions d'un pays grand comme la Champagne, nommé la Grèce, et du peuple romain, qui, tout étendu et tout victorieux qu'il a été, n'a jamais eu sous sa domination tant d'Etats que le peuple de *Mahomet*, et qui n'a jamais conquis la dixième partie du monde.

Mais aussi, que votre amour pour les langues étrangères ne vous fasse pas mépriser

ce qui s'écrit dans votre patrie ; ne foyez point comme ce faux délicat à qui *Pétrone* a fait dire :

*Ales phasiacis petita Colchis ,
Atque afræ volucres placent palato ,
Quidquid quæritur optimum videtur.*

On ne trouva de poëte français dans la bibliothèque de l'abbé de *Longuerue*, qu'un tome de *Malherbe*. Je voudrais, encore une fois, en fait de belles-lettres, qu'on fût de tous les pays, mais surtout du sien. J'appliquerai à ce sujet des vers de M. de *la Motte*; car il en a quelquefois fait d'excellens.

C'est par l'étude que nous sommes
Contemporains de tous les hommes ,
Et citoyens de tous les lieux.

Du style d'un journaliste.

QUANT au style d'un journaliste, *Bayle* est peut-être le premier modèle, s'il vous en faut un ; c'est le plus profond dialecticien qui ait jamais écrit ; c'est presque le seul compilateur qui ait du goût. Cependant dans son style toujours clair et naturel, il y a trop de négligence, trop d'oubli des bienséances,

trop d'incorrection. Il est diffus : il fait à la vérité conversation avec son lecteur, comme *Montagne* ; et en cela il charme tout le monde ; mais il s'abandonne à une mollesse de style, et aux expressions triviales d'une conversation trop simple ; et en cela il rebute souvent l'homme de goût.

En voici un exemple qui me tombe sous la main ; c'est l'article d'*Abailard* dans son dictionnaire. *Abailard*, dit-il, *s'amusait plutôt à tâtonner et à baiser son écolière, qu'à lui expliquer un auteur.* Un tel défaut lui est trop familier, ne l'imitiez pas.

Nul chef-d'œuvre par vous écrit jusqu'aujourd'hui,
Ne vous donne le droit de faillir comme lui.

N'employez jamais un mot nouveau, à moins qu'il n'ait ces trois qualités ; d'être nécessaire, intelligible, et sonore. Des idées nouvelles, surtout en physique, exigent des expressions nouvelles. Mais substituer à un mot d'usage un autre mot qui n'a que le mérite de la nouveauté, ce n'est pas enrichir la langue, c'est la gêner. Le siècle de *Louis XIV* mérite ce respect des Français, que jamais ils ne parlent une autre langue que celle qui a fait la gloire de ces belles années.

Un des plus grands défauts des ouvrages de ce siècle, c'est le mélange des styles, et

surtout de vouloir parler des sciences comme on en parlerait dans une conversation familière. Je vois les livres les plus sérieux déshonorés par des expressions qui semblent recherchées par rapport au sujet, mais qui sont en effet basses et triviales. Par exemple, *la nature fait les frais de cette dépense*. Il faut mettre sur le compte du vitriol romain un mérite dont nous faisons honneur à l'antimoine. Un système de mise. Adieu l'intelligence des courbes, si on néglige le calcul, &c.

Ce défaut vient d'une origine estimable; on craint le pédantisme; on veut orner des matières un peu sèches : mais *in vitium ducit culpæ fuga, si caret arte*. Il me semble que tous les honnêtes gens aiment mieux cent fois un homme lourd, mais sage, qu'un mauvais plaisant. Les autres nations ne tombent guère dans ce ridicule. La raison en est que l'on y craint moins qu'en France, d'être ce que l'on est. En Allemagne, en Angleterre, un physicien est physicien; en France, il veut encore être plaisant. *Voiture* fut le premier qui eut de la réputation par son style familier. On s'écriait: Cela s'appelle *écrire en homme du monde, en homme de cour; voilà le ton de la bonne compagnie*. On voulut ensuite écrire sur des choses sérieuses, de ce ton de la bonne compagnie,

lequel souvent ne ferait pas supportable dans une lettre.

Cette manie a infecté plusieurs écrits, d'ailleurs raisonnables. Il y a en cela plus de paresse encore que d'affectation ; car ces expressions plaisantes qui ne signifient rien, et que tout le monde répète sans penser, ces lieux communs, sont plus aisés à trouver qu'une expression énergique et élégante. Ce n'est point avec la familiarité du style épistolaire, c'est avec la dignité du style de *Cicéron*, qu'on doit traiter la philosophie. *Mallebranche*, moins pur que *Cicéron*, mais plus fort et plus rempli d'images, me paraît un grand modèle dans ce genre ; et plutôt à Dieu qu'il eût établi des vérités aussi solidement qu'il a exposé ses opinions avec éloquence !

Locke, moins élevé que *Mallebranche*, peut-être trop diffus, mais plus élégant, s'exprime toujours dans sa langue avec netteté et avec grace. Son style est charmant, *puroque simillimus amni*. Vous ne trouvez dans ces auteurs aucune envie de briller à contre-temps, aucune pointe, aucun artifice. Ne les suivez point servilement, *ô imitatores, servum pecus !* mais à leur exemple, remplissez-vous d'idées profondes et justes. Alors les mots viennent aisément, *rem verba sequuntur*. Remarquez que

les hommes qui ont le mieux pensé, sont aussi ceux qui ont le mieux écrit.

Si la langue française doit bientôt se corrompre, cette altération viendra de deux sources; l'une est le style affecté des auteurs qui vivent en France; l'autre est la négligence des écrivains qui résident dans les pays étrangers. Les papiers publics et les journaux sont infectés continuellement d'expressions impropres, auxquelles le public s'accoutume à force de les relire.

Par exemple, rien n'est plus commun dans les gazettes que cette phrase: Nous apprenons que les assiégeans *auraient* un tel jour battu en brèche: on dit que les deux armées se *seraient* approchées; au lieu de, les deux armées se *sont* approchées, les assiégeans *ont* battu en brèche, &c.

Cette construction très-vicieuse est imitée du style barbare qu'on a malheureusement conservé dans le barreau et dans quelques édits. On fait, dans ces pièces, parler au roi un langage gothique. Il dit: On nous *aurait* remontré, au lieu de, on nous *a* remontré; lettres *royaux*, au lieu de lettres *royales*: *Voulons* et nous *plaît*, au lieu de toute autre phrase plus méthodique et plus grammaticale. Ce style gothique des édits et des lois est comme une cérémonie dans laquelle on porte

des habits antiques ; mais il ne faut point les porter ailleurs. On ferait même beaucoup mieux de faire parler le langage ordinaire aux lois , qui sont faites pour être entendues aisément. On devrait imiter l'élégance des *institutes* de *Justinien*. Mais que nous sommes loin de la forme et du fond des lois romaines !

Les écrivains doivent éviter cet abus, dans lequel donnent tous les gazetiers étrangers. Il faut imiter le style de la gazette qui s'imprime à Paris ; elle dit au moins correctement des choses inutiles.

La plupart des gens de lettres qui travaillent en Hollande , où se fait le plus grand commerce de livres , s'infectent d'une autre espèce de barbarie , qui vient du langage des marchands : ils commencent à écrire *par contre*, pour *au contraire* ; cette *présente*, au lieu de cette *lettre* ; le *change*, au lieu de *changement*. J'ai vu des traductions d'excellens livres remplies de ces expressions. Le seul exposé de pareilles fautes doit suffire pour corriger les auteurs. Plût à Dieu qu'il fût aussi aisé de remédier au vice qui produit tous les jours tant d'écrits mercenaires , tant d'extraits infidèles , tant de mensonges , tant de calomnies , dont la presse inonde la république des lettres !

C O N S E I L S

A M. R A C I N E,

*Sur son poëme de la religion, par un amateur
des belles-lettres.*

EN lisant le poëme de la religion du fils de notre illustre *Racine*, j'ai remarqué des beautés; mais j'ai senti un défaut qui règne dans tout l'ouvrage : c'est la monotonie. On peut remédier aisément, dans une seconde édition, à toutes les autres fautes; on rectifie une idée fautive, on embellit des vers négligés, on éclaircit une phrase obscure, on ajoute des beautés; mais il sera un peu plus difficile de changer l'uniformité répandue sur tout l'ouvrage, en cette variété piquante, qui seule peut donner du plaisir. Je me souviens d'un vers charmant de feu M. de *la Motte* :

L'ennui naquit un jour de l'uniformité.

Cependant j'ose exhorter l'estimable auteur de ce poëme à faire les plus grands efforts pour atteindre à cette beauté absolument nécessaire. J'ai ouï dire à M. *Silhouette* que *la boucle de cheveux* de M. *Pope* n'eut d'abord

qu'un médiocre succès , parce qu'il n'y avait point d'invention ; mais qu'il réussit , lorsque l'auteur eut embelli ce badinage en y introduisant des génies , des sylphes , et des ondins. Ce n'est pas de pareilles fictions , sans doute , que je demande à M. *Racine* ; mais plus de chaleur , plus de figures , et des tableaux plus frappans.

Tantôt je voudrais qu'il interrogeât la sagesse éternelle qui lui répondrait du haut des cieux ; tantôt que le Verbe lui-même , descendu sur la terre , vînt y confondre *Mahomet* , *Confucius* , *Zoroastre* , appelés un moment du sein des ténèbres pour l'entendre ; ici , je voudrais que l'abyme s'entrouvrît ; j'aimerais à y descendre en idée pour interroger les sages de l'antiquité , et pour arracher d'eux l'aveu qu'ils n'ont pas connu la sagesse. Là , je ferais l'histoire d'un prince qui , dans les grandeurs , dans les victoires , et dans les plaisirs , cherchât inutilement le bonheur , qui le trouvât ensuite dans la solitude. Plus loin , je peindrais un homme que l'enivrement du monde rendait dur et malheureux ; devenu ensuite compatissant , indulgent , bienfaisant , et par conséquent heureux. Cent images dans ce goût réveilleraient l'esprit du lecteur que l'historique assoupit , et que le dogmatique endort.

J'exhorte encore l'auteur à penser de lui-même ; il en est capable. Il ne faut point toujours mettre en vers *Pascal*, *S^t Augustin*, *Arnauld*. Cet asservissement de l'esprit le gêne trop dans sa marche. Trop d'imitation éteint le génie. S'il veut commencer par donner l'essor à son ame, alors il fera temps de le prier de corriger les négligences de style. Alors je prendrai la liberté de lui faire remarquer que le premier chant commence un peu languissamment ; non qu'il faille des vers trop forts dans un début, mais il ne faut pas ramper.

L'idée d'un *appui véritable* que la raison rend aimable n'est pas à beaucoup près assez grande. Il s'agit du bonheur de tous les hommes, et d'un bonheur éternel ; les paroles doivent peindre. D'ailleurs est-ce une grande merveille que notre appui véritable nous devienne aimable ? La difficulté, la beauté consiste à rendre aimable un joug, une servitude qui nous gêne, et non un appui qui nous rassure.

Je lui dirai encore que dès la première page on ne doit pas se négliger au point de dire : *les droits, la gloire t'est chère*. Ces fautes de grammaire sont trop remarquables, et révoltent trop les oreilles les moins délicates.

Mais ce n'est qu'après avoir refondu l'ouvrage avec génie, qu'il faudra revoir les détails avec scrupule. Je me flatte d'autant plus qu'il l'embellira, que je vois des choses dans le second chant qui me paraissent devoir lui servir de modèle pour tout le reste.

Qu'il ne dise point, comme dans le quatrième chant, qu'il veut imiter *Sannazar*. Ce poète italien défigura son ouvrage, médiocre d'ailleurs, par des fictions indécentes et puériles; et je propose à M. *Racine* de se rendre très-supérieur à *Sannazar*, en embellissant son poème par des images nobles et intéressantes.

Non satis est pulchra esse poemata; dulcia sunt.

Moins les raisonnemens sont convaincans, plus on a besoin de séduire par les graces du discours; par exemple, voici page 130, un argument proposé en vers didactiques :

» Quand votre Dieu pour vous n'aurait qu'indifférence,
 » Pourrait-il, oubliant sa gloire qu'on offense,
 » Permettre à cette erreur, qu'il semble autoriser,
 » D'abuser de son nom pour vous tyranniser ?

On sent combien cet argument est faux; car DIEU permet que les hommes soient trompés par le mahométisme dont les préceptes sont

extrêmement sévères , puisqu'ils ordonnent la prière cinq fois par jour , la plus rigoureuse abstinence , l'aumône du dixième de son bien sous peine de damnation. JESUS-CHRIST permet encore que les hommes soient trompés dans la plus belle partie de la terre , depuis près de trois mille ans , par l'admirable et austère morale de *Confucius*. Ainsi un argument si faux , présenté si sèchement , est capable de faire un grand tort au fond de l'ouvrage.

Il y en a malheureusement quelques-uns de ce genre ; je conseillerais donc , encore une fois , à l'estimable auteur d'argumenter moins , et d'embellir davantage. Pourquoi dire qu'il y a plus de chrétiens que de musulmans sur la terre ? on fait que le fait est au moins très-douteux. Que prouverait-il quand il serait vrai ? nulle erreur , nulle mauvaise preuve ne doit entrer dans un ouvrage consacré à la divine vérité. Je ne veux point blâmer le projet de mettre en vers les *Pensées de Pascal* ; mais en rimant ces *Pensées* , il faut et les ennoblir , et être exact , et en inventer de nouvelles.

» Je demande où l'on va , d'où l'on vient , qui nous sommes ?

» Et je les vois courir , peu touchés de nos maux ,

» A des amusemens qu'ils nomment leurs travaux.

» On détruit , on élève , on s'intrigue , on projette.

Le

Le lecteur s'attend alors à une description de ces travaux, de ces destructions, de ces intrigues, et de ce torrent qui entraîne tous les hommes loin d'eux-mêmes ; mais au lieu de cette idée grande et nécessaire, voici ce qu'on trouve :

» Sans cesse l'on écrit, et sans cesse on répète.
 » L'un jaloux de ses vers, vains fruits d'un doux repos,
 » Croit que DIEU ne l'a fait que pour ranger des mots ;
 » L'autre assis pour entendre et juger nos querelles,
 » Dicte un amas d'arrêts qui les rend éternelles.

S'arrêter à ces petites images, non-seulement c'est tomber, mais c'est s'écarter de son chemin en tombant : il peint deux occupations sédentaires, au lieu de faire passer sous mes yeux le rapide spectacle de la roue de la fortune qui emporte le genre-humain ; il confond un amusement avec l'occupation la plus digne des hommes, qui est celle de rendre la justice ; de plus, il est faux qu'un arrêt du parlement, en jugeant un procès, l'éternise.

» Cent fois j'ai souhaité (j'en fais l'aveu honteux)
 » Pouvoir de mes malheurs me distraire comme eux,
 » Et risquant sans remords mon ame infortunée,
 » Attendre du hasard ma triste destinée.

Premièrement, comment a-t-il souhaité pouvoir se distraire comme ceux qui font des

vers, dans le temps même qu'il fait des vers? Secondement, quelle alternative ou de faire des vers, ou de juger des procès? Troisièmement, tous les juges risquent-ils, sans remords, leur ame infortunée? Quatrièmement, qui est-ce qui attend sa triste destinée du hafard, tandis que les écoliers de seconde, savent aujourd'hui que le hafard n'est qu'un nom. C'est donc à tort que dès le commencement de son poëme, à la page 6, il dit :

» O toi qui vainement fais ton Dieu du hafard.

Car, encore une fois, il n'y a aucun livre, écrit depuis cent ans, où l'on attribue quelque chose au hafard. Le grand systême des matérialistes est la nécessité.

J'apporte à M. *Racine* ce petit exemple entre plusieurs autres, ne doutant pas qu'un esprit comme le sien ne sente de quel prix est la justice, et ne remédie à ces légers défauts partout où il les trouvera dans son livre.

Il néglige, dans son poëme sur notre religion, le grand fondement de cette religion même, qui est la nécessité d'un rédempteur; et au lieu de parler de cette nécessité, il apporte en preuve de la mission de JESUS-CHRIST, je ne fais quel bruit, qui ne courut que du temps de *Vespasien*, que l'empire romain ferait à un homme qui viendrait de Judée; c'est

expofer notre fainte religion au mépris des déistes dont la terre est couverte. Ils dédaignent nos bonnes raisons quand on leur en rapporte de si mauvaises ; la cause de notre Sauveur J E S U S - C H R I S T s'affaiblit par l'inattention du poëte.

C'est ainsi que nous avons vu, depuis quelque temps, le Mercure galant rempli d'étranges dissertations sur J E S U S - C H R I S T et les prophètes, par des hommes un peu incompetens, qui voulaient expliquer des prophéties que *Grotius*, *Huet*, *Calmet*, *Hardouin*, n'ont pu entendre. On a vu, avec une extrême douleur, les choses sacrées ainsi profanées et livrées à l'injuste dérision des esprits forts. Je conjure donc instamment M. *Racine* d'employer de meilleures preuves avec l'éloquence dont il est capable. Je ne veux que la perfection de l'ouvrage, la gloire de l'auteur, le bien des lettres et du public.

Je prends la liberté de l'engager à faire encore de nouveaux efforts, quand il lutte contre les anciens et les modernes dans ses descriptions. Par exemple, M. de *Voltaire*, dans un de ses discours en vers, s'est ainsi expliqué :

Le sage du Faï, parmi ses plants divers,
Végétaux rassemblés des bouts de l'univers,

Me dira-t-il pourquoi la tendre fenfitive
 Se flétrit fous nos mains , honteufe et fugitive ?
 Pourquoi ce ver changeant fe bâtit un tombeau ,
 S'enterre et reffuscite avec un corps nouveau ;
 Et le front couronné , tout brillant d'étincelles ,
 S'élance dans les airs en déployant fes ailes ?

Ce même ver , dit M. *Racine* ,

Chez fes frères rampans , qu'il méprife aujourd'hui ,
 Sur la terre autrefois traînant fa vie obscure ,
 Semblait vouloir cacher fa honteufe figure ;
 Mais les temps font changés ; fa mort fut un fommeil ;
 On le vit plein de gloire à fon brillant réveil ,
 Laiffant dans fon tombeau fa dépouille groffière ,
 Par un sublime effor voler vers la lumière.

M. *Racine* a l'esprit trop juſte pour ne pas convenir , fans peine , que ces vers ont encore beſoin d'être un peu retouchés. Il ne dit pas précifément ce qu'il doit dire. Il dit : *Sa mort fut un fommeil* , et il n'a pas parlé auparavant de cette prétendue mort. *Les temps font changés* , eſt une expreſſion qui convient aux évènements de la fortune , et non pas à un effet phyſique. On ne doit pas dire d'une mouche qu'elle eſt *pleine de gloire* , ni que *ſon effor eſt ſublime*. C'eſt dire mal que de dire trop ; c'eſt énerver que d'exagérer. Choififfons quelques

autres endroits où il se rencontre avec le même auteur.

M. D E V O L T A I R E.

Demandez à Sylva par quel secret mystère,
Ce pain, cet aliment dans mon corps digéré,
Se transforme en un lait doucement préparé ;
Comment, toujours filtré dans ses routes certaines,
En longs ruisseaux de pourpre il court enfler mes veines ?

M. R A C I N E.

Mais qui donne à mon sang cette ardeur salutaire ?
Sans mon ordre il nourrit ma chaleur nécessaire ;
D'un mouvement égal il agite mon cœur ;
Dans ce centre fécond il forme sa liqueur,
Et vient me réchauffer par sa rapide course.

M. D E V O L T A I R E.

Rome enfin se découvre à ses regards cruels ;
Rome jadis son temple et l'effroi des mortels ;
Rome dont le destin, dans la paix, dans la guerre,
Est d'être en tous les temps maîtresse de la terre.
Par le droit des combats on la vit autrefois
Sur leurs trônes sanglans enchaîner tous les rois.
L'univers fléchissait sous son aigle terrible :
Elle exerce en nos jours un pouvoir plus paisible ;
On la voit sous son joug asservir ses vainqueurs,
Gouverner les esprits, et commander aux cœurs ;
Ses avis font ses lois, ses décrets font ses armes, &c.

M. R A C I N E.

Cette ville autrefois maîtresse de la terre,
 Rome qui, par le fer et le droit de la guerre,
 Commandait autrefois à toute nation,
 Rome commande encor par la religion
 Avec plus de douceur, et non moins d'étendue.
 Son empire établi frappe d'abord ma vue.
 Des peuples, de son sein par l'orage écartés,
 Contre son Dieu du moins ne font pas révoltés;
 Tout le Nord est chrétien, tout l'Orient encore, &c.

M. D E V O L T A I R E.

Tu n'as pas oublié ces sacrés homicides
 Qu'à tes indignes dieux présentaient tes druides.

M. R A C I N E.

Les Gaulois détestant les honneurs homicides
 Qu'offre à leurs dieux cruels le fer de leurs druides.

M. D E V O L T A I R E.

Le crime à ses héros, l'erreur a ses martyrs, &c.

M. R A C I N E.

L'erreur a ses martyrs, le bonze follement, &c.

M. D E V O L T A I R E.

Sur les pompeux débris de Bellone et de Mars,
 Un pontife est assis au trône des Césars.
 Des prêtres fortunés foulent d'un pied tranquille
 Le tombeau des Catons, et la cendre d'Emile.

Le trône est sur l'autel, et l'absolu pouvoir
Met dans les mêmes mains le sceptre et l'encensoir.

M. R A C I N E.

Terrible par ses clefs et son glaive invisible,
Tranquillement assis dans un palais paisible,
Par l'anneau du pêcheur autorisant ses lois,
Au rang de ses enfans un prêtre met nos rois.

M. D E V O L T A I R E.

Vous dont la main savante et l'exacte mesure
De la terre étonnée ont fixé la figure,
Dévoilez les ressorts qui font la pesanteur;
Vous connaissez les lois qu'établit son auteur;
Parlez, enseignez-moi comment ses mains fécondes
Font tourner tant de cieux, graviter tant de mondes..
Vous ne le savez point, &c.

M. R A C I N E.

Vous que de l'univers l'architecte suprême
Eût pu charger du soin de l'éclairer lui-même,
Des travaux qu'avec vous je ne puis partager,
Si j'ose vous distraire, et vous interroger,
Dites-moi quel attrait à la terre rappelle
Ces corps que dans les airs il lance si loin d'elle?
La pesanteur... déjà ce mot vous trouble tous.

M. D E V O L T A I R E.

Vers un centre commun tout gravite à la fois.

M. R A C I N E.

Vers un centre commun tous pèsent à la fois.

M. D E V O L T A I R E.

Et périsse à jamais l'affreuse politique,
 Qui prétend sur les cœurs un pouvoir despotique;
 Qui veut le fer en main convertir les mortels;
 Qui du sang hérétique arrose les autels,
 Et, fuyant un faux zèle, ou l'intérêt pour guides,
 Ne fert un Dieu de paix que par des homicides!

M. R A C I N E.

Quel Dieu contraire au nôtre aurait pu nous apprendre
 Qu'en soutenant un dogme il faut pour le défendre,
 Armés de fer, saisis d'un long emportement,
 Dans un cœur obstiné plonger son argument?

M. D E V O L T A I R E.

Déjà de la carrière

L'auguste vérité vient m'ouvrir la barrière;
 Déjà ces tourbillons l'un par l'autre pressés,
 Se mouvant sans espace, et sans règle entassés,
 Ces fantômes savans à mes yeux disparaissent;
 Un jour plus pur me luit, les mouvemens renaissent;
 L'espace qui de Dieu contient l'immensité,
 Voit rouler dans son sein l'univers limité;
 Cet univers si vaste à notre faible vue,
 Et qui n'est qu'un atome, un point dans l'étendue.

M. R A C I N E.

Là d'un indigne amas, berceau de la nature,
 Sortent trois élémens de diverse figure.

Là

Là ces angles qu'entre eux brise leur frottement,
 Quand Dieu qui dans le plein met tout en mouvement,
 Pour la première fois fit tourner la matière.
 Newton ne la voit pas, mais il voit ou croit voir
 Dans un vide étendu tous les corps se mouvoir.

M. D E V O L T A I R E.

Il adoucit les traits de sa main vengeresse;
 Il ne fait point punir des momens de faiblesse,
 Des plaisirs passagers, pleins de trouble et d'ennui,
 Par des tourmens affreux, éternels comme lui.

M. R A C I N E.

Mais pour quelque douceur rapidement goûtée,
 Qui console en sa soif une ame tourmentée,
 Croirons-nous qu'en effet il s'irrite si fort ?
 Et pour un peu de miel nous juge-t-il à mort ?

J'omets quelques autres exemples, et je ne
 veux point entrer dans le détail des vers qu'il
 faut absolument que l'auteur corrige, parce
 que je l'estime assez pour croire qu'il les sentira
 lui-même, ou qu'il consultera quelqu'un de
 nos académiciens qui ont le plus de goût. Ce
 n'est pas toujours le poëte qu'il faut consulter
 en poësie. M. Patru était le conseil de M. Des-
 préaux. Il paraît que M. Racine ne devait
 pas s'adresser à Rousseau sur un tel ouvrage.
 Le peu de nos vers alexandrins que Rousseau

a faits , prouvent qu'il n'avait pas le goût de ce genre de vérification ; et ses épîtres font voir que le raisonnement n'était pas tout à fait de son ressort. En effet , dans ses meilleures épîtres , comme dans celle à *Marot* , il y a trop de paralogismes ; et celle qu'on vient d'imprimer à la suite du poëme de la religion , n'est pas assurément ce qu'il a fait de mieux en fait de raison et de poésie.

Rousseau , dans cette épître , attaque toujours la secte ancienne qui attribuait tout au hasard. Encore une fois , il ne faut pas se battre contre ces fantômes , il faut attaquer dans leur fort , mais avec une extrême charité , ces incrédules , lesquels admettent un Dieu tout puissant et tout bon , qui n'a rien fait que de bien , et qui nous donne la mesure de connaissances et de félicités proportionnées à notre nature ; qui ne peut jamais changer ; qui imprime dans tous les cœurs la loi naturelle ; qui est et qui a toujours été le père de tous les hommes ; n'ayant point de prédilection pour un peuple ; ne regardant point les autres créatures dans sa fureur ; ne nous ayant point donné la raison pour exiger que l'on croie ce que cette raison réprouve ; ne nous éclairant point pour nous aveugler , &c.

Voilà les dogmes monstrueux , voilà les subtilités si évidemment criminelles qu'il fallait

détruire ; mais en vérité *Rousseau* en était-il capable ? en était-il digne ? et le ton d'autorité , le langage des *Bourdaloue* et des *Maffillons* , convenait-il à une bouche fouillée de ce que jamais la sodomie et la bestialité ont fourni de plus horrible à la licence. *Quare enarras justitias meas ?* *Rousseau* ne devrait employer le reste de sa vie qu'à demander humblement pardon à DIEU et aux hommes , et non à parler en docteur de ce qui lui était si étranger. Qu'eût-on dit de *la Fontaine* s'il eût pris le ton sévère pour prêcher la pudeur ? *castigas turpia turpis*. Aussi cette épître de *Rousseau* est une des plus faibles déclamations , en style marotique , qu'il ait faites depuis son exil de France.

Ce que M. *Racine* veut faire approuver de cette épître sert même à la faire condamner. Est-il possible qu'on puisse y goûter *des bruyantes armées d'esprits subtils , qui , pygmées ingénieux , se haussent burlesquement contre le ciel sur des montagnes d'argumens entassés ?* N'est - ce pas là réunir à la fois le guindé du père *le Moine* et le bas comique ? N'est - ce pas un double monstre ? Certes , vouloir accréditer ce style , pire mille fois que le style précieux qu'on a tant condamné , ce serait ruiner entièrement le peu de bon goût qui reste en France.

M. *Racine* a fait imprimer aussi sa réponse en vers à *Roussseau* ; il est à souhaiter que M. *Racine* travaille cette épître aussi-bien que son poëme, qu'il la varie davantage, qu'il lui ôte ce ton déclamateur qui est l'opposé de ce genre d'écrire, qu'il y sème plus de ces vers aisés qu'on retient par cœur et qui deviennent proverbes. Je lui demande encore un peu plus de politesse. On peut, on doit réfuter *Bayle*, et je souhaite que ceux qui s'en mêlent soient assez dialecticiens pour l'entreprendre; mais s'il faut combattre ses erreurs, il ne faut pas l'appeler cœur cruel, homme affreux. Les injures atroces n'ont jamais fait de tort qu'à ceux qui les ont dites. Qui se met ainsi en colère a trop l'air de n'avoir pas raison. Tu prends ton tonnerre, au lieu de répondre, dit *Ménippe* à *Jupiter*, tu as donc tort. Mais si *Jupiter* a tort, combien sommes-nous condamnables lorsque nous insultons ainsi à la mémoire d'un philosophe qui, après tout, a rendu tant de services à la littérature, et dont les ouvrages sont le fondement des bibliothèques chez toutes les nations de l'Europe.

Je finirai par prier M. *Racine*, pour l'intérêt de sa gloire, de ne point tant invectiver contre les auteurs ses confrères. Cette indécence n'est plus d'usage; les honnêtes gens la réprouvent. Il faut imiter la plupart des physiciens de

toutes les académies , qui rapportent toujours avec éloge les opinions de ceux mêmes qu'ils combattent. Si *Despréaux* revenait au monde, il condamnerait lui-même ses premières satires.

Je me flatte que M. *Racine* recevra avec charité ce que la charité m'a inspiré , et qu'il sentira qu'on ne prend la liberté de donner des conseils qu'à ceux qu'on estime.

UTILE EXAMEN

DES TROIS DERNIÈRES ÉPÎTRES

DU SIEUR ROUSSEAU.

LES esprits sages, dans le siècle où nous vivons, font peu d'attention aux petits ouvrages de poésie. L'étude sérieuse des mathématiques et de l'histoire, dont on s'occupe plus que jamais, laisse peu de temps pour examiner si une ode nouvelle ou une petite épître sont bonnes ou mauvaises. Il n'y a guère que les grands ouvrages, tels qu'un poëme épique, comme la Henriade, et des tragédies telles que Rhadamiste et Alzire, qu'on veut examiner avec soin. Cependant rien n'est à mépriser dans les belles-lettres, et le goût peut s'exercer à proportion sur les plus petits ouvrages comme sur les plus grands.

Voici deux règles, regardées comme infail-
lables par de très-bons esprits, pour juger du
mérite de ces petites pièces de poésie. Pre-
mièrement, il faut examiner si ce qu'on y dit
est vrai, et d'une vérité assez importante et
assez neuve pour mériter d'être dit. Secondement, si ce vrai est énoncé d'un style élégant
et convenable au sujet.

Les nouvelles épîtres de *Rousseau*, qu'on débite depuis peu, ne paraissent rien contenir qui mérite l'attention du public : ce n'est pas la peine de faire mille vers pour dire qu'il y a de mauvaises pièces de théâtre, et des ouvrages que l'on voudrait rabaisser ; c'est seulement dire en mille vers : *Je suis mécontent et jaloux*. Or en cela il n'y a rien de neuf ni d'important ; c'est une vérité très-reconnue et très-peu intéressante qu'un auteur est jaloux d'un autre auteur.

On a toujours reproché à *Rousseau* d'avoir peu de génie inventif, et de ne mettre en vers que les pensées des autres. Ce reproche semble assez bien fondé ; car si vous examinez la neuvième satire de *Despréaux*, adressée à son esprit, dans laquelle il dépeint si naïvement les inconvéniens de la poésie satirique, vous verrez que les épîtres aux *Muses* et à *Marot*, composées par *Rousseau*, n'en sont que des copies. Lisez la satire de *Despréaux* à *Valincourt*, vous y verrez comment le faux honneur est venu sur la terre prendre les traits et le nom de l'honneur véritable. Cette idée est répétée dans la plupart de ces pièces que *Rousseau* appelle ses allégories.

Un auteur fait excuser en lui ce peu de fécondité, quand il ajoute au moins quelque chose à ce qu'il emprunte ; mais quand *Rousseau*

mêle de son fond à ces idées , il y mêle des erreurs.

Y a-t-il , par exemple , rien de plus faux que de dire ?

Et cherchez bien *de Paris jusqu'à Rome* ,
Onc ne verrez sot qui soit honnête homme.

Je ne relève point cette façon de parler , *de Paris jusqu'à Rome* ; je ne relève que l'erreur grossière et dangereuse qui règne dans ces vers et dans tout le reste de l'ouvrage. Qui ne fait , par une triste expérience , que beaucoup de gens d'esprit ont été de très-méchans hommes , et qu'un honnête homme est souvent un esprit fort borné ?

L'erreur en prose est un monstre , et en vers un monstre ridicule. Les ornemens recherchés de la rime ne rendent pas vrai ce qui est faux , mais le rendent impertinent.

Ce n'est pas assez que le vrai soit la base des ouvrages ; il faut que la matière soit importante , il faut dire des choses intéressantes et neuves. Quel misérable emploi de passer sa vie à dire du mal de trois ou quatre auteurs , à parler de tragédies , de comédies , à se déchaîner contre ses rivaux ! quel bien peut-on faire aux hommes en choisissant de tels sujets ? à qui plaira-t-on ? quelle gloire peut-on

acquérir ? Quelques personnes lisent ces petites fatires ; elles disent , après les avoir lues , qu'il vaudrait beaucoup mieux instruire en faisant une bonne tragédie et une bonne comédie , qu'en parlant mal de ceux qui en font : mais cette manière d'instruire ferait plus difficile.

Il faudrait au moins sauver la petiteffe de ces fujets par l'élégance du style : c'est la seule ressource quand le génie est médiocre. Mais le style des dernières épîtres de *Rousseau* est , ce me semble , beaucoup plus répréhensible encore que les fujets mêmes , et c'est sur quoi on peut faire ici quelques réflexions utiles.

Le style doit être propre au sujet. Le grand mérite des bons auteurs du siècle de *Louis XIV* est d'avoir tout traité convenablement. *Despréaux* , en traitant des fujets simples , ne tombe point dans le bas ; il est familier , mais toujours élégant. Les termes de sa langue lui suffisent ; il ne va point chercher dans la langue qu'on parlait du temps de *François I* , de quoi exprimer sa pensée , ni un terme usité par la populace , pour tâcher d'être plus comique. Lisez ce qu'il dit à M. *Racine* dans cette belle épître qu'il lui adresse :

Cependant laisse ici gronder quelques censeurs
Qu'aigrissent de tes vers les charmantes douceurs.

Vous ne verrez dans cette simplicité que les termes les plus nobles.

C'est une justice encore que l'on rend à l'auteur de la *Henriade* de n'avoir mis dans ce poëme rien de bas ni d'ampoulé. Dans la description la plus pompeuse il est simple.

Alors on n'entend plus ces foudres de la guerre ,
 Dont les bouches de bronze épouvantaient la terre :
 Un farouche silence, enfant de la terreur ,
 A ces bruyans éclats succède avec horreur.
 D'un bras déterminé, d'un œil brûlant de rage,
 Parmi ses ennemis chacun s'ouvre un passage.
 On fait, on reprend, par un contraire effort,
 Ce rempart teint de sang, théâtre de la mort.
 Dans ses fatales mains la fortune incertaine
 Tient encor près des lis l'étendard de Lorraine.
 Les assiégeans surpris font par-tout terrassés ,
 Cent fois victorieux, et cent fois renversés ;
 Pareils à l'Océan poussé par les orages ,
 Qui couvre à chaque instant, et qui fuit ses rivages.

On voit que l'imagination est là dans les choses mêmes , et non dans une expression recherchée.

Qu'on jette les yeux sur les images les plus communes ; par exemple , quand l'auteur dit

que Paris n'était pas si grand alors qu'aujourd'hui :

Paris n'était point tel en ces temps orageux ,
 Qu'il paraît en nos jours aux Français trop heureux.
 Cent forts qu'avaient bâtis la fureur et la crainte ,
 Dans un moins vaste espace enfermaient son enceinte.
 Ces faubourgs aujourd'hui si pompeux et si grands ,
 Que la main de la paix tient ouverts en tout temps ,
 D'une immense cité superbes avenues ,
 Où cent palais dorés se perdent dans les nues ,
 N'étaient que des hameaux de remparts entourés, &c.

Toute cette image est ennoblie sans le secours d'aucun mot inusité ; et c'est-là une preuve bien convaincante que la langue française suffit à tout.

Quand le même auteur veut exprimer que *Gabrielle d'Estrées* était jeune, et qu'elle n'avait point eu d'amant, il dit :

Elle entrait dans cet âge, hélas, trop redoutable,
 Qui rend des passions le joug inévitable :
 Son cœur fait pour aimer, mais fier et généreux,
 D'aucun amant encor n'avait reçu les vœux ;
 Semblable en son printemps à la rose nouvelle,
 Qui renferme en son sein sa beauté naturelle,
 Cache aux vents amoureux les trésors de son sein,
 Et s'ouvre aux doux regards d'un jour pur et serein.

Enfin , on peut dire que le caractère propre d'un auteur raisonnable est de n'être jamais gêné dans ses expressions , soit qu'il soit tendre , soit qu'il soit sublime , soit qu'il soit plaisant , ou qu'il prenne le ton didactique.

On voit dans *Roussau* tout le contraire de ce style aisé et naturel ; il semble qu'il lui coûte d'écrire en français.

Lorsque *Despréaux* , dans son art poétique , parle des auteurs du théâtre , quelle simplicité et quelle élégance !

Vous donc qui d'un beau feu pour le théâtre épris,
Venez en vers pompeux y disputer le prix ,
Voulez-vous sur la scène étaler des ouvrages,
Où tout Paris en foule apporte ses suffrages ,
Et qui toujours plus beaux , plus ils sont regardés,
Soient au bout de vingt ans encor redemandés, &c.

Roussau , qui veut l'imiter , dit dans une de ses nouvelles épîtres :

De ses beautés nous déterrer la source ,
Et démêler les détours sinueux
De ce dédale oblique et tortueux ,
Ouvert jadis par la sœur de *Thalie* , &c.

Ces trois épithètes *oblique* , *sinueux* , et *tortueux* , données au *dédale* de la tragédie , sont aussi

forcées qu'inutiles ; et *la sœur de Thalie*, au lieu de *Melpomène*, est une affectation que la rime justifierait, si la rime était une excuse. *Despréaux* dit, avec son harmonie charmante :

Que devant Troie en flamme Hécube défolée
Ne vienne point pouffer une plainte ampoulée.
Il faut dans la douleur que vous vous abaissiez ;
Pour me tirer des pleurs il faut que vous pleuriez :
Et ces pompeux amas d'expressions frivoles
Sont d'un déclamateur amoureux de paroles.

Voici comme s'exprime le copiste :

Cet emphatique et burlesque étalage
D'un faux sublime enté sur l'assemblage
De ces grands mots, clinquans de l'oraïson,
Enflés de vent, et vides de raïson,
N'est qu'un vain bruit, une sotté fanfare.

Il n'y a rien de plus rude que ces vers, ni de plus louche que ces expressions : *Un clinquant enflé de vent, enté sur un assemblage, qui est une sotté fanfare*, est une phrase digne de *Chapelain*. C'est le sort des copistes d'imiter les gestes de leurs maîtres par des contorsions.

Voilà ce que le style de *Rousseau* est très-souvent, par rapport à celui de *Despréaux*. Il était permis dans l'enfance de la littérature

de dérober quelque chose aux anciens , et de rester au-deffous d'eux ; mais si l'on veut imiter un moderne, on n'évite guère le nom de plagiaire qu'en surpaffant son modèle. Mais on le surpasse rarement : il y a toujours un tour lâche ou contraint dans le pinceau de l'imitateur.

Voici , par exemple , un endroit de la *Henriade* qu'il faut comparer à l'imitation que *Rousseau* en a faite , quelques années après l'impression de ce poëme :

Loin du faste de Rome et des pompes mondaines,
Des temples consacrés aux vanités humaines,
Dont l'appareil superbe impose à l'univers,
L'humble religion se cache en des déserts :
Elle y vit avec Dieu dans une paix profonde ;
Cependant que son nom , profané dans le monde ,
Est le prétexte saint des fureurs des tyrans ,
Le bandeau du vulgaire, et le mépris des grands.

Rousseau , dans une de ses dernières allégories, dit de la vertu :

Dans un désert éloigné des mortels ,
D'un peu d'encens offert sur ses autels ,
Et des douceurs de son humble retraite,
Elle vivait contente et satisfaite.

Là pour défense et pour divinité,
Elle n'avait que sa fécurité.

On ne peut rien de plus faible que ces vers ; d'ailleurs tout y manque de justesse. Si le désert est éloigné des hommes, on n'y peut faire fumer d'encens. Et la divinité de la vertu est-elle la fécurité ?

Ces comparaisons mèneraient trop loin. Le peu qu'on vient de dire suffit pour engager les jeunes auteurs à oser penser d'après eux-mêmes. Celui qui imite toujours ne mérite assurément pas d'être imité.

On les exhorte surtout à respecter la langue dans leurs écrits. La plupart des expressions de *Rousseau* ne sont pas françaises.

Des débiles phosphores qui brillent dans de grands météores ; un docteur intrépide ; un océan d'écrits perfides ; des aigrefins sur le Parnasse errans ; un babil qui tient la joie en échec ; une mer de langueurs , &c. &c.

Tout est plein de ces phrases barbares , dans lesquelles on sent l'effort d'un auteur qui veut suppléer par des termes singuliers à la sécheresse des idées.

Mais le défaut qu'il faut le plus soigneusement éviter , et celui qui caractérise le plus un esprit faux , c'est de commencer une phrase par une image , et de la finir par une autre

image. En voici un exemple dans les épîtres nouvelles :

De tout le vent que peut faire souffler
 Fatuité sur fottife greffée ,
 Dans les fourneaux d'une tête échauffée.

Cette phrase , *fatuité greffée* , est certainement très-mauvaise ; mais *une greffe qui fait souffler du feu dans un fourneau* , est le comble de la déraison. *Rousseau* tombe très-souvent dans cette faute d'écolier : témoin ce *sublime enté qui est du clinquant et une fanfare*.

Dans un autre endroit il dit : *L'orgueil aveugle présentant de perfides amorces , mine les forces par degrés d'un corps orné d'embonpoint*.

On ne saurait trop recommander aux jeunes gens d'éviter cet écueil. La justesse est la principale qualité qu'il faut acquérir dans l'esprit. *Sapere est principium et fons*.

La convenance des styles dépend aussi de cette justesse ; c'est en manquer que de se servir d'expressions basses ; de dire , par exemple , que la fureur d'écrire

*Est une gale , un ulcère tenace ,
 Qui de son sang corrompt toute la masse.*

*Le génie de la comédie émancipé par Térence ,
 l'intégrité du théâtre romain , pour dire le bon*

goût

goût du théâtre romain ; la *difformité*, pour la différence ; le *flanc d'une façade* ; un mur avancé qu'il faut *enfoncer*, au lieu de reculer ; une *symétrie qui vieillit dans la pédanterie* ; un génie dans un *berceau qui manque d'un maître habile à l'essayer*.

On trouve à chaque ligne de pareilles phrases. Ce n'est pas là, dit-on, le plus grand défaut qui y règne ; l'uniformité didactique est encore plus ennuyeuse que ces expressions ne sont révoltantes. Mais j'observerai que cette uniformité et ces termes vicieux partent du même principe : je veux dire, du manque d'invention, du défaut d'idées ; car celui qui a beaucoup d'idées nettes, a certainement beaucoup d'idées différentes ; il exprime naturellement, et d'une manière variée, ce qu'il pense naturellement. Mais celui qui ne pense point ne peut varier son style, puisqu'en effet il n'a rien à dire.

Je ne connais effectivement rien de plus vide que ces trois épîtres nouvelles. Mais le plus grand défaut que j'y trouve, c'est le manque de bienséance. Il me semble qu'un poète qui, pour tous ouvrages de théâtre, a fait le *Café*, la *Ceinture magique*, *Jafon*, *Adonis*, le *Capricieux*, le *Flatteur*, et surtout les *Aïeux chimériques*, ouvrages tous ignorés, devait au public le respect de parler avec modestie

de l'art dramatique. Il faut avoir eu bien des succès pour être en droit de donner des leçons. Rien n'est si révoltant aux yeux des honnêtes gens qu'un homme qui donne des règles sur un métier auquel il n'a pas réussi.

C'est pécher encore davantage contre cette bienséance si nécessaire, que de parler *de sa vertu*. Cet éloge de soi-même n'eût pas été souffert dans la vertu même. Quand on a eu le malheur de faire de très-grandes fautes pour lesquelles on a été puni par les tribunaux suprêmes, on doit marquer pour toute vertu du repentir et de l'humilité.

Les jeunes auteurs doivent donc songer que les mauvaises mœurs sont encore plus dangereuses que le mauvais style; ils doivent apprendre à imiter *Boileau*, non-seulement dans l'art d'écrire, mais même dans la vie.

S U R

L'ANTI-MACHIAVEL. (a)

JE crois rendre service aux hommes en publiant l'*Essai de critique sur Machiavel*. L'illustre auteur de cette réfutation est une de ces grandes ames que le ciel forme rarement, pour ramener le genre-humain à la vertu par leurs exemples. Il mit par écrit ses pensées, il y a quelques années, dans le seul dessein d'écrire des vérités que son cœur lui dictait. Il était encore très-jeune; il voulait seulement se former à la sagesse, à la vertu. Il comptait ne donner des leçons qu'à soi-même; mais ces leçons qu'il s'est données, méritent d'être celles de tous les rois, et peuvent être la source du bonheur des hommes. Il me fit l'honneur de m'envoyer son manuscrit; je crus qu'il était de mon devoir de lui demander la permission de le publier. Le poison de *Machiavel* est trop public, il fallait que l'antidote le fût aussi. On s'arrachait à l'envi les copies manuscrites, il en courait déjà de très-fautives, et l'ouvrage allait paraître défiguré, si je n'avais eu le soin de fournir cette copie

(a) Préface de l'éditeur de l'*Anti-Machiavel*, publié par M. de Voltaire, 1740.

exacte, à laquelle j'espère que les libraires à qui j'en ai fait présent se conformeront. On fera sans doute étonné quand j'apprendrai aux lecteurs que celui qui écrit en français d'un style si noble, si énergique, et souvent si pur, est un jeune étranger, qui n'était jamais venu en France. On trouvera même qu'il s'exprime mieux qu'*Amelot de la Houssaie*, que je fais imprimer à côté de la réfutation. C'est une chose inouïe, je l'avoue; mais c'est ainsi que celui dont je publie l'ouvrage a réussi dans toutes les choses auxquelles il s'est appliqué. Qu'il soit anglais, espagnol, ou italien, il n'importe; ce n'est pas de sa patrie, mais de son livre qu'il s'agit ici. Je le crois mieux fait et mieux écrit que celui de *Machiavel*; et c'est un bonheur pour le genre-humain, qu'enfin la vertu ait été mieux ornée que le vice. Maître de ce précieux dépôt, j'ai laissé exprès quelques expressions qui ne sont pas françaises, mais qui méritent de l'être; et j'ose dire que ce livre peut à la fois perfectionner notre langue et nos mœurs. Au reste, j'avertis que tous les chapitres ne sont pas autant de réfutations de *Machiavel*, parce que cet italien ne prêche pas le crime dans tout son livre. Il y a quelques endroits de l'ouvrage que je présente, qui sont plutôt des réflexions sur *Machiavel* que contre *Machiavel*; voilà pourquoi

j'ai donné au livre le titre d'*Essai critique sur Machiavel*.

L'illustre auteur ayant pleinement répondu à *Machiavel*, mon partage sera ici de répondre en peu de mots à la préface d'*Amelot de la Houffaié*. Ce traducteur a voulu se donner pour un politique; mais je puis assurer que celui qui combat ici *Machiavel*, est véritablement ce qu'*Amelot* veut paraître. Ce qu'on peut dire peut-être de plus favorable pour *Amelot*, c'est qu'il traduit le *Prince de Machiavel*, et en soutint les maximes, plutôt dans l'intention de débiter son livre, que dans celle de persuader. Il parle beaucoup de raison d'Etat dans son épître dédicatoire; mais un homme qui, ayant été secrétaire d'ambassade, n'a pas eu le secret de se tirer de la misère, entend mal, à mon gré, la raison d'Etat. Il veut justifier son auteur par le témoignage de *Juste-Lipse*, qui avait, dit-il, autant de piété et de religion que de savoir et de politique. Sur quoi je remarquerai 1°. que *Juste-Lipse* et tous les savans déposeraient en vain en faveur d'une doctrine funeste au genre-humain; 2°. que la piété et la religion, dont on se pare ici très-mal à propos, enseignent tout le contraire; 3°. que *Juste-Lipse*, né catholique, devenu luthérien, puis calviniste, et enfin redevenu catholique, ne passa jamais pour un homme

religieux, malgré ses très-mauvais vers pour la sainte Vierge ; 4°. que son gros livre de politique est le plus méprisé de ses ouvrages, tout dédié qu'il est aux empereurs, rois et princes ; 5°. qu'il dit précisément le contraire de ce qu'*Amelot* lui fait dire. Plût à Dieu, dit *Juste-Lipse*, page 6 de l'édition de *Plantin*, que *Machiavel* eût conduit son prince au temple de la vertu et de l'honneur ! mais en ne suivant que l'utile, il s'est trop écarté du chemin royal de l'honnête, *utinam principem suum rectà duxisset ad templum virtutis et honoris, &c.* *Amelot* a supprimé exprès ces paroles. La mode de son temps était encore de citer mal à propos ; mais altérer un passage aussi essentiel, ce n'est pas être pédant, ce n'est pas se tromper, c'est calomnier. Le grand-homme dont je suis l'éditeur, ne cite point ; mais je me trompe fort, ou il fera cité à jamais par tous ceux qui aimeront la raison et la justice. *Amelot* s'efforce de prouver que *Machiavel* n'est point impie ; il s'agit bien ici de piété ! un homme donne au monde des leçons d'affassinat et d'empoisonnement, et son traducteur ose nous parler de sa dévotion ! Les lecteurs ne prennent point ainsi le change. *Amelot* a beau dire que son auteur a beaucoup loué les cordeliers et les jacobins ; il n'est point ici question de moines, mais de souverains à qui l'auteur

veut enseigner l'art d'être méchans, qu'on ne savait que trop sans lui. D'ailleurs, croirait-on bien justifier *Mirivits*, *Cartouche*, *Jacques Clément*, ou *Ravaillac*, en disant qu'ils avaient de très-bons sentimens sur la religion ? et se servira-t-on toujours de ce voile sacré pour couvrir ce que le crime a de plus monstrueux ? *César Borgia*, dit encore le traducteur, est un bon modèle pour les princes nouveaux, c'est-à-dire pour les usurpateurs. Mais premièrement tout prince nouveau n'est point usurpateur. Les *Médicis* étaient nouvellement princes, et on ne pouvait leur reprocher d'usurpation. Secondement, l'exemple de ce bâtard d'*Alexandre VI*, toujours détesté, et souvent malheureux, est un très-méchant modèle pour tout prince. Enfin, *la Houssaie* prétend que *Machiavel* haïssait la tyrannie : sans doute tout homme la déteste ; mais il est bien lâche et bien affreux de la détester et de l'enseigner. Je n'en dirai pas davantage ; il faut écouter le vertueux auteur dont je ne ferais qu'affaiblir les sentimens et les expressions.

P. S. Dans le temps qu'on finissait cette édition, il en parut deux autres : l'une est intitulée de Londres, chez *Jean Mayer* ; l'autre à la Haie, chez *van Duren*. Elles sont très-différentes du manuscrit original ; ce qu'il est aisé de connaître aux indications suivantes.

1°. Dans ces éditions, le titre est *Anti-Machiavel* ou *Examen du prince*, &c. et celui-ci est intitulé : *Anti-Machiavel* ou *Essai critique sur le prince de Machiavel*. 2°. Le premier chapitre dans ces éditions a pour titre : *Combien il y a de sortes de principautés*, &c. et ici le titre est : *Des différens gouvernemens*. Le second chapitre de ces éditions est : *Des principautés héréditaires*; et ici : *Des États héréditaires*. Il y a d'ailleurs des omissions considérables, des interpolations, des fautes en très-grand nombre dans ces éditions que j'indique; ainsi, lorsque les libraires qui les ont faites voudront réimprimer ce livre, je les prie de suivre en tout la présente copie.

C'est une belle réfutation de *Machiavel* que le livre du roi de Prusse; mais on en pourra voir quelque jour une réfutation encore plus belle, ce sera l'histoire de la vie de ce prince. Etre son historiographe sera un emploi aussi agréable que glorieux.

J'aime un livre dont la lecture me laisse une idée grande et aimable du caractère, des sentimens, des mœurs de celui qui l'a composé. J'aime un ouvrage sérieux qui ne soit point écrit trop sérieusement. Le sérieux de celui-ci n'a rien de triste, rien d'austère, rien de guindé. C'est le sérieux d'un philosophe qui a la maturité d'un homme de cinquante

ans , avec la fleur de la jeunesse ; et qui joint à un esprit orné , à un jugement solide , à un discernement peu commun , une imagination féconde et agréable , une sérénité riante , si j'ose ainsi dire , et quelquefois même enjouée , qui est peut-être un des caractères essentiels d'une belle ame , surtout dans un âge comme celui de vingt à trente ans , et dans un de ces hommes nés pour le trône , que la séduction du trône ne porte souvent que trop à étouffer un enjouement qui , au gré de l'orgueil , marque trop d'humanité.

On pourrait appliquer à ce livre ce qu'a dit *la Bruyère* , p. m. 85 , dans le chapitre des ouvrages d'esprit. Voici ses paroles : „ Quand „ une lecture vous élève l'esprit , et qu'elle „ vous inspire des sentimens nobles et cou- „ rageux , ne cherchez pas une autre règle „ pour juger de l'ouvrage ; il est bon et fait „ de main d'ouvrier. La critique , après cela , „ peut s'exercer sur les petites choses , relever „ quelques expressions , corriger des phrases , „ parler de syntaxe , épiloguer sur certaines „ pensées incidentes , et décider que l'auteur „ pouvait dire encore telle ou telle chose , et „ que telle ou telle autre pouvait être dite en „ autres termes. „

Il y a tel prince qui a écrit , mais moins en prince qu'en pédant ; de façon qu'on y

reconnaît moins un auteur qui est prince, qu'un prince qui est auteur. Celui qui a fait l'*Anti-Machiavel* écrit véritablement en homme de qualité, et cela sans qu'on puisse lui reprocher de se donner certains petits airs de qualité, qui ne sont au fond qu'une nouvelle espèce de pédanterie plus choquante peut-être ou plus visible que celle de l'école ou du cloître. Je me souviens d'un endroit où il insinue quelque chose touchant son illustre naissance; mais il le fait d'une manière qui n'a rien que de très-aimable. Lisez ce qu'il dit aux pages 128 et 129 : » Un homme élevé à l'Empire » par son courage n'a plus de parens; on » songe à son pouvoir, et non à son extraction. *Aurélien* était fils d'un maréchal de » village, *Probus* d'un jardinier, *Dioclétien* » d'un esclave, *Valentinien* d'un cordier; ils » furent tous respectés. Le *Sforze* qui conquiert » Milan était un payfan; *Cromwell*, qui » assujettit l'Angleterre, et fit trembler l'Eu- » rope; était un simple citoyen; le grand » *Mahomet*, fondateur de l'empire le plus » florissant de l'univers, avait été un » garçon marchand; *Samon*, premier roi » d'Esclavonie, était un marchand français; » le fameux *Piaft*, dont le nom est si révé- » ré en Pologne, fut élu roi, ayant encore aux » pieds ses sabots, et il a vécu respecté

” jusqu'à cent ans. Que de généraux d'armée,
” que de ministres et de chanceliers rotu-
” riers ! l'Europe en est pleine, et n'en est
” que plus heureuse , car ces places sont
” données au mérite ; je ne dis pas cela pour
” mépriser le sang des *Witikinds* , des *Charle-*
” *magnes* , des *Ottomans* ; je dois au contraire ,
” par plus d'une raison , aimer le sang des
” héros , mais j'aime encore plus le mérite. ”
Il n'y a guère qu'un des premiers gentils-
hommes du monde qui puisse parler sur ce
ton-là.

M E M M O I R E

SUR LA SATIRE,

*A l'occasion d'un libelle de l'abbé Desfontaines
contre l'auteur, 1739.*

IL est honteux pour l'esprit humain que sous un gouvernement de sagesse et de paix, qui semble faire de la France une seule famille, la discorde règne dans les belles-lettres, et que la société ne soit troublée que par ceux qui devraient en faire la douceur principale.

Un libelle infame ayant révolté le public, il y a quelques mois, j'ai cru qu'il ne serait pas inutile de proposer ici quelques idées sur la satire, accompagnées de l'histoire récente des injustices, des crimes même, et des malheurs qu'elle a produits de nos jours. Je tâcherai de parler en philosophe et en historien, et de montrer la vérité la plus exacte dans les réflexions comme dans les faits.

Je commencerai d'abord par examiner la nature de la critique; ensuite je donnerai une histoire, peut être utile, de la satire et de ses effets, à prendre seulement depuis *Boileau* jusqu'au dernier libelle diffamatoire qui a paru

depuis peu : ce qui fera un tableau , dont le premier trait fera l'abus que *Boileau* a fait de la critique ; et le dernier fera l'excès horrible où la satire s'est portée de nos jours.

Peut-être que les jeunes gens qui liront cet essai apprendront à détester la satire. Ceux qui ont embrassé ce genre funeste d'écrire en rougiront ; et les magistrats qui veillent sur les mœurs , regarderont peut-être cet essai comme une requête présentée au nom de tous les honnêtes gens pour réprimer un abus intolérable.

De la critique permise.

J'ESPÈRE que ce siècle si éclairé permettra d'abord que j'entre un moment dans l'intérieur de l'homme ; car c'est sur cette connaissance que toute la vie civile est fondée.

Je crois qu'il y a , dans tous les hommes , une horreur pour le mépris , aussi nécessaire pour la conservation de la société et pour le progrès des arts , que la faim et la soif le sont pour nous conserver la vie. L'amour de la gloire n'est pas si général , mais l'impossibilité de supporter le mépris paraît l'être. Il n'est pas plus dans la nature qu'un homme puisse vivre avec des hommes qui lui feront sentir

des dédains continuels, qu'avec des meurtriers qui lui feraient tous les jours des bleffures.

Ce que je dis là n'est point une exagération : et il est très-vraisemblable que DIEU, qui a voulu que nous véussions en société, nous a donné ce sentiment ineffaçable, comme il a donné l'instinct aux fourmis et aux abeilles pour vivre en commun.

Aussi la politesse des hommes ne consiste qu'à se conformer à cette horreur invincible que la nature humaine aura toujours pour ce qui porte le caractère de mépris. La première règle de l'éducation, dans tous les pays, est de ne jamais rien dire de choquant à personne.

Les Français ont été plus loin en cela que les autres peuples. Ils ont presque fait une loi de la société, de dire des choses flatteuses.

Il ferait donc bien étrange que dans la nation la plus polie de l'Europe, il fût permis d'écrire, d'imprimer, de publier d'un homme, à la face de tout le monde, ce qu'on n'oserait jamais dire à lui-même, ni en présence d'un tiers, ni en particulier.

Il n'est permis de critiquer par écrit, sans doute, que de la même façon dont il est permis de contredire dans la conversation. Il faut prendre le parti de la vérité ; mais faut-il

blesser pour cela l'humanité? faut-il renoncer à favoir vivre, parce qu'on se flatte de favoir écrire?

Depuis le beau règne de *Louis XIV*, où tout s'est perfectionné en France, les magistrats qui veillent sur la littérature, ont eu soin, autant qu'ils ont pu, que les Français ne démentissent point, par leurs écrits, ce caractère de politesse qu'ils ont dans le commerce. Il n'y a point aujourd'hui de censeur de livres qui pût donner son approbation à un écrit mordant, à moins peut-être que cet ouvrage ne fût une réponse à un agresseur. Il est triste qu'il ait fallu tant de temps pour établir dans la littérature ce qui l'a toujours été dans le commerce des hommes, et qu'on se soit aperçu si tard que des injures ne sont pas des raisons.

Il se trouva, dans le siècle passé, un homme qui donna un bel exemple de la critique la plus judicieuse et la plus sage: c'est *Vaugelas*. On croit qu'il n'a donné que des leçons de langage; il en a donné de la plus parfaite politesse; il critique trente auteurs, mais il n'en nomme, ni n'en désigne aucun; il prend souvent même la peine de changer leurs phrases en y laissant seulement ce qu'il condamne de peur qu'on ne reconnaisse ceux qu'il censure. Il songeait également à instruire et à ne pas

offenser ; certainement il s'est acquis plus de gloire , en ne voulant pas flétrir celle des autres , que s'il s'était donné le malheureux plaisir de faire passer des injures à la postérité.

Il me convient mal de parler de moi , et je me garderais bien d'en demander la permission , si je ne me trouvais dans une circonstance qui autorise cette extrême liberté. L'excès des horribles calomnies dont on a voulu me noircir dans le libelle le plus odieux , excusera peut-être une hardiesse que je ne me permets ici qu'avec peine.

Je me crus obligé , il y a quelques années , de m'élever contre un homme d'un mérite très-distingué , contre feu M. de *la Motte* , qui se servait de tout son esprit pour bannir du théâtre les règles et même les vers. J'allai le trouver avec M. de *Crébillon* , intéressé plus que moi à soutenir l'honneur d'un art dans lequel je ne l'égalais pas. Nous demandâmes tous deux à M. de *la Motte* la permission d'écrire contre ses sentimens. Il nous la donna ; M. de *Crébillon* voulut bien que je tinssé la plume.

Deux jours après je portai mon écrit à M. de *la Motte*. C'est une préface qu'on a mise à la nouvelle édition d'*Oedipe*. Enfin on vit ce que je ne pense pas qu'on eût vu encore dans la république des lettres : un auteur , censeur

royal , devenir l'approbateur d'un ouvrage écrit contre lui-même.

Encore une fois , je suis bien loin d'oser me citer pour exemple , mais il me semble qu'on peut tirer de-là une règle bien sùre pour juger si un homme s'est tenu dans les bornes d'une critique honnête : *Osez montrer votre ouvrage à celui même que vous censurez.*

Il y a encore un meilleur parti à prendre , surtout dans les ouvrages de goût et de sentiment : c'est de ne critiquer qu'en essayant de mieux faire. Je conviens qu'en physique , en histoire , en philosophie , on est obligé de relever des erreurs. Ce n'est pas assez à M. l'abbé *Dubos* d'établir , avec l'érudition la plus exacte et la plus grande vraisemblance , l'origine des Français , il faut absolument qu'il réfute des opinions moins probables. Il a fallu montrer que *Descartes* avait donné six règles fausses du mouvement , lorsqu'on a établi les véritables règles. Mais en fait d'arts , c'est , je crois , tout autre chose. Un peintre , un sculpteur , un musicien , n'auraient pas bonne grace à écrire contre leur confrère. Pourquoi cette différence ? c'est que les hommes ne peuvent savoir si *Descartes* et *Mézerai* ont tort sans le secours de la critique : mais il suffit d'avoir des yeux et des oreilles pour juger d'un beau tableau et d'une bonne musique. Aussi je ne vois point

que les *Destouches* aient écrit contre les *Campra*, ni les *Girardons* contre les *Pugets* : chacun a tâché de surpasser son émule. Les poètes , et ceux qu'on nomme littérateurs , sont presque les seuls artistes auxquels on puisse reprocher ce ridicule de se déchirer mutuellement sans raison.

Lorsque *Scudéri* porta au cardinal de *Richelieu* sa très-mauvaise censure de la belle, mais imparfaite tragédie du *Cid*, pourquoi le cardinal ne dit-il pas à *Scudéri* et à ses confrères : Messieurs , qui méprisez tant le *Cid*, écrivez sur le même sujet , et traitez-le mieux que *Corneille*? On sentait apparemment que cette manière de critiquer n'était pas à la portée des censeurs. C'était pourtant la seule dont *Corneille* s'était servi contre ses rivaux ; et ce fut la seule que *Racine* employa contre *Corneille* même.

L'auteur de *Cinna* et de *Polyeucte* était homme : il y avait quelques défauts dans ses meilleures pièces : il était un peu déclamateur ; il ne parlait pas purement sa langue ; il n'allait pas toujours assez au cœur. On aurait écrit en vain des volumes contre ses défauts. Il vint un homme qui , sans écrire contre lui et en le respectant , donna des tragédies plus intéressantes , plus purement écrites , et moins pleines de déclamations.

Avant nos bons avocats , on citait les pères de l'Eglise au barreau , quand il s'agissait du loyer d'une maison : avant nos bons prédicateurs , on parlait en chaire de *Plutarque* , de *Cicéron* , et d'*Ovide*. Ceux qui ont banni ce mauvais goût en ont-ils purgé la France en se moquant des orateurs leurs contemporains ? non ; ils ont marché dans la bonne route , et alors on a quitté la mauvaise.

J'aurais bien d'autres exemples à donner pour faire voir que ce n'est point par des fatires , mais par des ouvrages écrits dans le bon goût , qu'on réforme le goût des hommes. Mais cette vérité étant suffisamment prouvée , je passe à l'histoire de la satire , que j'ai promise , à ses effets , et à ses progrès. Je commence par *Boileau* , car en France , quand il s'agit des arts , je crois qu'il n'y a guère d'autre époque à prendre que le règne de *Louis XIV*.

De Despréaux.

L'ABBÉ *Furetière* , homme caustique , et médiocre écrivain , faisait des fatires dans le goût de *Régner*. Il les montrait à *Boileau* jeune encore : le disciple , né avec plus de talent que le maître , profita trop bien dans cette école dangereuse. Il y avait alors à Paris un homme d'une érudition immense , qui écrivait

en prose avec assez de grace et de justesse, qui passait pour bon juge, qui était l'ami et même le protecteur de tous les gens de lettres. S'attendrait-on à voir le nom de *Chapelain* au bas de ce portrait ? Tout cela est pourtant exactement vrai : et *Chapelain* aurait joui d'une grande réputation s'il n'avait pas voulu en avoir davantage. La Pucelle et *Boileau* firent un écrivain très-ridicule d'un homme d'ailleurs très-estimable.

Malgré cette malheureuse Pucelle, *Chapelain* était un si galant homme et si considéré que le grand *Colbert*, lorsqu'il engagea *Louis XIV* à donner des pensions aux gens de lettres, chargea *Chapelain* de faire la liste de ceux qui méritaient les bienfaits du roi.

Cette faveur de *Chapelain* irrita le jeune *Boileau* qui, dans la première édition de sa première satire, fit imprimer ces vers, lesquels ne sont pas ses meilleurs :

Enfin je ne saurais, pour faire un juste gain,
Aller, bas et rampant, fléchir sous *Chapelain*.

Voilà donc l'origine de la querelle : un peu d'envie et de penchant à médire. Ce goût pour la médisance était dans lui, du moins en ce temps-là, si dominant et si injuste que

dans la même satire il traite de parasite (*) un honnête homme qui souffrait la pauvreté avec courage, et qui la rendait respectable en n'allant jamais manger chez personne : il s'appelait *Pelletier*.

Tandis que *Pelletier*, crotté jusqu'à l'échine,
Va chercher son dîné de cuisine en cuisine.

Je demande à tout esprit raisonnable en quoi ces traits, assez bas et assez indignes d'un homme de mérite, pouvaient contribuer à établir en France le bon goût? Quel service *Boileau* rendait-il aux lettres en disant dans sa seconde satire :

Si je veux d'un galant dépeindre la figure,
Ma plume, pour rimer, trouve l'abbé de Pure;
Si je pense exprimer un auteur sans défaut,
La raison dit *Virgile*, et la rime *Quinault*.

J'ai déjà montré quelque part combien ce trait est injuste de toutes façons. *Quinault* ne rime point assez bien avec défaut, pour que ce nom soit amené par la rime; et la raison n'a jamais dit que *Virgile* soit sans défaut : la raison dit seulement que *Virgile*, malgré tout ce qui lui manque, est le plus grand poète de Rome.

(*) Voyez les commentaires mêmes de *Boileau*.

Il est bien indubitable que ce n'est point un zèle trop vif pour le bon goût, mais un esprit de satire et de cabale qui acharnait ainsi *Boileau* contre *Quinault*; car dans une satire qui parut bientôt après, il dit :

Je ne fais pas pourquoi l'on vante l'Alexandre,
Ce n'est qu'un glorieux qui ne dit rien de tendre :
Les héros chez *Quinault* parlent bien autrement.

L'Alexandre du célèbre *Racine* ne valait peut-être guère mieux que l'Asstrate; il était infiniment moins intéressant. J'ai ouï conter même à un homme de ce temps-là qu'un vieux comédien dit à M. *Racine* : *Vous ne réussirez jamais si vous ne traitez pas l'amour aussi tendrement que le jeune Quinault; vous faites des vers mieux que lui : si vous traitez les passions, vous surpasserez Corneille.* Ce comédien avait raison; et je suis persuadé que sans *Quinault*, *Racine* qui avait méconnu son talent dans *Théagène*, dans les *Frères ennemis*, et même dans *Alexandre*, eût pu continuer à s'égarer.

Mais j'insiste encore, et je demande comment *Boileau* pouvait insulter si indignement et si souvent l'auteur de la *Mère coquette*; comment il ne demanda pas enfin pardon à l'auteur d'*Atis*, de *Roland*, d'*Armide*; comment il n'était pas touché du mérite de

Quinault, et de l'indulgence fingulière du plus doux de tous les hommes, qui souffrit trente ans, sans murmure, les insultes d'un ennemi qui n'avait d'autre mérite par dessus lui que de faire des vers plus corrects et mieux tournés, mais qui certes avaient moins de grace, de sentiment et d'invention ?

Est-ce enfin par l'amour du bon goût que *Despréaux* se croyait forcé à louer *Ségrais*, que personne ne lit, et à ne jamais prononcer le nom de *la Fontaine*, qu'on lira toujours ? est-ce à ses satires qu'on doit la perfection où les muses françaises s'élevèrent ? pour lors *Molière* et *Corneille* n'avaient-ils pas déjà écrit ?

Boileau a-t-il appris à quelqu'un que la *Pucelle* est un mauvais ouvrage ? non, sans doute. A quoi donc ont servi ses satires ? à faire rire aux dépens de dix ou douze gens de lettres ; à faire mourir de chagrin deux hommes qui ne l'avaient jamais offensé ; à lui susciter enfin des ennemis qui le poursuivirent presque jusqu'au tombeau, et qui l'auraient perdu plus d'une fois, sans la protection de *Louis XIV.*

Aussi, quelle serait sa réputation s'il n'avait couvert ces fautes de sa jeunesse par le mérite de ses belles épîtres et de son admirable Art poétique. Je ne connais de véritablement bons

ouvrages que ceux dont le succès n'est point dû à la malignité humaine.

De la satire après le temps de Despréaux.

Boileau dans ses satires, quoique cruelles, avait toujours épargné les mœurs de ceux qu'il déchirait. Quelques personnes qui se mêlèrent de poésie après lui, poussèrent plus loin la licence. Un style qu'on appelle marotique fut quelque temps à la mode. Ce style est la pierre sur laquelle on aiguise aisément le poignard de la médisance. Il n'est pas propre aux sujets sérieux, parce qu'étant privé d'articles, et étant hérissé de vieux mots, il n'a aucune dignité; mais, par ces raisons-là même, il est très-propre aux contes cyniques et à l'épigramme.

On vit donc paraître beaucoup d'épigrammes et de satires dans ce style : on y ajouta des couplets encore plus infames. On appelait *couplets* certaines chansons parodiées des opéra. Personne, je crois, ne s'avisera de dire que c'était l'amour du vrai, le goût de la saine antiquité, le respect pour les anciens, qui obligeaient les auteurs de ces infamies à les écrire. C'est pourtant ce que ces auteurs osaient dire pour leur défense : tant on cherche à couvrir les fautes de quelque ombre de raison.

Pour

Pour moi qui , quoique très-jeune alors , ai vu naître toutes ces horreurs , je fais très-bien que l'envie en fut la seule cause. Et quelle envie encore ! quelle source ridicule de tant de disgrâces sérieuses ? de quoi s'agissait-il ? d'un opéra qui n'avait pas réussi ! Il n'y a point d'autre origine de la haine qui fit faire cette pièce infame , intitulée *la Francinade* , et ces soixante et douze couplets qui défolèrent long-temps plusieurs gens de lettres , et des familles entières , et ceux que l'auteur avoua lui-même contre les sieurs *Danchet* , *Berrin* , et *Pécour* ; enfin ceux qui furent la cause de ce fameux procès rapporté très-exactement dans le livre des causes célèbres.

MM. de *la Motte* , *Danchet* , *Saurin* , et le sieur *Roussseau* , étaient amis. MM. de *la Motte* et *Danchet* donnèrent des opéra qui eurent du succès ; ceux de *Roussseau* n'en auraient point eu : joignez à cela la chute de la comédie du *Capricieux* , et ne cherchez point ailleurs ce qui attira tant de crimes et une condamnation si publique.

Mais voici quelque chose qui doit frapper bien davantage. Il est certain qu'un homme flétri pour avoir abusé à ce point du talent de la poésie , pour avoir fait les satires les plus horribles , et qui cherchait à laver cette tache ,

ne devait jamais se permettre la moindre raillerie contre personne. Et cependant qu'a-t-il fait pendant trente années de bannissement ? de nouvelles fatires , auxquelles il ne manque que d'être bien écrites pour être aussi odieuses que les premières.

Je ne diffimule point qu'étant outragé par lui , comme tant d'autres , j'ai perdu patience ; et que surtout dans une pièce contre la calomnie, (*) j'ai marqué toute mon indignation contre le calomniateur. J'ai cru être en droit de venger et mes injures , et celles de tant d'honnêtes gens. J'aurais mieux fait peut-être d'abandonner au mépris et à l'horreur du public les crimes que j'ai attaqués ; mais enfin , si c'est une faute d'écrire contre le perturbateur du repos public , c'est une faute bien excusable ; c'est , j'ose le dire , celle d'un citoyen.

Ce fut alors que les journaux , destinés à l'honneur des lettres , devinrent le théâtre de l'infamie. L'homme dont je parle , et dont je voudrais supprimer ici absolument le nom pour ne me plaindre que du crime , et non du criminel , osa faire imprimer dans la *Bibliothèque française* , en 1736 , un tissu de calomnies.

(*) Voyez l'épître XXVII à madame du Châtelet ; volume d'*Epîtres*.

Il o fait alléguer entre autres raisons de sa conduite envers moi , qu'autrefois en passant par Bruxelles , j'avais voulu le perdre dans l'esprit de M. le duc d'*Aremberg* son protecteur. Quel a été le fruit de cette imposture ? M. le duc d'*Aremberg* en est instruit : il me fait aussitôt l'honneur de m'écrire pour défavouer cette calomnie ; il chasse de sa maison celui qui en est l'auteur. On publie la lettre de ce prince ; le calomniateur est confondu ; et enfin les auteurs du journal de la *Bibliothèque française* me font des excuses publiques.

Je ne me résous à rapporter ce qui va suivre que comme un exemple fatal de cette opiniâtreté malheureuse qui porte l'iniquité jusqu'au tombeau. Ce même homme prend enfin le parti de vouloir couvrir tant de fautes et de disgraces , du voile de la religion ; il écrit des épîtres morales et chrétiennes ; (ce n'est pas ici le lieu d'examiner si c'est avec succès.) Il sollicite enfin son retour à Paris , et sa grace : il veut apaiser le public et la justice ; on le voit prosterné aux pieds des autels , et dans le même temps il trempe dans le fiel sa main moribonde. A l'âge de soixante et douze ans il fait de nouveaux vers satiriques : il les envoie à un homme qui tient un bureau public de ces horreurs : on les imprime. Les voici. La

meilleure censure qu'on en puisse faire, c'est de les rapporter.

Petit rimeur anti-chrétien,
On reconnaît dans tes ouvrages
Ton caractère et non le mien.

Ma principale faute, hélas! je m'en souvien,
Vint d'un cœur qui, séduit par tes patelinages,
Crut trouver un ami dans un parfait vaurien;
Charme des fous, horreur des sages,
Quand par lui mon esprit aveuglé, j'en convien,
Hafardait pour toi ses suffrages;
Mais je ne me reproche rien
Que d'avoir fali quelques pages
D'un nom aussi vil que le tien.

Un pareil exemple prouve bien que quand on n'a pas travaillé de bonne heure à dompter la perversité de ses penchans, on ne se corrige jamais; et que les inclinations vicieuses augmentent encore à mesure que la force d'esprit diminue.

Des satires nommées calottes.

AU milieu des délices pour lesquelles seules on semble respirer à Paris, la médifance et la fatire en ont corrompu souvent la douceur. L'on y change de mode dans l'art de médire

et de nuire comme dans les ajustemens. Aux satires en vers alexandrins succédèrent les couplets ; après les couplets vinrent ce qu'on appelle *les calottes*. Si quelque chose marque sensiblement la décadence du goût en France , c'est cet empressement qu'on a eu pour ces misérables ouvrages. Une plaisanterie ignoble , toujours répétée , toujours retombant dans les mêmes tours , sans esprit , sans imagination , sans grace , voilà ce qui a occupé Paris pendant quelques années ; et pour éterniser notre honte , on en a imprimé deux recueils , l'un en quatre , et l'autre en cinq volumes , monumens infames de méchanceté et de mauvais goût , dans lesquels , depuis les princes jusqu'aux artisans , tout est immolé à la médisance la plus atroce et la plus basse , et à la plus plate plaisanterie. Il est triste pour la France , si féconde en écrivains excellens , qu'elle soit le seul pays qui produise de pareils recueils d'ordures et de bagatelles infames.

Les pays qui ont porté les *Copernic* , les *Ticho-Brahé* , les *Ottoguérick* , les *Leibnitz* , les *Bernouilli* , les *Volf* , les *Huyghens* ; ces pays où la poudre , les télescopes , l'imprimerie , les machines pneumatiques , les pendules , &c. ont été inventés ; ces pays que quelques-uns de nos petits-mâtres ont osé mépriser parce qu'on n'y faisait pas la révérence si bien que chez

nous ; ces pays , dis-je , n'ont rien qui ressemble à ces recueils , soit de chansons infames , soit de calottes , &c. Vous n'en trouvez pas un seul en Angleterre , malgré la liberté et la licence qui y règnent. Vous n'en trouverez pas même en Italie , malgré le goût des Italiens pour les pasquinades.

Je fais exprès cette remarque afin de faire rougir ceux de nos compatriotes qui , pouvant faire mieux , déshonorent notre nation par des ouvrages si malheureusement faciles à faire , auxquels la malignité humaine assure toujours un prompt débit , mais qu'enfin la raison , qui prend toujours le dessus , et qui domine dans la saine partie des Français , condamne ensuite à un mépris éternel.

Des calomnies contre les écrivains de réputation.

IL s'est glissé dans la république des lettres une peste cent fois plus dangereuse. C'est la calomnie qui va effrontément sous le nom de justice et de religion soulever les puissances et le public contre des philosophes , contre les plus paisibles des hommes , incapables de jamais nuire , par cela même qu'ils sont philosophes.

J'ai entendu demander souvent : Pourquoi *Charron* a-t-il été calomnié et persécuté ; et

que *Montagne*, le libre, le pyrrhonien, le hardi *Montagne*, et *Rabelais* même ne l'ont jamais été? pourquoi *Socrate* a-t-il été condamné à mort; et *Spinosa* a-t-il vécu tranquille? pourquoi *la Motte-le-Vayer*, cent fois plus hardi, plus cynique que *Bayle*, a-t-il été précepteur de deux enfans de *Louis XIII*, et que *Bayle* a été accablé? pourquoi *Descartes* et *Volf*, les deux lumières de leur siècle, ont-ils été chassés l'un d'*Utrecht*, et l'autre de l'université de *Hall*, et que tant d'autres qui ne les valaient pas ont été comblés d'honneurs? On rapportait tous ces événemens à la fortune, &c.

Et moi je dis : Examinez bien les sources des persécutions qu'ont effuyées ces grands-hommes, vous trouverez que ce sont des gens de lettres, des sophistes, des professeurs, des prêtres qui les ont excités : lisez, si vous pouvez, toutes les injures qu'on a vomies contre les meilleurs écrivains, vous ne trouverez pas un seul libelle qui n'ait été écrit par un rival. On appelle les belles-lettres *humaniores litteræ*, les lettres humaines; mais, dit un homme d'esprit, en voyant cette fureur réciproque de ceux qui les cultivent, on les appellera plutôt les lettres inhumaines. Je ne veux point m'étendre ici sur les persécutions qui ont privé de leur liberté, de leur patrie, ou de la vie même, tant de grands personnages

dont les noms sont consacrés à la postérité : je ne veux parler ici que de cette persécution sourde que fait continuellement la calomnie, de cet acharnement à composer des libelles, à diffamer ceux qu'on voudrait détruire.

La jalousie, la pauvreté, la liberté d'écrire, sont trois sources intarissables de ce poison. Je conserve précieusement, parmi plusieurs lettres assez singulières que j'ai reçues dans ma vie, celle d'un écrivain qui a fait imprimer plus d'un ouvrage. La voici :

Monfieur, étant sans ressource, j'ai composé un ouvrage contre vous ; mais si vous voulez m'envoyer deux cents écus, je vous remettrai fidèlement tous les exemplaires ; &c. &c.

Je rappellerai encore ici la réponse que fit, il y a quelques années, un de ces malheureux écrivains à un magistrat qui lui reprochait ses libelles scandaleux. *Monfieur, dit-il, il faut que je vive.*

Il s'est trouvé réellement des hommes assez perdus d'honneur pour faire un métier public de ces scandales : semblables à ces affaffins à gages, ou à ces monstres du siècle passé qui gagnaient leur vie à vendre des poisons.

Mais je ne crois pas que depuis que les hommes sont méchants et calomniateurs, on ait jamais mis au jour un libelle aussi déshonorant pour l'humanité, que celui qui a paru

à Paris au mois de janvier de cette année 1739, sous le titre de *Voltairemanie*, ou *Mémoire d'un jeune avocat*.

C'est de quoi je suis obligé, par toutes les lois de l'honneur, de dire un mot ici ; et je prie tout lecteur attentif de vouloir bien examiner une cause qui devient l'affaire de tout honnête homme : car quel homme de bien n'est pas exposé à la calomnie plus ou moins publique ? Tout lecteur sage est, en de pareilles circonstances, un juge qui décide de la vérité et de l'honneur en dernier ressort, et c'est à son cœur que l'injustice et la calomnie crient vengeance.

Examen d'un libelle calomnieux, intitulé : La Voltairemanie, ou Mémoire d'un jeune avocat.

IL est juste en premier lieu de laver l'opprobre que l'on fait au corps respectable des avocats, en imputant à l'un de leurs membres un malheureux libelle, où les injures et les calomnies les plus atroces tiennent lieu de raisons ; un libelle où l'on traite avec indignité M. *Audri*, qui travaille avec applaudissement depuis trente ans au journal des savans sous M. l'abbé *Bignon* ; un libelle où l'on appelle M. de *Fontenelle* ridicule, celui-ci *therfite* de la

faculté, celui-là *cyclope*, cet autre *faquin* ; un libelle enfin qui, pour me servir des expressions d'un des plus estimables hommes de Paris, est l'ouvrage des furies, si les furies n'ont point d'esprit.

Quand on s'abaisse à parler d'un libelle, je crois qu'il n'en faut parler que papiers justificatifs en main, soit devant les juges, soit devant le public. Voici donc la lettre d'un des plus anciens et des meilleurs avocats de Paris, qui prouve qu'il est impossible qu'un avocat soit l'auteur de ce libelle punissable.

A Paris, ce 12 février 1739.

„ J'ai vu, Monsieur, un imprimé qui a
 „ couru ici, intitulé : *La Voltairomanie*, ou
 „ *Lettre d'un jeune avocat, en forme de mémoire* ;
 „ j'ai vu au palais la plupart de messieurs les
 „ avocats. Après avoir parlé à M. *Deniau*,
 „ qui est à présent notre bâtonnier, je puis
 „ vous assurer, Monsieur, qu'il n'y a qu'un
 „ cri de blâme et d'indignation contre les
 „ calomnies atroces répandues dans ce libelle.
 „ Le sentiment commun est qu'il n'est pas
 „ possible qu'un ouvrage si méchant soit
 „ imputé à un avocat, ni même à quelqu'un
 „ qui connaîtrait les lois de cette profession,
 „ dont le premier devoir est la sagesse. Je

„ vous proteste au nom de tous ceux à qui j'ai
 „ parlé (et c'est, encore une fois, la meilleure
 „ partie du palais) que, bien loin que quel-
 „ qu'un s'en avoue l'auteur, tous le condam-
 „ nent comme extrêmement scandaleux. Je
 „ vous ajouterai même que c'est avec une
 „ vraie peine que la plupart vous ont vu si
 „ injurieusement traité que vous l'êtes dans
 „ cet écrit; car nous faisons gloire, Monsieur,
 „ d'honorer les grands génies, et vos ouvra-
 „ ges sont dans nos mains. Tout cela vous
 „ ferait attesté par monsieur le bâtonnier au
 „ nom de l'ordre, sans la difficulté de convo-
 „ quer une assemblée générale. Si de pareilles
 „ brochures, distribuées sous le nom vague
 „ d'un avocat, devenaient fréquentes, nous
 „ serions exposés sans cesse à nous mettre
 „ en mouvement pour les défavouer; mais
 „ pour suppléer à une attestation en forme,
 „ je me suis chargé de vous rendre compte
 „ du sentiment général; et je le fais de
 „ l'aveu de tous ceux à qui j'en ai parlé. Je
 „ m'en acquitte avec d'autant plus de satis-
 „ faction, que c'est ce que j'avais pensé à la
 „ vue du libelle.

„ Je suis avec toute l'estime, &c.

Signé PAGEAU.

Il n'y a personne qui ayant lu cette lettre, ayant remarqué que le libelle est tout entier en faveur du sieur abbé *Guyot Desfontaines*, et plein d'anecdotes qui le regardent, jusque-là même que sa généalogie y est rapportée ; il n'y a personne, dis-je, qui ne voie évidemment par cent autres raisons, qu'aucun avocat n'a composé cet ouvrage. Mais qui donc pourrait en être l'auteur ?

Quoiquel'abbé *Guyot Desfontaines* soit depuis quelques temps mon plus cruel ennemi, cependant je me garderai bien d'imputer à un homme de son âge, à un prêtre, une si infame pièce : je croirais lui faire une trop grande injure. Je l'en crois incapable, et en voici les raisons :

Il est dit dans ce libelle, en termes exprès, que je suis *un voleur, un brutal, un enragé, un athée, le petit-fils d'un paysan, &c. &c.*

Or je soutiens qu'un homme de lettres, quelque méchant qu'il puisse être, ne peut vomir de pareilles injures : celles de *voleur, d'enragé, d'athée, de brutal*, sont des termes horribles, mais vagues, qui ne peuvent fouiller la plume d'un homme auquel il resterait la moindre pudeur et la moindre étincelle d'esprit.

Il est encore bien peu probable qu'un écrivain reproche à un autre écrivain sa naissance :

l'auteur de la *Henriade* doit peu s'embarasser quel a été son grand-père. Uniquement occupé de l'étude, je ne cherche point la gloire de la naissance. Content, comme *Horace*, de mes parens, je n'en ai jamais demandé d'autres au ciel, et je ne réfuterais point ici ce vain mensonge, si je n'avais parmi mes proches parens, des magistrats et des officiers-généraux qui s'intéresseront peut-être davantage à l'honneur d'une famille outragée. Pour moi je sens qu'un tel reproche, s'il était vrai, ne pourrait jamais m'affliger. Je me suis consacré à l'étude dès ma jeunesse; j'ai refusé la charge d'avocat du roi à Paris, que ma famille, qui a exercé long-temps des charges de judicature en province, voulait m'acheter. En un mot, l'étude fait tous mes titres, tous mes honneurs, toute mon ambition.

Voici des preuves encore plus fortes que cet infame écrit ne peut être de l'homme à qui tout Paris l'impute.

On ose avancer, dans ce libelle, que ce service signalé qu'avait rendu si publiquement autrefois le sieur de *Voltaire* au sieur *Desfontaines*, il ne l'avait rendu que pour obéir à M. le président de *Bernière* son patron, qui le nourrissait et le logeait par bonté, et que par conséquent le sieur *Desfontaines* n'avait aucune obligation au sieur de *Voltaire*.

Premièrement , comment se pourrait-il faire qu'un homme de bon sens raisonnât ainsi? Quoi! il serait permis d'insulter son bienfaiteur , parce qu'il aurait été logé et nourri chez un autre! est-ce là la logique de l'ingratitude? En second lieu , l'abbé *Desfontaines* ne savait-il pas que j'ai long-temps loué chez M. de *Bernière* un appartement assez connu? faut-il lui apprendre que j'ai en main l'acte fait double, du 4 de mai 1723 , par lequel je payais 1800 livres de pension pour moi et pour un de mes amis? faudrait-il enfin dire ici que le chef de la justice et plusieurs autres magistrats ont vu la lettre de la veuve du président de *Bernière* , qui dément d'une manière si forte toutes les impostures du libelle? nous ne la rapportons point ici , parce que nous n'en avons point demandé la permission , comme nous avons demandé celle de la faire voir à monsieur le chancelier.

Enfin , comment se pourrait-il faire que l'abbé *Desfontaines* osât dire qu'il n'a jamais eu aucune obligation au sieur de *Voltaire*?

On n'a qu'à lire la lettre qu'il m'écrivit en sortant de l'endroit d'où je l'avais tiré ; elle est écrite et signée de sa main ; le cachet est même presque entier.

De Paris, ce 31 mai.

„ Je n'oublierai jamais les obligations
 „ infinies que je vous ai. Votre bon cœur
 „ est bien au-dessus de votre esprit. Vous êtes
 „ l'ami le plus généreux qui ait jamais été.
 „ Que ne vous dois-je point, &c. &c.

„ L'abbé *Nadal*, l'abbé de *Pons*, *Danchet*,
 „ *Fréret*, se réjouissent; ils traitent ma per-
 „ sonne comme je traiterai toujours leurs
 „ indignes écrits. Ne pourriez-vous pas faire
 „ en sorte que l'ordre qui m'exile à trente
 „ lieues soit levé. Voilà, mon cher ami, ce
 „ que je vous conjure d'obtenir encore pour
 „ moi. Je ne me recommande qu'à vous seul,
 „ qui m'avez servi, &c. &c. „

Après tant de preuves je soutiendrai toujours qu'il faudrait que l'abbé *Desfontaines*, au moins, eût absolument perdu la mémoire, pour avancer contre un homme qui lui a rendu de tels services, des impostures si horribles et si aisées à confondre.

Mais, me dira-t-on, si vers le temps même où il vous avait les plus grandes obligations qu'un homme puisse avoir à un homme, il fit un libelle contre vous; si vous avez plusieurs lettres des personnes auxquelles il montra cet écrit; si l'on fait qu'il était intitulé: *Apologie de M. de Voltaire*, et que cette apologie ironique

et sanglante était un libelle diffamatoire contre vous et contre feu M. de *la Motte* ; si lui-même , dans un autre libelle intitulé : *Pantalo Phebeana*, page 73 , a eu l'imprudenc de citer cette apologie ironique ; enfin s'il a été capable d'une telle ingratitude quand le service était récent , que n'a-t-il point pu faire après plus de treize années ? j'avoue que cette objection est pressante ; mais voici ce que j'ai à répondre.

Je ne crois pas qu'il soit permis d'accuser sans preuves juridiques un citoyen , de quelque faute que ce puisse être : or j'ai , à la vérité , des preuves juridiques , des témoignages subsistans , que la première chose qu'il fit au sortir de bicêtre , ce fut un libelle contre moi ; (*)

(*) *Extrait des lettres de M. Thiriot.*

Du 16 août 1726.

Il a fait du temps de bicêtre un ouvrage contre vous , intitulé : *Apologie de M. de Voltaire* , que je l'ai forcé , avec bien de la peine , à jeter dans le feu. C'est lui qui a fait à Evreux une édition du poëme de *la Ligue* , dans lequel il a inféré des vers de sa façon contre M. de *la Motte* , &c.

Du 31 décembre 1738.

Je me souviens très-bien qu'à la Rivière-Bourdet , chez feu M. le président de *Bernière* il fut question d'un écrit contre M. de *Voltaire* , que l'abbé *Desfontaines* me fit voir , et que je l'engageai de jeter au feu , &c.

Du 14 janvier 1739.

Je démens les impostures d'un calomniateur ; je méprise es éloges qu'il me donne ; je témoigne ouvertement mon estime , mon amitié , ma reconnaissance pour vous , &c.

mais je n'ai aucune preuve assez forte pour l'accuser du malheureux libelle qui a paru cette année; je n'ai que la voix publique. Elle suffit pour devoir attribuer à un homme une bonne action; mais elle ne suffit pas pour lui imputer un crime.

Je pourrais poursuivre, et faire voir jusqu'à quel comble d'horreur la calomnie a été poussée dans cet écrit; mais mon dessein n'est pas de répondre en détail à des discours dignes de la plus vile canaille; ce serait trop mal employer un temps précieux. J'ai voulu seulement, pour l'honneur des lettres, essayer de faire voir combien il est difficile de croire qu'un homme de lettres se soit souillé d'un opprobre si avilissant.

J'écris ici dans la vue d'être utile à la littérature encore plus qu'à moi-même. Plût-à-Dieu que toutes ces haines flétrissantes, ces querelles également affreuses et ridicules fussent éteintes parmi des hommes qui font profession, non-seulement de cultiver leur raison, mais de vouloir éclairer celle des autres! plût-à-Dieu que les exemples que j'ai rapportés pussent rendre sages ceux qui sont tentés de les suivre!

Faudra-t-il donc que les lettres, qu'on prétend avoir adouci les mœurs des hommes, ne servent quelquefois qu'à les rendre malins et farouches? Si je pouvais exciter le repentir

dans un cœur coupable de ces hotteurs , je ne croirais pas avoir perdu ma peine en composant ce petit écrit , que je présente à tous les gens de lettres comme un gage de mon amour pour leurs études et pour le bien de la société.

LE PRESERVATIF. (*)

I.

IL est juste de détromper le public, quand il est à craindre qu'on ne l'abuse. On ne connaît que trop les guerres des auteurs. La plupart des journalistes qui s'érigent en arbitres, font souvent eux-mêmes les plus violens actes d'hostilité. Je puis dire, par l'expérience que j'ai dans la littérature, qu'il se forme autant d'intrigues pour faire valoir ou pour détruire un livre, dont souvent personne ne se soucie, que pour obtenir un poste important.

On fait que le journal des savans de Paris, père de cette multitude de journaux, enfans très-souvent peu semblables à leur père, s'est assez préservé de la contagion des cabales.

Mais parmi les auteurs de ces petites gazettes volantes, qu'on débite tantôt sous le nom de *Nouvelliste du Parnasse*, tantôt sous le nom d'*Observations*, on ne trouve ni le même goût, ni la même science, ni la même équité. J'ai donc cru rendre quelque service aux amateurs des lettres, en rassemblant des bévues que j'ai trouvées dans plusieurs feuilles, intitulées *Observations*, que j'ai lues par hasard.

(*) La première édition de cet ouvrage a paru sous le nom de M. le chevalier de *Mouhi*.

Nombre 100. Le feseur d'observations dit qu'un grand prince a condamné le genre comique larmoyant , dans la pièce de dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, et assure que ce goût ne doit point subsister parmi nous, après cette condamnation.

Il y a en cela trois fautes : la première, que le goût d'un prince ne suffit pas pour régler celui du public ; la seconde , que le dom Sanche d'Arragon de *Pierre Corneille*, n'est point d'un genre comique attendrissant, et qui fasse verser des larmes , comme certaines scènes du Bourreau de soi-même de *Térence* , la scène très-tendre entre une mère et une fille dans *Esope à la cour*, celle du Préjugé à la mode, de l'Enfant prodigue, &c. Dom Sanche d'Arragon est une comédie héroïque et non larmoyante , comme le dit l'*Observateur*. Ce fut la froideur et non l'intérêt qui la fit tomber : jamais une pièce intéressante ne tombe.

La troisième faute, et plus grande , est de s'ériger en juge d'un art qu'on ne connaît pas , et de dire avec hardiesse, que ce qui a plu dans Paris et dans l'ancienne Rome n'a pas dû plaire. Des scènes attendrissantes ont toujours été bien reçues à la comédie , de tous les temps , parce que les actions des particuliers

peuvent être touchantes aussi bien que ridicules , et on peut leur appliquer ce que dit *Horace* :

Interdum vocem comædia tollit.

I I.

DANS la même feuille, l'auteur rapporte une longue critique sur un problème d'optique qu'il n'entend point; on lui fait accroire qu'il s'agissait dans ce problème de la trisection de l'angle, et il n'en est point du tout question. L'auteur que le critique reprend, sans le comprendre, est M. de *Voltaire*. J'ai lu soigneusement l'endroit en question dans la préface de l'édition de Londres des *Elémens* de *Newton*.

L'*Observateur* n'a point lu cet ouvrage qu'il ose critiquer; car il reproche à M. de *Voltaire* d'avoir donné des règles pour partager un angle en trois avec le compas, et c'est de quoi M. de *Voltaire* n'a pas dit un mot dans ses *Elémens*. L'*Observateur* s'est fié en cela à un géomètre qui s'est moqué de lui; il a cru que M. de *Voltaire* ne savait pas qu'on ne peut trouver la trisection de l'angle que par les sections coniques ou par l'algèbre; il a rapporté de bonne foi dans sa feuille une critique qu'on lui a suggérée pour le faire donner

dans le panneau : c'est un exemple pour ceux qui parlent de ce qu'ils ignorent. (1)

I I I.

J E prends les feuilles de l'*Observateur* indifféremment à mesure qu'on me les prête à lire : je trouve une étrange bévue dans la lettre vingt-septième. *Brutus*, dit-il, *plus quaker que stoïcien, a des sentimens plus monstrueux qu'héroïques*. Ne dirait-on pas, à ces paroles, que les quakers sont une secte d'hommes sanguinaires ? Cependant tout le monde fait qu'une des premières lois des quakers est de ne porter jamais d'armes offensives, sous quelque prétexte que ce soit, et de ne jamais repousser une injure. La méprise est aussi grande que s'il avait dit : *Le cruel Brutus, plus capucin que stoïcien*.

(1) Les diamètres apparens des objets sont comme les cordes des angles sous lesquels ils sont vus, et non comme ces angles à une distance triple. Les diamètres apparens, et par conséquent les cordes des angles sont trois fois plus petits ; mais l'angle n'est point partagé en trois. Comme en général dans les expériences ou dans les raisonnemens que font les physiciens sur cet objet, ils considèrent de petits angles, et qu'alors on peut substituer sans erreur sensible le rapport des angles à celui des cordes, on dit ordinairement que la grandeur apparente des objets est proportionnelle à l'angle sous lequel ils sont vus. C'est une mauvaise plaisanterie d'un géomètre sur cette manière de parler inexacte en elle-même, mais généralement reçue, que l'abbé *Desfontaines*, qui était fort ignorant, a pris pour une critique sérieuse.

I V.

NOMBRE 199. En rendant compte d'une hypothèse de M. l'abbé de *Molière*, il dit que *ce physicien se conforme aux expériences de Newton; par exemple, que les corps parcourent en tombant, quinze pieds dans la première seconde, et qu'à des distances différentes du centre de la terre, le même mobile n'aurait pas le même degré de vitesse accélératrice.*

Il y a ici trois fautes. *Newton* n'a point trouvé par expérience que les corps tombent de quinze pieds dans la première seconde : c'est *Huyghens* qui a déterminé cette chute dans ses beaux théorèmes sur le pendule, après que *Galilée* en eut donné une valeur approchée par des expériences directes, mais moins précises.

Secondement, ce n'est qu'à des distances très-considérables et inaccessibles aux hommes que cette différence serait sensible.

Troisièmement, cette différence de la force accélératrice à des distances différentes n'est fondée sur aucune expérience, mais sur une démonstration géométrique. Voilà les bévues où l'on s'expose quand on veut juger de ce qui n'est pas à notre portée.

V.

NOMBRE 17. L'*Observateur* rapporte une ancienne dispute littéraire entre M. *Dacier* et le marquis de *Sévigné*, au fujet de ce passage d'*Horace* :

Difficile est propriè communia dicere. . .

Il rapporte le factum ingénieux de M. de *Sévigné* : *Et pour M. Dacier*, dit-il, *il se défend en savant, et c'est tout dire : des expressions mauffades et injurieuses font les ornemens de son érudition.*

Il y a dans ce discours de l'*Observateur* trois fautes bien étranges.

Premièrement, il est faux que ce soit le caractère des favans du siècle de *Louis XIV*, d'employer des injures pour toutes raisons.

Secondement, il est très-faux que M. *Dacier* en ait usé ainsi avec le marquis de *Sévigné* : il le comble de louanges, et il conclut son mémoire par lui demander son amitié : apparemment que l'*Observateur* n'a pas lu cet écrit.

Troisièmement, il est indubitable que M. *Dacier* a raison pour le fond, et qu'il a très-bien traduit ce vers d'*Horace* :

Difficile est propriè communia dicere. . .

Il est très-difficile de bien traiter des sujets d'invention. . . Car si vous mettez sous les yeux du lecteur la phrase entière d'Horace, vous verrez que la fin explique le commencement.

*Difficile est propriè communia dicere, tuque
Rectius Iliacum carmen deducis in actus,
Quàm si proferres ignota, indictaque primus.*

Il est difficile de bien traiter un sujet d'invention, et vous composerez plus aisément une tragédie tirée de l'Iliade, que de votre propre tête.

Voilà qui fait un sens clair, et qui prouve que *commune* veut dire en cet endroit *intactum*, un sujet neuf.

Ainsi l'abbé *Desfontaines* n'a pas entendu *Horace*, n'a pas lu l'écrit de *M. Dacier* qu'il critique, et a tort dans tous les points.

V I.

NOMBRE 201, &c. Il dit que *Cicéron* est moins ferré que *Sénèque*, et que *Sénèque* est plus verbeux. Peu importe, à la vérité, au public, qu'on ait tort ou raison sur cette bagatelle : mais les jeunes gens qui étudient seraient trompés, s'ils croyaient que *Sénèque* exprime sa pensée en plus de mots que *Cicéron*; car c'est ce que signifie *verbeux*. Il n'y a personne qui ne sache que le défaut de *Sénèque* est

d'être, au contraire, trop précis dans les expressions.

V I I.

M E M E nombre. *Si les Anglais, dit-il, continuent d'encenser encore leur vide, et d'attribuer de merveilleuses propriétés au néant, &c.*

Qui a jamais dit que M. *Newton* ait encensé le vide? cette expression est très-mauvaise en tout sens. Il est faux que M. *Newton* ait attribué de merveilleuses propriétés au vide; il a démontré que les corps, et non le vide, agissent à des distances immenses les uns sur les autres, dans un milieu non résistant. Il faudrait au moins se faire informer de l'état de la question, avant que d'insulter de grands-hommes dont on n'a lu ni pu lire les ouvrages.

V I I I.

N O M B R E 87. Il se fait écrire une lettre par un anglais pour se louer lui-même, et il fait proposer dans cette lettre de faire une nouvelle édition d'un libelle de sa façon, intitulé *Dictionnaire néologique*: ce libelle est l'ouvrage auquel il donne le plus d'éloge dans sa gazette littéraire. Il est bon qu'on sache que ce dictionnaire néologique est une satire dans laquelle on prend la peine inutile de relever des fautes connues de tout le monde, et de critiquer de

très-belles choses à la faveur des mauvaises qu'on reprend. C'est un libelle où l'auteur veut faire passer sa fausse monnaie parmi la bonne qui n'est pas de lui. Je vais en donner quelques exemples.

M. de *Fontenelle* dans ses éloges des académiciens, livre plein d'esprit et de raison, et qui rend les sciences respectables, dit dans l'éloge de M. de *Varignon* : *Nos journées passaient comme des momens, grace à ces plaisirs qui ne sont pourtant pas compris dans ce qu'on appelle ordinairement les plaisirs. Nous parlions à nous quatre une bonne partie des différentes langues de l'empire des lettres, et nous sommes dispersés de là dans toutes les académies.*

Ailleurs il dit très à propos :

N'est-il pas juste en effet que la science ait des ménagemens pour l'ignorance, qui est son aînée, et qu'elle trouve toujours en possession ?

Mallebranche fait un partage si net entre la raison et la foi, et assigne à chacune des objets si séparés, qu'elle ne peuvent plus avoir aucune occasion de se brouiller.

On ne ferait pas tout ce que l'on peut, sans l'espérance de faire plus qu'on ne pourra.

Il ne s'instruisait pas par une grande lecture, mais par une profonde méditation ; un peu de lecture jetait dans son esprit des germes de pensées que la méditation faisait ensuite éclore, et qui

rapportaient au centuple. Il devinait, quand il en avait besoin, ce qu'il eût trouvé dans les livres; et pour s'épargner la peine de les lire, il se les faisait lire.

Il semblait ne plus voir par ses yeux, mais par sa raison seule. La persuasion artificielle de la philosophie, quoique formée par de longs circuits, égalait en lui la persuasion la plus naturelle, et causée par les impressions les plus promptes et les plus vives : les autres croient ce qu'ils voient; pour lui, ce qu'il croyait, il le voyait.

M. de Varignon m'a fait l'honneur de me léguer tous ses papiers par son testament; j'en rendrai au public le meilleur compte qu'il me sera possible : du reste je promets de ne rien détourner à mon usage particulier des trésors que j'ai entre les mains, et je compte que j'en serai cru; il faudrait un plus habile homme pour faire sur ce sujet quelque mauvaise action avec quelque espérance de succès.

Ce sont là les morceaux qu'un écrivain tel que l'abbé Desfontaines ose essayer de tourner en ridicule. Le plus grand des ridicules est assurément d'en vouloir donner à ceux à qui on est si prodigieusement inférieur.

I X.

DANS ce même dictionnaire néologique il reprend *génie conséquent*, *esprit conséquent* :

il ne fait pas que c'est une expression très-juste et très-ufitée.

Il veut tourner en ridicule ces vers de feu M. de la Motte, sous prétexte que dans Richelet le mot *contemporain* n'est pas féminin.

D'une estime contemporaine
 Mon cœur eût été plus jaloux ;
 Mais, hélas ! elle est aussi vaine
 Que celle qui vient après nous.

Il trouve impertinent ces deux vers très-sensés :

Et notre être même est un point
 Que nous sentons sans connaissance.

Il ridiculise encore cette belle expression de M. Racine le fils, dans une épître didactique :

Les signes du plaisir, les couleurs de la joie.

Il ne voit pas que, dans cette expression, il y a à la fois de la vérité et de l'imagination, et que par conséquent elle est belle.

Il reprend le père Catrou d'avoir dit que les pourceaux *paissent le gland*, et il ajoute qu'ils paissent encore quelque chose qu'il ne

peut pas dire. C'est ainsi qu'avec la plus basse des grossièretés, il reprend une expression noble; mais revenons aux *Observations*.

X.

NOMBRE 197. En faisant l'extrait d'une certaine harangue latine de M. *Turretin*, il se plaint de la disette des *Mécénas*, et de la malheureuse situation des savans; et il répète cette plainte dans tous ses livres.

Il devrait savoir que jamais les sciences n'ont été plus encouragées en France. Le voyage au pôle et à l'équateur, entrepris à si grand frais, les pensions données à M. de *Réaumur*, à M. de *Voltaire*, à nos meilleurs auteurs, et en dernier lieu à M. de *Crébillon*, en font une preuve. Il est vrai qu'un homme qui n'a de mérite que celui de la satire est très-méprisé parmi nous, et est souvent puni au lieu d'être récompensé; et cela est très-juste.

X I.

NOMBRE 185. Un homme de goût avait trouvé peu de justesse dans cette phrase de l'oraison funèbre de la reine d'Angleterre, par M. *Bossuet*: *L'Angleterre est plus agitée en sa terre et en ses ports mêmes, que l'Océan qui l'environne*. Il est clair qu'*agitée en sa terre* n'est pas

une bonne expression ; il est clair que s'il y a de l'agitation , elle doit être dans les ports , comme au milieu des terres , et que cette phrase n'est pas digne de l'éloquent et admirable M. Bossuet.

L'*Observateur* se moque du goût de celui qui a repris avec raison cette phrase ; ainsi l'*Observateur* se trompe , et quand il approuve et quand il condamne.

X I I.

NOMBRE 202. En rendant compte du voyage de messieurs les académiciens au cercle polaire : *Vénus* , dit-il , a été observée au méridien au-dessous du pôle. Il ignore qu'une planète n'est ni au-dessus ni au-dessous du pôle , mais toujours dans le zodiaque , et tantôt septentrionale , tantôt méridionale. Il ne fallait pas changer les expressions de M. de Maupertuis , pour lui faire dire une telle absurdité. Quand on ignore les choses dont on parle , il faut copier mot à mot les gens du métier , ou se taire.

X I I I.

NOMBRE 88. Il fait l'éloge d'une ancienne gazette , intitulée *le Nouvelliste du Parnasse* , et il la compare modestement aux premiers journaux des savans , parce qu'elle est de lui ; ce n'est pas la moins considérable de ses fautes.

X I V.

NOMBRE 200, tome 14. Il proteste sur son honneur qu'il n'a point écrit contre les médecins de Paris ; mais en 1736, il protesta sur son honneur à M. l'abbé d'*Olivet*, dans une lettre lue publiquement à l'académie française, qu'il n'avait point eu de part au libelle contre plusieurs membres de cette académie : cependant il fut convaincu , à la chambre de l'arsenal , d'avoir vendu , trois louis au libraire *Ribou* , ce libelle qu'il avait désavoué sur son honneur ; il fut condamné , et n'obtint que très-difficilement sa grace.

X V.

NOMBRE 190. Il dit , en parlant d'une épître sur l'égalité des conditions , *qu'il y a des maux légers , et des maux insupportables dans la vie : on le fait bien. Mais où est l'égalité des conditions ?* dit-il. Il n'a pas compris que les accidens de la vie ne sont pas des conditions. Une maladie incurable , ou bien le mépris et la haine du public , ne sont attachés à aucune condition ; mais dans tous les états on peut être méchant , méprisé , et misérable. Il dit dans la même feuille qu'après la mort du maréchal d'*Ancre* le peuple se repentit de sa barbarie , et lui rendit justice. C'est un fait
absolument

absolument faux : le peuple ne donna aucun signe de repentir. Dans la même feuille il rapporte ces vers connus :

Le bonheur est le port où tendent les humains ;
 Les écueils sont fréquens, les vents sont incertains ;
 Le Ciel, pour aborder cette rive étrangère ,
 Accorde à tout mortel une barque légère.

Si ce port du bonheur, dit-il, est une rive étrangère, le bonheur n'est donc plus dans moi. C'est raisonner très-mal, car l'art du pilote est dans moi, et l'on n'est heureux qu'autant que l'on conduit sagement sa barque. Un médifant, un ingrat, un calomniateur, un homme qui a des mœurs infames, conduit sa barque très-mal, et son malheur est dans lui.

X V I.

NOMBRE 166. Je prends toujours ces feuilles sans ordre, et la suite de numéro est inutile, puisque cet ouvrage est sans aucune liaison ; voici une preuve de son bon goût. *On m'a envoyé, dit-il, depuis peu une très-belle ode. On y fait ainsi parler les déistes :*

Ils ont dit : De mille chimères
 Une absurde combinaison,
 Un tissu de sombres mystères,
 Ne tient pas devant la raison.

Tranquille au haut de l'empyrée,
 Par cette interprète sacrée,
 Dieu daigna se manifester.
 Loin de nous tout dogme apocryphe ;
 La raison, voilà le pontife,
 L'apôtre qu'il faut écouter.

Toute l'ode est dans ce style, et c'est-là le style de l'*Observateur*, dans un gros recueil de vers de sa façon, qu'il a donné *incognito* au public ; mais il dit que c'est ainsi qu'il faut écrire.

X V I I .

N O M B R E 171. C'est avec le même goût qu'il donne les vers suivans pour une belle traduction de ce vers d'*Horace* :

Versus inopes rerum, nugæque canoræ.
 Un emphatique et burlesque étalage
 D'un faux sublime, enté sur l'assemblage
 De ces grands mots, clinquant de l'oraïson,
 Enflés de vent, et vides de raison.

Nous n'avons guère de plus mauvais vers dans notre langue ; figurez-vous ce que c'est qu'un *clinquant enflé de vent, étalage burlesque enté sur un assemblage* : nous dirons en passant que ce style marotique, qui rassemble les

expressions de tous les genres, est monstrueux, quand il s'agit de parler sérieusement.

Ce jargon dans un conte est encor supportable ;
 Mais le vrai veut un air, un ton plus respectable :
 Le sage Despréaux laisse aux esprits malfaits
 L'art de moraliser du ton de Rabelais.

Ces vers d'un de mes amis sont un peu plus raisonnables, et doivent servir à faire voir le misérable abus du style marotique dans des ouvrages qui demandent une éloquence véritable.

X V I I I.

N O M B R E 136. C'est avec le même goût, la même intelligence, qu'il blâme *Horace* d'une chose qu'*Horace* n'a jamais pensée.

Horace a eu tort, dit-il, *de s'exprimer ainsi, en parlant du siècle d'Auguste :*

*Venimus ad summum fortunæ ; pingimus, atque
 Psallimus, et luclamus, Achivis doctius unctis ?*

Le sens de ces vers est : *Nous sommes donc à ce compte supérieurs en tout ; la peinture, la musique, la lutte, sont donc plus perfectionnées chez nous que chez les Grecs : qui osera le dire ? Tous les bons traducteurs d'Horace ont rendu*

ainsi ces vers , et il est impossible qu'ils aient un autre sens.

Horace n'a point eu tort de dire, comme le prétend le sieur *Desfontaines*, que les Romains l'emportaient sur les Grecs ; car il dit expressément le contraire. Si quelqu'un, par exemple, disait : Ce mauvais critique est un *Despréaux*, un *Pétiau*, un *Varron*, ne devrait-on pas voir qu'il parlerait ironiquement ?

X I X.

DANS le même nombre , par un autre excès d'ignorance , il dit que les peintres n'étaient que des barbouilleurs du temps d'*Horace* , et il le dit sans aucune preuve. Nous avons des statues de ce temps-là faites par des Romains ; leur beauté prouve que l'art du dessin était très-connu , et on fait que la peinture est toujours en honneur , quand la sculpture est perfectionnée , car ce sont deux branches de l'art du dessin.

X X.

C'EST avec la même justesse d'esprit que louant, nombre 73 , un satirique de nos jours , il fait un long éloge de trois épîtres , écrites dans un style barbare , et pleines de choses communes dites longuement.

Quel lecteur peut supporter, par exemple, que *Rousseau* traduise en onze vers, et quels vers! cette seule ligne d'*Horace* ?

Omne tulit punctum qui miscuit utile dulci.

Quel auteur donc peut fixer leurs génies ?

Celui-là seul qui formant le projet

De réunir et l'un et l'autre objet,

Sait rendre à tous l'utile délectable,

Et l'attrayant utile et profitable.

Voilà le centre et l'immuable point,

Où toute ligne aboutit et se joint.

Or ce grand but, ce point mathématique,

C'est le vrai seul, le vrai qui nous l'indique ;

Tout, hors de lui, n'est que futilité,

Et tout en lui devient sublimité.

Despréaux a dit : *Le vrai seul est aimable ;*
qui peut souffrir qu'on alonge ainsi cette vieille
pensée ?

Dans ton histoire est un sublime essai,

Où tout est beau parce que tout est vrai,

Non d'un vrai sec et crument historique.

C'est insulter au public que d'oser prodiguer
de l'encens à de si mauvais vers.

X X I.

JE tombe dans le moment sur le nombre 139. *L'idée de M. Mairan*, dit-il, *est imitée du système de M. Newton sur la lumière*. Il faut lui apprendre que jamais *Newton* n'a fait de système sur la lumière. Il a donné un recueil d'expériences et de démonstrations mathématiques, sans autre ordre que celui dans lequel il a fait ses expériences : parler de ces découvertes comme d'un système, c'est comme si on disait, le système d'*Euclide*.

X X I I.

DANS le même nombre, après avoir fait si mal le physicien avec *Newton*, il fait le musicien avec *Rameau*, et il accuse son livre d'être inutile, parce qu'il est vrai : il voudrait que *M. Rameau* eût plus de goût, et il l'insinue souvent ; il devait se souvenir de la fable d'un certain animal pesant et à longues oreilles, qui se plaignait du peu d'harmonie du rossignol.

Il s'est transporté, dit-il, nombre 147, dans une maison où il a vu agir une pompe qui élève cent mille muids d'eau par jour à la hauteur de cent trente pieds, avec peu d'efforts et de dépense.

Il est bon qu'il fache que quand on voit ainsi, on est très-peu propre à faire voir aux

autres. S'il avait la moindre connaissance des mécaniques, il aurait su que le produit de la force par la vitesse, ou par l'espace parcouru, est toujours égal au produit de la résistance par la vitesse ou par l'espace parcouru; que pour élever à cent trente pieds cent mille muids d'eau par jour, il faudrait à chaque seconde élever le poids d'environ cent quarante-huit livres; que la force d'un homme, pour élever des fardeaux, n'est estimée que vingt-cinq livres, et celle d'un cheval cent septante-cinq; que le chemin ou la vitesse de ces fardeaux est de trois pieds par seconde dans la main des hommes ou avec le pas des chevaux; qu'enfin, suivant ce calcul, en allouant encore très-peu de chose pour les frottemens, il faudrait la force de quinze cents hommes, ou de deux cents quinze chevaux par seconde, pour faire réussir cette machine. On ne peut que louer l'effort d'un bon citoyen qui cherche à rendre service à l'Etat par des machines nouvelles; mais on ne peut que rire d'un journaliste qui fait le savant, et qui dit de telles sottises.

X X I I I.

Au nombre 52, l'auteur des *Observations* s'avise de parler de guerre; il a l'insolence de dire que feu M. le maréchal de *Tallard*

gagna la bataille de Spire contre toutes les règles, par une méprise, et parce qu'il avait la vue courte, *circonstance*, dit-il, *qu'il savait depuis long-temps*. Il faut apprendre à cet homme, ci-devant jésuite et curé, ce que c'est que la bataille de Spire. Voici ce qu'en dit, dans une de ses lettres, un des meilleurs lieutenans-généraux qu'ait eu la France.

» M. le maréchal de *Tallard* ayant assiégé
 » Landau, M. le prince de *Hesse* et M. de
 » *Nassau-Neubourg*, à la tête de l'armée des
 » alliés, forcèrent plusieurs marches pour
 » secourir la ville. Je marchais cependant
 » pour joindre l'armée du siège, et il était à
 » craindre que les alliés, se portant entre M. de
 » *Tallard* et moi, ne lui coupassent les vivres.
 » La situation était embarrassante; les ennemis
 » n'avaient plus que deux marches à faire
 » pour attaquer M. de *Tallard*: il prit sa réso-
 » lution sur le champ; il m'envoie dire de
 » marcher en toute diligence avec ma cava-
 » lerie vers le Spireback que les ennemis
 » passaient, et il fait lui-même deux marches
 » forcées pour aller attaquer ceux qui comp-
 » taient le surprendre. Un espion, auquel
 » il donna mille écus, l'instruisit de l'état de
 » l'armée ennemie; je le joignis avec deux
 » mille chevaux, mon infanterie suivait. Nous
 » arrivâmes au Spireback dans le temps que

» les généraux alliés étaient à table. Leur
 » armée se rangea en bataille avec beaucoup
 » de confusion , et nous fondîmes sur eux
 » pendant qu'ils se formaient, quoique toutes
 » nos troupes ne fussent pas arrivées. Je n'ai
 » jamais vu tant de célérité dans l'exécution :
 » les ennemis firent un feu très-vif, et obli-
 » gèrent même M. de *Puignon* de reculer à
 » leur droite ; mais monsieur le maréchal fit
 » charger, la baïonnette au bout du fusil ;
 » méthode excellente , et qui nous réussit
 » presque toujours : alors les ennemis ne
 » firent plus aucune résistance. »

Hé bien , monsieur le journaliste , est-ce
 là gagner une bataille par méprise ? M. de
Feuquières, ennemi personnel de M. de *Tallard* ,
 a pu le dire ; il a fait par envie ce que
 vous faites par ignorance.

X X I V.

L'*Observateur*, nombre 69 , parle de vers
 comme de guerre et de philosophie ; il critique
 ce vers de M. *Gresset* :

Au sein des mers , dans une île enchantée.

Le sein de la mer , dit-il , ne peut s'entendre
 de sa surface : il devrait au moins savoir qu'en
 poésie on dit : *Au sein des mers* , au lieu d'*au*

milieu des mers ; au sein de la France , au lieu d'au milieu de la France ; au sein des beaux arts dont on médite ; au sein de la bassesse , de l'envie , de l'ignorance , de l'avarice , &c.

X X V.

N O M B R E 8. On m'apporte dans le moment cette feuille ; elle est curieuse , et mérite une attention singulière. Voici comme il parle d'un livre intitulé , *Le petit philosophe*.

J'en ai trop dit pour vous faire mépriser un livre qui dégrade également l'esprit et la probité de l'auteur ; c'est un tissu de sophismes libertins , forgés à plaisir pour détruire les principes de la morale , de la politique , et de la religion. Comment pourrait-on être séduit par un écrivain qui franchit toutes sortes de bornes , et qui avoue d'un air cavalier , qu'il n'a étudié que dans les cafés et dans les cabarets ?

Ne croirait-on pas sur cet exposé que cet ouvrage , intitulé *le petit philosophe* ou *Alciphron* , est la production de quelque coquin enfermé dans un hôpital pour ses mauvaises mœurs ? On sera bien surpris quand on saura que c'est un livre saint , rempli des plus forts argumens contre les libertins , composé par M. l'évêque de Cloyne , ci-devant missionnaire en Amérique. Celui qui a fait cet infame portrait de ce saint livre , fait bien voir par-là qu'il n'a

lu aucun des livres dont il a la hardieffe de parler.

X X V I.

AYANT lu dans ces *observations* plusieurs traits contre M. de *Voltaire*, et une lettre qu'il se vante que M. de *Voltaire* lui a écrite, j'ai pris la liberté d'écrire moi-même à M. de *Voltaire* sans le connaître : voici ce qu'il m'a répondu.

» Je ne connais l'abbé *Guyot Desfontaines*
 » que parce que M. *Thiriot* l'amena chez moi
 » en 1724, comme un homme qui avait été
 » ci-devant jésuite et qui, par conséquent,
 » était un homme d'étude ; je le reçus avec
 » amitié, comme je reçois tous ceux qui cul-
 » tivent les lettres. Je fus étonné au bout de
 » quinze jours de recevoir une lettre de lui,
 » datée de bicêtre où il venait d'être ren-
 » fermé. J'appris qu'il avait été mis trois
 » mois auparavant au châtelet pour le même
 » crime dont il était accusé, et qu'on lui
 » fe fait son procès dans les formes. J'étais
 » alors assez heureux pour avoir quelques
 » amis très-puissans que la mort m'a enlevés.
 » Je courus à Fontainebleau, tout malade
 » que j'étais, me jeter à leurs pieds ; je pressai,
 » je sollicitai de toutes parts ; enfin j'obtins
 » son élargissement, et la discontinuation du

„ procès où il s'agissait de sa vie : je lui fis
 „ avoir la permission d'aller à la campagne
 „ chez M. le président de *Bernière* mon ami.
 „ Il y alla avec M. *Thiriot*. Savez-vous ce
 „ qu'il y fit ? un libelle contre moi. Il le
 „ montra même à M. *Thiriot*, qui l'obligea
 „ de le jeter dans le feu ; il me demanda
 „ pardon , en me disant que le libelle était
 „ fait un peu avant la date de bicêtre. J'eus
 „ la faiblesse de le lui pardonner , et cette
 „ faiblesse m'a valu en lui un ennemi mortel ,
 „ qui m'a écrit des lettres anonymes , et qui
 „ a envoyé vingt libelles en Hollande contre
 „ moi. Voilà , Monsieur , une partie des
 „ choses que je puis vous dire sur son
 „ compte , &c. „

Je ne crois pas qu'une pareille lettre ait besoin de commentaire , aussi je n'en ferai point.

X X V I I.

ON m'apporte le nombre 17. Le fatirique auteur essaie d'avilir la *Mérope* du marquis *Maffei*. Cette tragédie a sans doute des défauts , mais ce n'est pas ceux que le fatirique lui reproche. Il traduit *gentile aspetto* , aspect aimable , par *jolie figure* ; *genitori innocenti* , les auteurs vertueux de mes jours , par mes *parens gens de bien* ; *ben compleffo* , taille

avantageuse, par *bonne complexion*. Ainsi dans une traduction que ce critique fit en français d'un ouvrage anglais de M. de *Voltaire*, il prit le mot *cake*, qui signifie *gâteau*, pour le géant *Cacus*. . . . Il est plaifant, il faut l'avouer, qu'un pareil homme s'avise de juger les autres.

X X V I I I.

VOICI les expressions qu'on m'a fait voir dans ses feuilles ;

La fréquence fastidieuse d'un clinquant métaphysique.

Les rustiques contempteurs qui méprisent les révolutions de Pologne, le second Gulliver, le novelliste du Parnasse, &c.

Un sage militaire enchanté d'un auteur connu par les admirables saillies d'une délicate inintelligibilité.

Une hypocrisie corporifiée par la grace.

La nouvelle faculté d'un esprit paradoxal, érigée dans le beau monde.

Un savoyard qui décroite des lambeaux de métaphysique.

La vérité habilement distillée par un avocat-général, qui en tire l'essence du problématique judiciaire.

Je n'en copierai pas davantage ; je me contenterai de demander s'il sied bien à l'auteur de ce *galimatias* plein de bassesse, d'insulter au style de M. de *Marivaux*, et à tant d'autres ?

X X I X.

Je crains de fatiguer le public par les citations d'un ouvrage, dont les feuilles sont oubliées à mesure qu'elles paraissent. Je crois que le peu que j'ai dit servira de *préservatif*. Je continuerai si la chose est nécessaire ; j'avertis, en attendant, que le même auteur donne sous main, depuis quelque temps, une autre brochure intitulée : *Réflexions sur les ouvrages de littérature*. On dit qu'il combat souvent dans cette feuille ce qu'il a dit dans les *Observations*. Cela fait souvenir de gens d'une profession à peu près semblable, qui font semblant de se battre pour ameuter les passans. N'est-il pas déplorable de voir un tel brigandage dans les lettres ?

COURTE REPONSE

AUX LONGS DISCOURS

D'UN DOCTEUR ALLEMAND.

J'E m'étais donné à la philosophie , croyant y trouver le repos que *Newton* appelle *rem prorsus substantialem* ; mais je vis que la racine quarrée du cube des révolutions des planètes , et les quarrés de leurs distances , fesaient encore des ennemis. Je m'aperçois que j'ai encouru l'indignation de quelques docteurs allemands. J'ai osé mesurer toujours la force des corps en mouvement par $m + v$. J'ai eu l'insolence de douter des monades , de l'harmonie préétablie , et même du grand principe des indiscernables. Malgré le respect sincère que j'ai pour le beau génie de *Leibnitz* , pouvais-je espérer du repos , après avoir voulu ébranler ces fondemens de la nature ? On a employé , pour me convaincre , de longs sophismes et de grosses injures , selon la respectable coutume introduite depuis long-temps dans cette science qu'on appelle *philosophie* , c'est-à-dire *amour de la sagesse*.

Il est vrai qu'une personne infiniment respectable à tous égards , et qui a beaucoup de

fortes d'esprit, a daigné en employer une à éclaircir et à orner le système de *Leibnitz*; elle s'est amusée à décorer d'un beau portique ce bâtiment vaste et confus. J'ai été étonné de ne pouvoir la croire en l'admirant; mais j'en ai vu enfin la raison; c'est qu'elle-même n'y croyait guère, et c'est ce qui arrive souvent entre ceux qui s'imaginent vouloir persuader, et ceux qui s'efforcent de se laisser persuader.

Plus je vais en avant, et plus je suis confirmé dans l'idée que les systèmes de métaphysique sont pour les philosophes ce que les romans sont pour les femmes. Ils ont tous la vogue les uns après les autres, et finissent tous par être oubliés. Une vérité mathématique reste pour l'éternité, et les fantômes métaphysiques passent comme des rêves de malades.

Lorsque j'étais en Angleterre, je ne pus avoir la consolation de voir le grand *Newton*, qui touchait à sa fin. Le fameux curé de Saint-James, *Samuel Clarke*, l'ami, le disciple, et le commentateur de *Newton*, daigna me donner quelques instructions sur cette partie de la philosophie, qui veut s'élever au-dessus du calcul et des sens. Je ne trouvai pas, à la vérité, cette anatomie circonspecte de l'entendement
humain,

humain, ce bâton d'aveugle avec lequel marchait le modeste *Locke*, cherchant son chemin, et le trouvant; enfin cette timidité savante qui arrêta *Locke* sur le bord des abîmes. *Clarke* sauta dans l'abîme, et j'osai l'y suivre. Un jour, plein de ces grandes recherches qui charment l'esprit par leur immensité, je dis à un membre très-éclairé de la société : *M. Clarke est un bien plus grand métaphysicien que M. Newton.* Cela peut être, me répondit-il froidement; c'est comme si vous disiez que l'un joue mieux au ballon que l'autre. Cette réponse me fit rentrer en moi-même. J'ai depuis osé percer quelques-uns de ces ballons de la métaphysique, et j'ai vu qu'il n'en est sorti que du vent. Aussi, quand je dis à M. de *s'Gravesande* : *Vanitas vanitatum, et metaphysica vanitas*; il me répondit : *Je suis bien fâché que vous ayez raison.*

Le père *Mallebranche*, dans sa *Recherche de la vérité*, ne concevant rien de beau, rien d'utile que son système, s'exprime ainsi : „ Les
 „ hommes ne sont pas faits pour considérer
 „ des moucheron; et on n'approuve pas la
 „ peine que quelques personnes se font don-
 „ née de nous apprendre comment sont faits
 „ certains insectes, la transformation des
 „ vers, &c. Il est permis de s'amuser à cela,
 „ quand on n'a rien à faire, et pour se

» divertir. » Cependant *cet amusement à cela pour se divertir* nous a fait connaître les ressources inépuisables de la nature, qui rendent à des animaux les membres qu'ils ont perdus, qui reproduisent des têtes après qu'on les a coupées, qui donnent à tel insecte le pouvoir de s'accoupler l'instant d'après que sa tête est séparée de son corps, qui permettent à d'autres de multiplier leur espèce sans le secours des deux sexes. *Cet amusement à cela a développé un nouvel univers en petit, et des variétés infinies de sagesse et de puissance, tandis qu'en quarante ans d'études le père Mallebranche a trouvé que la lumière est une vibration de pression sur de petits tourbillons mous, et que nous voyons tout en DIEU.*

J'ai dit que *Newton* savait douter; et là-dessus on s'écrie: Oh! nous autres nous ne doutons pas; nous savons, de science certaine, que l'ame est je ne fais quoi, destinée nécessairement à recevoir je ne fais quelles idées, dans le temps que le corps fait nécessairement certains mouvemens, sans que l'un ait la moindre influence sur l'autre; comme lorsqu'un homme prêche, et que l'autre fait des gestes; et cela s'appelle *l'harmonie préétablie*. Nous savons que la matière est composée d'êtres qui ne sont pas matière, et que dans la patte d'un ciron il y a une infinité de substances

fans étendue , dont chacune a des idées confuses qui composent un miroir concentré de tout l'univers ; et cela s'appelle le *système des monades*. Nous concevons aussi parfaitement l'accord de la liberté et de la nécessité ; nous entendons très-bien *comment tout étant plein , tout a pu se mouvoir*. Heureux ceux qui peuvent comprendre des choses si peu compréhensibles , et qui voient un autre univers que celui où nous vivons !

J'aime à voir un docteur qui vous dit d'un ton magistral et ironique : „ Vous errez , vous ne savez pas qu'on a découvert depuis peu que *ce qui est possible , et que tout ce qui est possible n'est pas actuel ; et que tout ce qui est actuel est possible ; et que les essences des choses ne changent pas*. „ Ah ! plût à Dieu que l'essence des docteurs changeât ! Hé bien , vous nous apprenez donc qu'il y a des essences , et moi je vous apprends que ni vous ni moi n'avons l'honneur de les connaître : je vous apprends que jamais homme sur la terre n'a su et ne saura ce que c'est que la matière , ce que c'est que le principe de la vie et du sentiment , ce que c'est que l'ame humaine ; s'il y a des ames dont la nature soit seulement de sentir sans raisonner , ou de raisonner en ne sentant point , ou de ne faire ni l'un ni l'autre ;

si ce qu'on appelle *matière* a des sensations comme elle a la gravitation ; si , &c.

Quant à la dispute sur la mesure de la force des corps en mouvement , il me paraît que ce n'est qu'une dispute de mots ; et je suis fâché qu'il y en ait de telles en mathématique. Que l'on exprime comme l'on voudra la force par mv , ou par mv^2 , rien ne changera dans la mécanique ; il faudra toujours la même quantité de chevaux pour tirer les fardeaux , la même charge de poudre pour les canons ; et cette querelle est le scandale de la géométrie.

Plût au ciel encore , qu'il n'y eût point d'autre querelle entre les hommes ! nous serions des anges sur la terre. Mais ne ressemble-t-on pas quelquefois à ces diables que *Milton* nous représente dévorés d'ennui , de rage , d'inquiétude , de douleur , et raisonnant encore sur la métaphysique au milieu de leurs tourmens ?

- » Tels dans l'amas brillant des rêves de Milton ,
- » On voit les habitans du brûlant Phlégéon ,
- » Entourés de torrens , de bitume et de flamme ,
- » RaISONNER sur l'essence , argumenter sur l'ame ,
- » Sonder les profondeurs de la fatalité ,
- » Et de la prévoyance , et de la liberté.
- » Ils creusent vainement dans cet abyme immense.

. and reason'd high
Of providence foreknowledge, will, and fate,
Fix't fate, free will, foreknowledge absolute,
And found no end, &c.

PETIT COMMENTAIRE

S U R

L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE,

COMPOSÉ PAR M. THOMAS.

JE viens de lire dans l'éloquent discours de M. *Thomas* ces paroles remarquables :

„ Le dauphin lisait avec plaisir ces livres
„ où la douce humanité lui peignait tous les
„ hommes , et même ceux qui s'égarèrent ,
„ comme un peuple de frères. Aurait-il donc
„ été lui-même ou persécuteur ou cruel ?
„ Aurait-il adopté la férocité de ceux qui
„ comptent l'erreur parmi les crimes, et
„ veulent tourmenter pour instruire ? *Ah ! dit-*
„ *il plus d'une fois, ne persécutons point.*”

Ces mots ont pénétré dans mon cœur; je me suis écrié : Quel fera le malheureux qui osera être persécuteur, quand l'héritier d'un grand royaume a déclaré qu'il ne faut pas l'être ? Ce prince savait que la persécution n'a jamais produit que du mal ; il avait lu beaucoup : la philosophie avait percé jusqu'à lui. Le plus grand bonheur d'un Etat monarchique est que le prince soit éclairé. *Henri IV* ne l'était point par les livres ; car excepté

Montagne, qui n'a rien d'arrêté, et qui n'apprend qu'à douter, il n'y avait alors que de misérables livres de controverse, indignes d'être lus par un roi. Mais *Henri IV* était instruit par l'adversité, par l'expérience de la vie privée et de la vie publique, enfin, par ses propres lumières. Ayant été persécuté, il ne fut point persécuteur. Il était plus philosophe qu'il ne pensait, au milieu du tumulte des armes, des factions du royaume, des intrigues de la cour, et de la rage de deux sectes ennemies. *Louis XIII* ne lut rien, ne fut rien, et ne vit rien; il laissa persécuter.

Louis XIV avait un grand sens, un amour de la gloire qui le portait au bien, un esprit juste, un cœur noble; mais le cardinal *Mazarin* ne cultiva point un si beau caractère. Il méritait d'être instruit, il fut ignorant; ses confesseurs enfin le subjuguèrent; il persécuta, il fit du mal. Quoi! les *Sacis*, les *Arnaulds*, et tant d'autres grands-hommes emprisonnés, exilés, bannis! Et pourquoi? parce qu'ils ne pensaient pas comme deux jésuites de la cour: et enfin son royaume en feu pour une bulle! Il le faut avouer, le fanatisme et la friponnerie demandèrent la bulle, l'ignorance l'accepta, l'opiniâtreté la combattit. Rien de tout cela ne ferait arrivé sous un prince en état d'apprécier ce que vaut une grace efficace,

une grace fuffifante , et même encore une verfatile.

Je ne fuis pas étonné qu'autrefois le cardinal de *Lorraine* ait perfécuté des gens affez mal avisés pour vouloir ramener les chofes à la première inftitution de l'Eglife; le cardinal aurait perdu fept évêchés , et de très-grosses abbayes dont il était en poffeffion. Voilà une très-bonne raifon de pourfuivre ceux qui ne font pas de notre avis. Perfonne affurément ne mérite mieux d'être excommunié que ceux qui veulent nous ôter nos rentes. Il n'y a pas d'autre fujet de guerre chez les hommes ; chacun défend fon bien autant qu'il le peut.

Mais que dans le fein de la paix il s'élève des guerres inteftines pour des billevefées incompréhenfibles de pure métaphyfique ; qu'on ait fous *Louis XIII*, en 1624 , défendu, fous peine de galères, de penfer autrement qu'*Aristote* ; qu'on ait anathématisé les idées innées de *Descartes*, pour les admettre enfuite ; que de plus d'une queftion digne de *Rabelais* on ait fait une queftion d'Etat ; cela eft barbare et abfurde.

On a demandé fouvent pourquoi , depuis *Romulus* jufqu'au temps où les papes ont été puiffans , jamais les Romains n'ont perfécuté un feul philofophe pour fes opinions ? On ne
peut

peut répondre autre chose sinon que les Romains étaient sages.

Cicéron était très-puissant. Il dit dans une de ses lettres : *Voyez à qui vous voulez que je fasse tomber les Gaules en partage.* Il était très-attaché à la secte des académiciens. Mais on ne voit pas qu'il lui soit jamais tombé dans la tête de faire exiler un stoïcien , d'exclure des charges un épicurien , de molester un pythagoricien.

Et toi , malheureux *Jurieu* , fugitif de ton village , tu voulus opprimer le fugitif *Bayle* dans son asile et dans le tien ; tu laissas en paix *Spinoza* dont tu n'étais point jaloux ; mais tu voulais accâbler ce respectable *Bayle* qui écrasait ta petite réputation par sa renommée éclatante.

Le descendant et l'héritier de trente rois a dit : *Ne persécutons point ;* et un bourgeois d'une ville ignorée , un habitué de paroisse , un moine dirait , *Persécutons !*

Ravir aux hommes la liberté de penser ! juste ciel ! Tyrans fanatiques , commencez donc par nous couper les mains qui peuvent écrire , arrachez-nous la langue qui parle contre vous , arrachez-nous l'ame qui n'a pour vous que des sentimens d'horreur.

Il y a des pays où la superstition également lâche et barbare abrutit l'espèce humaine : il

y en a d'autres où l'esprit de l'homme jouit de tous ses droits. Entre ces deux extrémités, l'une céleste, l'autre infernale, il est un peuple mitoyen chez qui la philosophie est tantôt accueillie et tantôt proscrite; chez qui *Rabelais* a été imprimé avec privilège, mais qui a laissé mourir le grand *Arnauld* de faim dans un village étranger; un peuple qui a vécu dans des ténèbres épaisses depuis le temps de ses druides jusqu'au temps où quelques rayons de lumière tombèrent sur lui de la tête de *Descartes*. Depuis ce temps, le jour lui est venu d'Angleterre. Mais croira-t-on bien que *Locke* était à peine connu de ce peuple il y a environ trente ans? Croira-t-on bien que lorsqu'on lui fit connaître la sagesse de ce grand-homme, des ignorans en place opprimèrent violemment celui qui apporta le premier ces vérités, de l'île des philosophes dans le pays des frivolités?

Si on a poursuivi ceux qui ont éclairé les ames, on a poussé la manie jusqu'à s'élever contre ceux qui sauvaient les corps. En vain il est démontré que l'inoculation peut conserver la vie à vingt-cinq mille personnes par année dans un grand royaume; il n'a pas tenu aux ennemis de la nature humaine qu'on n'ait traité ses bienfaiteurs d'empoisonneurs publics. Si on avait eu le malheur de les

écouter, que serait-il arrivé? les peuples voisins auraient conclu que la nation était sans raison et sans courage.

Heureusement les persécutions sont passagères : elles sont personnelles , elles dépendent du caprice de trois ou quatre énergumènes qui voient toujours ce que les autres ne verraient pas , si on ne corrompait point leur entendement : ils cabalent , ils ameutent , on crie quelque temps , ensuite on est étonné d'avoir crié , et puis on oublie tout.

Un homme ose dire , non-seulement après tous les physiciens , mais après tous les hommes , que si la Providence ne nous avait pas accordé des mains , il n'y aurait sur la terre ni artistes ni arts. Un vinaigrier , devenu maître d'école , dénonce cette proposition comme impie : il prétend que l'auteur attribue tout à nos mains , et rien à notre intelligence. Un singe n'oserait intenter une telle accusation dans le pays des singes ; cette accusation réussit chez les hommes. L'auteur est persécuté avec fureur ; au bout de trois mois on n'y pense plus. Il en est de la plupart des livres philosophiques comme des contes de *la Fontaine* : on commença par les brûler , on a fini par les représenter à l'opéra comique. Pourquoi en permet-on les représentations ? c'est qu'on s'est aperçu enfin qu'il n'y avait là que de quoi rire. Pourquoi

le même livre qu'on a proscrit reste-t-il paisiblement entre les mains des lecteurs? c'est qu'on s'est aperçu que ce livre n'a troublé en rien la société; qu'aucune pensée abstraite, ni même aucune plaisanterie, n'a ôté à aucun citoyen la moindre prérogative; qu'il n'a point fait renchérir les denrées; que les moines mendians n'en ont pas moins rempli leur besace; que le train du monde n'a changé en rien, et que le livre n'a servi précisément qu'à occuper le loisir de quelques lecteurs.

En vérité, quand on persécute, c'est pour le plaisir de persécuter.

Passons de l'oppression passagère que la philosophie a essuyée mille fois parmi nous, à l'oppression théologique qui est plus durable. Dès les premiers siècles on dispute, les deux partis contraires s'anathématisent. Qui a raison des deux? c'est le plus fort. Des conciles combattent contre des conciles, jusqu'à ce qu'enfin l'autorité et le temps décident. Alors les deux partis réunis persécutent un troisième parti qui s'élève, et celui-ci en opprime un quatrième. On ne fait que trop que le sang a coulé pendant quinze cents ans pour ces disputes; mais ce qu'on ne fait pas assez, c'est que si on n'avait jamais persécuté, il n'y aurait jamais eu de guerre de religion.

Répétons donc mille fois avec un dauphin tant regretté: *Ne persécutons personne.*

QUELQUES PETITES HARDIESSES

DE M. CLAIR,

A l'occasion d'un panégyrique de S^t Louis.

EN lisant le panégyrique de S^t Louis, prononcé par M. Mauri devant notre illustre académie, je croyais, à l'article des Croisades, entendre ce Cucupietre ou Pierre l'ermite, changé en Démosthènes et en Cicéron. Il donne presque envie de voir une croisade. J'avoue que je ne serais pas fâché qu'on en fît une contre l'empire ottoman. J'aime l'Eglise grecque; elle est la mère de l'Eglise latine. J'ai ouï dire qu'il y a quelques princes qui dans l'occasion, s'uniraient pour relever, non pas trop haut, mais sur ses pieds, le patriarche de Constantinople écrasé par le muphti. Je verrais avec plaisir la belle Grèce, la patrie d'Alcibiade et d'Anacréon, délivrée de son long esclavage. Il serait doux de souper dans Athènes, libre avec Aspasia et Périclès, au sortir d'une tragédie de Sophocle.

Mais pour aller faire la guerre vers Immaüs et Corozaim, je confesse que ce n'est pas mon goût.

Tous les premiers historiens des croisades semblent mordus des mêmes tarentules que les croisés. Il semble, à les entendre, qu'on rendait un service important à DIEU, en abandonnant la culture des terres les plus fertiles de l'Occident, en portant son or et son argent dans un pays aride, en visitant les saints lieux sur un cheval de charrette avec sa maîtresse en croupe, et en se faisant tuer par des Turcs et par des Sarrazins, à dix-huit cents lieues de sa patrie.

De droit, on n'en avait aucun. Quelle fut donc l'origine de cette fureur épidémique qui dura deux cents années, et qui fut toujours signalée par toutes les cruautés, toutes les perfidies, toutes les débauches, toute la démence dont la nature humaine est capable ?

L'arme pietose e'l capitano, che'l gran sepolcro liberò di Cristo col senno è con la mano est fort bon dans un poëme épique ; mais il n'en est pas de même dans l'histoire telle que le *senno* l'exige aujourd'hui.

Je hasarde de dire avec soumission, et en me trompant peut-être, que les papes conçurent ce vaste et hardi dessein de transporter l'Europe militaire en Asie. Les pèlerinages étaient fort à la mode ; ils avaient commencé dans l'Orient, à la Mecque, où les savans arabes prétendaient qu'*Abraham* et *Ismaël*

étaient enterrés. On avait imité ces émigrations passagères dans l'Occident. On allait visiter à Rome les tombeaux de S^t Pierre et de S^t Paul, dont les corps reposent dans cette ville, selon les savans occidentaux : mais l'opinion répandue depuis très-long-temps parmi les chrétiens, que le monde allait finir, avait, depuis près de cent ans, détourné les fidèles du pèlerinage de Rome au pèlerinage de Jérusalem. Le tombeau de JESUS-CHRIST l'emportait, comme de raison, sur le tombeau de ses disciples, quoiqu'après tout la faine critique n'ait pas plus de preuve démonstrative de l'endroit précis où Notre Seigneur fut enseveli, que de celui où gîte corps d'*Abraham*.

Le monde ne finissant point et les Turcs maîtres de Jérusalem rançonnant les pèlerins, ces pieux voyageurs latins se plaignirent, non-seulement des Turcs qui leur faisaient payer trop cher leur dévotion, mais encore plus des Arabes qui les dépouillaient, et beaucoup plus des Grecs chrétiens qui ne les assistaient pas à leur retour par Constantinople. Car les malheureux et les imprudens s'irritent plus contre leurs frères qui ne les secourent pas, que contre les ennemis qui les dépouillent.

Le premier qui imagina d'armer l'Occident contre l'Orient, sous prétexte d'aider les pèlerins et de délivrer les saints lieux, fut ce pape

Grégoire VII, ce moine si audacieux, cet homme si fourbe à la fois et si fanatique, si chimérique et si dangereux, cet ennemi de tous les rois, qui établit sa chaire de *S^t Pierre* sur des trônes renversés. On voit par ses lettres qu'il s'était proposé de publier une croisade contre les Turcs; mais cette croisade devait nécessairement être dirigée contre l'empire chrétien de Constantinople. On ne pouvait rétablir l'Eglise latine en Asie, que sur les ruines de la grecque, sa rivale éternelle; et on ne pouvait écraser cette Eglise qu'en prenant Constantinople.

Urbain II eut le même dessein. C'est cet *Urbain II* qui aggrava la persécution commencée par *Grégoire VII*, contre le grand et infortuné empereur *Henri IV*. C'est lui qui arma le fils contre le père, et qui sanctifia ce crime. C'est lui qui, né sujet du roi de France *Philippe I*, osa excommunier son souverain dans la France même, où il prêcha la croisade.

Le dessein était si bien pris de s'emparer de Constantinople, que l'évêque *Monteil*, légat du pape et guerrier, voulut absolument qu'on commençât l'expédition par le siège de cette capitale, et qu'on exterminât les chrétiens grecs avant d'aller aux Turcs. Le comte *Bohemondo*, qui était dans le secret, n'eut

jamais d'autre avis. *Hugues*, frère du roi de France, n'ayant ni troupe ni argent, ayant hautement soutenu ce projet, fut assez imprudent pour aller faire une visite à l'empereur *Alexis Comnène*, qui le fit arrêter, et qui eut ensuite la générosité de le relâcher. Enfin ce *Goffredo*, qui n'était point du tout le chef des croisés comme on l'a cru, attaqua les faubourgs de la ville impériale *col senno è con la mano*, pour son premier exploit; mais trop heureux de faire sa paix avec l'empereur, il obtint enfin la permission d'aller à Jérusalem, dont le comte de Toulouse et le prince de Tarente lui ouvrirent le chemin par la prise, ou plutôt par la surprise d'Antioche. En un mot, le but de cette croisade était si bien de se saisir de l'empire grec, que les croisés s'en emparèrent en 1204, et en furent les maîtres pendant environ cinquante ans.

Si tout cela fut juste, je m'en rapporte à *Grotius*, *De jure belli et pacis*.

Alors les papes se virent élevés à ce point de grandeur dont les califes descendaient. Ces califes avaient commencé par porter le glaive et l'encensoir : les papes qui commencèrent par l'encensoir, se servirent ensuite du glaive des princes. S'ils s'en étaient armés eux-mêmes, ils auraient peut-être, à l'aide du fanatisme de ces temps, réuni sous leurs lois les empires

d'Orient et d'Occident du même bras dont ils terrassaient *Henri IV*, *Frédéric Barberouffe*, et *Frédéric II*; mais ils restèrent dans Rome, et ils ne combattirent qu'avec des bulles.

On fait comment les Grecs chassèrent les Latins, et reprirent leur malheureux empire : on fait comment les musulmans exterminèrent tous les croisés dans l'Asie mineure et dans la Syrie. Il ne resta de ces multitudes de barbares émigrans, que quelques ordres religieux qui firent vœu au Dieu de paix de verser le sang humain.

Ce fut dans ces circonstances que *S^t Louis* eut le malheur de faire le même vœu à Paris dans un accès de fièvre, pendant lequel il crut entendre une voix céleste qui lui ordonnait d'entreprendre une croisade. Il devait bien plutôt écouter la véritable voix céleste, celle de la raison, qui lui ordonnait de rester chez lui, de continuer à faire fleurir dans son royaume l'agriculture, le commerce, et les lois, d'être le père de son peuple, et l'arbitre de ses voisins. Il jouissait de cette gloire; et s'il voulait conquérir, il pouvait être plus à propos de prendre la Guienne que d'aller lui-même se faire prendre en Egypte, en appauvrissant et en dépeuplant son royaume.

Il suivait, dit-on, le préjugé du temps. C'était à sa grande ame de se mettre au-dessus

du préjugé. Il lui appartenait de changer son siècle. Il avait déjà donné cet utile exemple en résistant avec piété aux entreprises de la cour de Rome. Que ne résistait-il de même à la démente des croisades, lui qui regardait le bien de son Etat comme son premier devoir ? Qu'est-ce donc que la France avait à démêler avec Jérusalem ? Quel intérêt, quelle raison, quel traité l'appelaient en Egypte ? S'il y avait quelques Français esclaves dans cette contrée, le vieux et sage *Melek-sala*, qui demandait la paix, les lui aurait rendus pour mille et mille fois moins d'argent que ne lui coûta sa fatale entreprise. Nulle nation ne le pressait d'aller faire en Egypte une guerre qui l'aurait ruiné quand même elle eût été heureuse. Au contraire, toutes les nations de l'Europe étaient lassées de ces croisades ridicules et affreuses, à commencer par Rome même.

On reproche à notre siècle de ne condamner sa croisade que parce qu'il était un saint ; mais c'est (nous osons le dire) parce qu'il était un saint, qu'il ne devait pas l'entreprendre. Il la fit en saint et en héros sans doute ; mais s'il eût employé autrement ses grandes vertus, il eût été plus saint et plus héros.

C'est parce que nous révérons sa mémoire avec amour, que nous pleurons sur lui qui se rendit le plus malheureux des hommes ;

sur sa femme qui accoucha dans une prison de l'Égypte dans la crainte continuelle de la mort ; sur son fils qui périt avec le père dans ces entreprises funestes ; sur son frère le comte d'Artois, dont les vainqueurs portèrent la tête au bout d'une lance ; sur la fleur de la chevalerie égorgée à ses yeux ; sur cinquante mille Français perdus dans cette expédition désastreuse.

Nous chérissons sa mémoire , nous nous prosternons devant ses autels ; mais qu'on nous permette d'estimer son vainqueur *Almoadan* qui le fit guérir de la peste et qui lui remit deux cents mille *besans* d'or de sa rançon. On le fait, et on doit le dire : les Orientaux étaient alors les peuples instruits et civilisés ; et nous étions les barbares.

Enfin *Blanche*, sa mère, qui savait gouverner, désapprouva hautement cette croisade ; et l'on peut faire gloire de penser comme la reine *Blanche*.

Je suppose maintenant qu'on raconte à un homme de bon sens l'histoire de cette croisade de *S^t Louis*, et qu'on lui dise tout ce qu'il a fait de sage, de grand, de beau, c'est-à-dire de juste, avant cette héroïque imprudence ; (a)

(a) L'abbé *Véil* avoue dans son histoire qu'on la traita de pieuse extravagance, et qu'un roi sage ne devait ni l'autoriser ni la protéger.

l'homme de bon sens dira sans doute : ce grand roi n'en commettra pas une seconde. Mais qu'il sera étonné quand vous lui apprendrez qu'il retourne encore en Afrique, qu'il fait encore une croisade plus funeste que la première, puisqu'elle coûta à la France le meilleur de ses rois et le plus grand-homme de l'Europe! Ce n'est plus en Egypte qu'il porte la guerre, c'est à Tunis. Et pour qui va-t-il faire cette guerre funeste? Pour un de ses frères, à la vérité; mais pour un usurpateur, pour un barbare, fouillé lâchement du sang de *Conradin*, légitime héritier des deux Siciles et du duc d'Autriche; pour un monstre, (appelons les choses par leur nom, si nous espérons d'effrayer les tyrans,) pour un monstre qui fit servir la religion et la justice, le pape et les bourreaux au supplice de deux têtes couronnées, innocentes et respectables.

Ce *Charles d'Anjou* réclamait un petit subside que lui devait le roi de Tunis; et dans la vue de recouvrer ce peu d'argent pour Naples, on chargea la France d'impôts si accablans, que le peuple fit entendre par-tout ses cris de

Joinville s'exprime bien plus fortement. Voici ses paroles : *J'ai ouï dire que ceux qui conseillèrent au bon roi cette entreprise firent un très-grand mal, et péchèrent mortellement.*

Au reste il faut savoir que le *Joinville* que nous lisons est une traduction faite du temps de *François I.* Le jargon de *Joinville* ne s'entend plus.

douleur, et que tout le clergé refusa long-temps de payer.

Charles d'Anjou fit accroire à son frère que le roi de Tunis voulait se faire chrétien, et qu'il n'attendait que l'armée française pour déclarer sa conversion. *S^t Louis* partit sur cette étrange espérance.

Il voulait de Tunis aller vers la Palestine ; il n'y avait plus de chrétiens dans ce triste pays, nul reste de ces multitudes innombrables, sinon quelques esclaves qui avaient renoncé à leur religion.

Le fameux *Bondocdar*, (b) autrefois l'un des émirs qui avaient le plus servi aux défaites de *S^t Louis*, était foudan de Damas, de la Syrie, et de l'Égypte. Ses armées montaient, dit-on, à trois cents mille hommes : il avait toujours

(b) *N. B. Véli*, dans son histoire de France, fait dire à ce *Bondocdar* qu'il aimait mieux un petit nombre de gens sobres, qu'une multitude d'effeminés, vils esclaves, plus propres à briller dans l'obscurité des tavernes et des ruelles, que dans les nobles champs du dieu Mars. Il n'est guère probable qu'un foudan ait tenu un tel discours ; qu'il ait parlé du dieu Mars, des tavernes, et des ruelles, que les musulmans ne connaissaient pas. Il n'y avait point chez eux de tavernes, encore moins de ruelles. L'abbé *Véli* lui prête son langage, ou plutôt le langage des écrivains des charniers du temps de *Louis XIII*. Il y a des morceaux bien faits dans *Véli* ; on lui doit des éloges et de la reconnaissance, mais il faudrait avoir le style de son sujet : et pour faire une bonne histoire de France il ne suffirait pas d'avoir du discernement et du goût, il faudrait assembler long-temps tous ses matériaux à Paris, et aller faire imprimer son ouvrage en Hollande.

été vainqueur. Nos chroniqueurs en parlent comme d'un brigand ; tous les Orientaux le regardent comme un héros égal aux *Saladins*, aux *Omars*, et aux *Alexandres*.

C'était contre ce grand-homme que *S^t Louis* avait le courage d'aller combattre sur les offemens de deux millions de croisés morts en Syrie , avec une faible armée , déjà découragée par les défaites de celles qui l'avaient précédée. Il n'eut pas le malheur de parvenir jusqu'à *Bondocdar* ; il mourut de la peste sur les sables de l'Afrique , et laissa son royaume dans la désolation et dans la pauvreté. Quels sentimens doit-il inspirer ? il faut le révéler à jamais , le chérir , l'admirer , et le plaindre. (c)

Nous avons parlé des guerres de ce prince infortuné : parlons des lois de ce prince juste. On lui attribue une pragmatique-fanction , et les établissemens qui portent son nom. Mais comment n'avons-nous pas du moins une copie authentique et légale de ces deux fameuses pièces , quand nous en avons de ses simples ordonnances ? Comment peut-on croire que *S^t Louis* ait cité le code et le digeste qui

(c) *Veli* dit que *saint Louis* songeait à rendre son fils *Philippe* digne du premier sceptre du monde. Cela n'est pas poli pour l'empereur , ni pour l'impératrice de Russie , ni pour le grand-seigneur , ni pour le grand-mogol , ni pour l'empereur de la Chine. Le sceptre de la France était un très-beau sceptre , mais la modestie l'aurait embelli encore.

n'étaient nullement connus de son temps en France ?

On se fonde sur l'opinion commune qui lui attribua ces lois plusieurs années après sa mort. Mais n'a-t-on pas imputé au cardinal de *Richelieu* le testament ridicule qui déshonorerait sa mémoire s'il était de lui, et qu'on a reconnu trop tard pour n'être pas son ouvrage.

A Dieu ne plaise que *S^t Louis* ait fait un code où l'on ordonnait de brûler vive une pauvre femme qui recelait un petit vol pour lequel le voleur était pendu.

Qu'il ait privé les enfans de la succession mobilière d'un père, mort malheureusement sans être confessé, après huit jours de maladie.

Qu'il ait fait arracher les yeux à ceux qui emblent un cheval.

Qu'il ait permis qu'on excommuniât pour dettes.

Qu'il ait condamné à la corde tout gentilhomme qui se ferait sauvé de prison.

Qu'on coupât le poing au fabricant qui vendrait du drap trop étroit.

Ce sont là des lois de *Dracon*, et non des lois de *S^t Louis*. N'outrageons point sa mémoire jusqu'à l'en croire l'auteur.

Défions-nous

Défions-nous de tout ce qu'on a écrit dans ces temps d'ignorance et de barbarie. Comparons un moment ces nuits de ténèbres à nos beaux jours : comparons la multitude de nos florissantes villes avec ces prisons qu'on appelait fertés , châtel , roches , basties , bastilles ; nos arts perfectionnés à la difette de tous les arts ; la politesse à la grossièreté ; les scandales sanglans et abominables de Rome à la paix , à la décence , à la politique circonfpecte qui rendent aujourd'hui le séjour de Rome délicieux ; l'absurde atrocité anglaise au siècle de *Newton* ; la raison humaine perfectionnée à l'instinct humain abruti ; nos mœurs douces et polies aux mœurs agrestes et féroces. S^t *Louis* en fera plus grand pour s'être élevé dans ses domaines peu étendus , au-dessus de la fange où l'Europe était plongée. Mais nous en ferons plus heureux en considérant que nous n'avons été que des barbares dans un si grand nombre de siècles, et que nous ne le sommes plus.

REFUTATION

D'UN ECRIT ANONYME,

*Contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin,
de l'académie des sciences, examinateur des
livres, et préposé au journal des savans. (*)*

SI celui qui poursuit feu M. Saurin jusque dans le tombeau, savait que cet académicien a laissé une famille nombreuse, il serait sans doute affligé d'avoir porté le poignard dans le cœur des enfans, en remuant les cendres du père.

S'il savait que le fils, aussi rempli de probité et de mérite que dénué de fortune, peut se voir arracher toutes ses espérances par les calomnies dont on noircit la mémoire de son père ; s'il apprenait que ces calomnies peuvent priver d'établissement cinq filles vertueuses, il essuierait par ses larmes ce que sa coupable imprudence lui a fait écrire.

Jusqu'à quand verra-t-on, non-seulement les gens de lettres qui doivent être humains, mais encore ceux dont la profession est d'être

(*) Cet écrit anonyme fut inséré dans un journal suisse en 1758.

charitables , infecter les journaux et les dictionnaires , de médisances , d'offenses personnelles , de scandales , que la religion réproûve et que le monde abhorre ?

On imprima il y a quelques années , dans les supplémens de *Moréri* et du célèbre *Bayle* , des anecdotes concernant feu M. *Joseph Saurin*. On l'accuse dans ces articles des actions les plus odieuses , parce qu'il avait quitté une secte pour une autre , ou plutôt parce qu'il avait mieux aimé vivre à Paris dans le sein des lettres , que de se consumer ailleurs dans le fatras des disputes théologiques. Je fus indigné de l'insolence du compilateur nommé *Chaufepié* , qui croyait avoir continué le dictionnaire de *Bayle*.

Les dictionnaires sont faits pour être les dépôts des sciences , et non les greffes d'une chambre criminelle. Cependant ce scandale imprimé faisait quelque effet dans les esprits faibles et avides de la honte d'autrui.

J'avais passé trois années de ma jeunesse avec M. *Joseph Saurin* , dans l'étude de la géométrie et de la métaphysique ; et ne l'ayant pu connaître dans le temps de ses malheurs et des faiblesses qu'on lui objectait , (faiblesse dont je le crus très-incapable) je fus intimement lié avec lui dans le temps de sa vie heureuse , c'est - à - dire , ignorée , retirée ,

occupée , frugale austère. Je le vis mourir avec une résignation courageuse , adorant DIEU en sage , se repentant de ses fautes , pardonnant celles des autres , méprisant tant de faux systèmes que des hommes vains ont ajoutés à la parole de DIEU , et pénétré d'une religion pure , dont tout bon esprit sent la force et chérit les consolations.

C'est de quoi je rendis compte dans la liste des écrivains du siècle de *Louis XIV*. Je n'ai cherché dans l'histoire de ce beau siècle , le modèle du siècle présent , qu'à rendre justice à tous les génies , à tous les savans , à tous les artistes qui le décorèrent. J'ai voulu , en louant les morts , exciter les vivans à leur ressembler. J'ai célébré les travaux des *Fénétons* , des *Bossuets* , des *Pascals* , des *Bourdaloues* , des *Massillons* , avec la même candeur que j'ai peint *Louis XIV* unissant les deux mers , fondant la marine et le commerce , établissant la discipline militaire et la police , prévenant par ses bienfaits les hommes de génie et les savans dans toute l'Europe , méritant enfin malgré ses défauts et ses fautes , le titre d'*homme prodigieux* que lui donne l'homme d'Etat dom *Ustaris* , dans son excellent livre de l'administration du royaume d'Espagne.

Les honnêtes gens de toutes les nations ont souscrit à ces vérités , excepté , peut-être ,

quelques ennemis invétérés, qui dans le fond de leur cœur admirent ce qu'ils haïssent. Il en a été de même de tous les grands hommes du siècle de *Louis XIV* : l'équité du public leur a rendu justice ; et l'esprit de parti a murmuré.

C'est ce qui arrive à l'occasion de *Joseph Saurin*, l'un des plus beaux génies du siècle des grandes choses. De très-savans hommes éclairèrent alors le monde, et aujourd'hui on s'occupe à disséquer leurs cadavres.

Si ce philosophe était tombé dans des fautes graves, il faudrait les couvrir du manteau de la charité ; c'est l'intérêt de la société, c'est celui de la religion. Que peut gagner un homme revêtu d'un ministère qu'il dit saint, quand il s'acharne à prouver que son confrère a mérité d'être repris de justice ?

Il parle de prudence ; y a-t-il de la prudence à déshonorer son état ? Il parle de religion ; y a-t-il de la religion à fouiller la cendre d'un homme enseveli depuis plus de trente années, et à vouloir prouver qu'il a fini ses jours en criminel ? Quelle religion se acharner contre les vivans et contre les morts ! Quel fruit en reviendra-t-il à la société, à la morale, à l'édification publique, quand on aura tristement combattu des témoignages respectables rendus en faveur d'une famille vertueuse ?

Touché de l'affliction que l'imposture préparait à cette famille, pressé par les devoirs de l'humanité, je vais trouver un gentilhomme, un ancien officier, seigneur de la terre dans laquelle *Joseph Saurin* avait été ce qu'on appelle ministre ou pasteur. Avez-vous jamais vu, lui dis-je, une lettre dans laquelle *Saurin* est supposé s'accuser lui-même des fautes dont on le charge, et qu'on a fait imprimer depuis peu? Non, répond cet officier plein de franchise et de bonté, je ne l'ai jamais vue; et je ne puis approuver l'usage qu'on en fait. Toute sa famille répond la même chose. Trois pasteurs respectables, animés des mêmes principes d'honneur, signent la même déclaration; et voilà qu'un homme qui n'ose pas signer son nom s'élève contre tous ces témoignages. (1) Je ne veux pas, dit-il, que vous rendiez la paix à des cœurs affligés; en vain tous vos témoignages sont authentiques; je veux par un libelle sans nom déchirer pieusement ceux que vous avez généreusement consolés.

N'est-on pas en droit de dire à ce fanatique menteur : Par quelle cruauté inouïe venez-vous

(1) Ces pasteurs se sont attiré une affaire très-grave pour avoir signé suivant leur conscience; tant le célèbre anatomiste *Haller* avait mis l'intolérance à la mode dans le canton de Berne.

fans mission, fans titre, fans raison, persécuter la mémoire d'un sage que vous n'avez point connu, et du fond de votre petit pays, encore barbare, poursuivre ses enfans que vous ne connaissez pas? Montrez des preuves, ou faites amende honorable. Un accusateur doit avoir les preuves en main; et quand il les a, il est odieux. S'il ne les a pas, il est calomniateur, et mérite d'être puni par la justice quand il y en a une.

Par quel excès incompréhensible avez-vous pu vous laisser emporter jusqu'à taxer de déisme et d'athéisme le service charitable rendu à la mémoire d'un mort, et à la réputation d'un fils qui donne déjà les plus grandes espérances d'être très-supérieur à son père dans la littérature?

Misérable aboyeur de village, vous appelez déiste et athée celui qui défend l'innocence! et qui êtes-vous, vous qui l'outragez?

On fait que ce cloaque de turpitudes n'est que l'écoulement du borbier dans lequel fut plongé le poète *Jean-Baptiste Rousseau*, après l'aventure de ses couplets, pour lesquels il fut condamné au bannissement perpétuel par le châtelet, et par le parlement de Paris. Il avait été assez fou pour avouer qu'il était l'auteur des cinq premiers couplets, et assez criminel pour oser accuser un vieux géomètre

d'avoir fait les autres. Convaincu de calomnie et de subornation de témoins, il fut justement puni. Réfugié en Suisse parmi les domestiques du comte du *Luc*, ambassadeur de France, il y ourdit toutes ces impostures contre *Joseph Saurin*.

Il m'importe fort peu que *Rousseau* soit ou ne soit pas au nombre des artistes de paroles qui ont illustré la France, qu'il ait fait de passables ou de très-ennuyeuses comédies, quelques odes harmonieuses et quelques-unes de détestables, quelques épigrammes sur la sodomie et sur la bestialité : il m'importe encore très-peu qu'un partisan intéressé de ces épigrammes l'appellé le grand *Rousseau* pour le distinguer des autres *Rousseaux*. Je ne veux, dans ce petit écrit, que rendre gloire à la vérité sur des faits dont je suis parfaitement informé. Il y a deux monstres qui désolent la terre en pleine paix : l'un est la calomnie, et l'autre l'intolérance ; je les combattrai jusqu'à ma mort.

LES HONNETetés

LITTÉRAIRES.

ON a déjà dit qu'il est ridicule de défendre la prose et les vers quand ce ne sont que des vers et de la prose ; en fait d'ouvrages de goût il faut faire et ensuite se taire.

Térence se plaint dans ses prologues d'un vieux poète qui suscitait des cabales contre lui, qui tâchait d'empêcher qu'on ne jouât ses pièces, ou de les faire siffler quand on les jouait. *Térence* avait tort, ou je me trompe. Il devait, comme le dit *César*, (*) joindre plus de chaleur et plus de comique au naturel charmant et à l'élégance de ses ouvrages. C'était la meilleure façon de répondre à son adverfaire.

Corneille disait de ses critiques : S'ils me disent *pois*, je leur répondrai *fèves*. En conséquence il fit contre le modeste *Scudéri* ce rondeau un peu immodeste.

Qu'il fasse mieux ce jeune jouvencel,
A qui le ciel donne tant de martel,

(*) *Tu quoque, tu in summis, ô dimidiata Menander!
Poneris, et meritò puri sermonis amator,
Lenibus atque utinam scriptis adjuncta foret vis
Comica, ut æquato virtus polleret honore
Cum Græcis, neque in hac despectus parte jaceres!
Unum hoc maceror, et doleo tibi deesse, Terenti.*

Que d'entasser injure sur injure ,
 Rimer de rage une lourde imposture ,
 Et se cacher ainsi qu'un criminel.
 Chacun connaît son jaloux naturel ,
 Le montre au doigt comme un fou solennel ,
 Et ne croit pas en sa bonne écriture ,
 Qu'il fasse mieux.

Paris entier ayant vu son cartel ,
 L'envoie au diable , et sa muse au b. . . . ,
 Moi j'ai pitié des peines qu'il endure ;
 Et comme ami je le prie et conjure ,
 S'il veut ternir un ouvrage immortel ,
 Qu'il fasse mieux.

Il eut ensuite le malheur de répondre à l'abbé d'*Aubignac* , prédicateur du roi , qui faisait des tragédies comme il prêchait , et qui pour se consoler des sifflets dont on avait régaler sa *Zénobie* , se mit à dire des injures à l'auteur de *Cinna*. *Corneille* eût mieux fait de s'envelopper dans sa gloire et dans sa modestie , que de répondre *scès* à l'abbé d'*Aubignac* qui lui avait dit *pois*.

Racine , dans quelques-unes de ses préfaces , a fait sentir l'aiguillon à ses critiques ; mais il était bien pardonnable d'être un peu fâché contre ceux qui envoyaient leurs laquais battre des mains à la *Phèdre* de *Pradon* , et qui

retenaient les loges à la Phèdre de *Racine* pour les laisser vides , et pour faire accroire qu'elle était tombée. C'étaient-là de grands protecteurs des lettres; c'étaient le duc *Zoïle*, le comte *Baviu* , et le marquis *Mévius*.

Molière s'y prit d'une autre façon. *Cotin*, *Ménage*, *Boursaut*, l'avaient attaqué; il mit *Boursaut*, *Cotin* et *Ménage* sur le théâtre.

La Fontaine, qui a tant embelli la vérité dans plusieurs de ses fables, fit de très-mauvais vers contre *Furetière*, qui le lui rendit bien. Il en fit de fort médiocres contre *Lulli*, qui n'avait pas voulu mettre en musique son détestable opéra de *Daphné*, et qui se moqua de son opéra et de sa satire. J'aimerais mieux, dit-il, mettre en musique sa satire que son opéra.

Rouffseau le poète fit quelques bons vers et beaucoup de mauvais, contre tous les poètes de son temps, qui le payèrent en même monnaie.

Pour les auteurs qui dans les discours préliminaires de leurs tragédies ou comédies tombées dans un éternel oubli, entrent amicalement dans tous les détails de leurs pièces, vous prouvent que l'endroit le plus fiffé est le meilleur; que le rôle qui a le plus fait bâiller est le plus intéressant; que leurs vers durs, hérissés de barbarismes et de solécismes, sont

des vers dignes de *Virgile* et de *Racine* : ces messieurs font utiles en un point ; c'est qu'ils font voir jusqu'où l'amour-propre peut mener les hommes, et cela fert à la morale.

M. de *Voltaire* écrivit un jour : „ La
 „ *Henriade* vous déplaît, ne la lisez point.
 „ *Zaïre*, *Brutus*, *Alzire*, *Méropé*, *Sémiramis*,
 „ *Mahomet*, *Tanocrède*, vous ennuiant, n'y
 „ allez pas. Le *Siècle de Louis XIV* vous paraît
 „ écrit d'un style ridicule, à la bonne heure ;
 „ vous écrivez bien mieux, et j'en suis fort
 „ aise. Je vous jure que je ne ferai jamais
 „ assez sot pour prendre le parti de ma manière
 „ d'écrire contre la vôtre.

„ Mais si vous accusez de mauvaise foi et
 „ de mensonges imprimés un historien impar-
 „ tial, amateur de la vérité et des hommes ;
 „ si vous imprimez et réimprimez vous-même
 „ des mensonges, soit par la noble envie qui
 „ ronge votre belle ame, soit pour tirer dix
 „ écus d'un libraire, je tiens qu'alors il faut
 „ éclairer les faits. Il est bon que le public
 „ soit instruit, il s'agit ici de son intérêt. J'ai
 „ fort bien fait de produire le certificat du roi
 „ *Stanislas*, qui atteste la vérité de tous les
 „ faits rapportés dans l'histoire de *Charles XII*.
 „ Les aboyeurs folliculaires sont confondus
 „ alors, et le public est éclairé.

” Si votre zèle pour la vérité et pour les
 ” mœurs va jusqu’à la calomnie la plus
 ” atroce, jusqu’à certaines impostures capa-
 ” bles de perdre un pauvre auteur auprès du
 ” gouvernement et du monarque; il est clair
 ” alors que c’est un procès criminel que vous
 ” lui faites, et que le malheureux sifflé,
 ” opprimé, que vous voudriez encore faire
 ” pendre, doit au moins défendre sa cause
 ” avec toute la circonspection possible. ”

Jepense entièrement comme M. de *Voltaire*.

Il me semble d’ailleurs que dans notre Europe occidentale tout est procès par écrit. Les puissances ont-elles une querelle à démêler? elles plaident d’abord pardevant les gazetiers, qui les jugent en premier ressort, et ensuite elles appellent de ce tribunal à celui de l’artillerie.

Deux citoyens ont-ils un différent sur une clause d’un contrat ou d’un testament, on imprime des factums et des dupliques et des mémoires nouveaux. Nous avons des procès de quelques bourgeois, plus volumineux que l’histoire de *Tacite* et de *Suétone*. Dans ces énormes factums, et même à l’audience, le demandeur soutient que l’intimé est un homme de mauvaise foi, de mauvaises mœurs, un chicaneur, un fauffaire. L’intimé répond

avec la même politesse. Le procès de mademoiselle *la Cadière* et du R. P. *Girard*, contient sept gros volumes, et l'*Enéïde* n'en contient qu'un petit.

Il est donc permis à un malheureux auteur de bagatelles, de plaider pardevant trois ou quatre douzaines de gens oisifs qui se portent pour juges des bagatelles et qui forment la bonne compagnie, pourvu que ce soit honnêtement, et surtout qu'on ne soit point ennuyeux; car si dans ces querelles l'agresseur a tort, l'ennuyeux l'a bien davantage.

J'ai lu autrefois une épître sur la calomnie; j'en ignore l'auteur, et je ne fais si son style n'est pas un peu familier; mais les derniers vers m'ont paru faits pour le sujet que je traite.

Voici le point sur lequel je me fonde:

On entre en guerre en entrant dans le monde.
 Homme privé, vous avez vos jaloux,
 Rampans dans l'ombre, inconnus comme vous,
 Obscurément tourmentant votre vie.
 Homme public, c'est la publique envie
 Qui contre vous lève son front altier.
 Le coq jaloux se bat sur son fumier,
 L'aigle dans l'air, le taureau dans la plaine;
 Tel est l'état de la nature humaine.
 La jalousie et tous ses noirs enfans,
 Sont au théâtre, au conclave, aux couvens.

Montez au ciel : trois déesses rivales
 Y vont porter leur haine et leurs scandales ;
 Et le beau ciel de nous autres chrétiens ,
 Tout comme l'autre eut aussi ses vauriens .
 Ne voit-on pas chez cet atrabilaire
 Qui d'Olivier fut un temps secrétaire , (a)
 Ange contre ange , Uriel & Nifroc ,
 Contre Arioc , Asmodée , et Moloc ,
 Couvrant de sang les célestes campagnes ,
 Lançant des rocs , ébranlant des montagnes ;
 De purs esprits qu'un fendait coupe en deux ,
 Et du canon tiré de près sur eux ;
 Et le Messie allant dans une armoire
 Prendre sa lance , instrument de sa gloire ?
 Vous voyez bien que la guerre est par-tout .
 Point de repos ; cela me . . . pousse à bout .
 Hé quoi toujours alerte , en sentinelle !
 Que devient donc la paix universelle
 Qu'un grand ministre en rêvant proposa ,
 Et qu'Irénée (b) aux fifflots exposa ,
 Et que Jean-Jacque orna de sa faconde ,
 Quand il faisait la guerre à tout le monde ? (c)

(a) *Milton* , secrétaire d'*Olivier Cromwell* , et qui justifia le meurtre de *Charles I* , dans le plus plat libelle qu'on ait jamais écrit .

(b) *Irénée Castel de Saint-Pierre* .

(c) *Jean-Jacque* a fait aussi un très-mauvais ouvrage sur ce sujet .

(d) O Patouillet ! ô Nonotte et conforts !
 O mes amis , la paix est chez les morts.
 Chrétiennement mon cœur vous la souhaite.
 Chez les vivans où trouver sa retraite ?
 Où fuir ? que faire ? à quel saint recourir ?
 Je n'en fais point ; il faut savoir souffrir.

Mais , dit-on , *Bernard de Fontenelle* , après avoir fait quelques épigrammes assez plates contre *Nicolas Boileau* et contre *Racine* , ne répondit rien au mauvais livre du R. P. *Balthus* de la société de Jésus , qui l'accusait d'athéisme pour avoir rédigé en bon français et avec graces le livre latin très-savant mais un peu pesant de *Vandall*. C'est que les RR. PP. *Lallemant* et *Doucin* , de la société de Jésus , firent dire à M. de *Fontenelle* par M. l'abbé de *Tilladet* , que s'il répondait on le mettrait à la bastille ; c'est que plus de vingt ans après , le R. P. *le Tellier* persécuta *Fontenelle* qu'il accusa d'avoir engagé du *Marsais* à répondre ; (e) c'est que du *Marsais* était perdu sans le président

(d) Ce sont deux ex-jésuites , les plus insolens calomniateurs de leur profession , et il en fera question dans le cours de cet ouvrage.

(e) Voyez la page 101 de l'excellent ouvrage intitulé *La destruction des jésuites* , livre écrit du style des Provinciales , mais avec plus d'impartialité. Voici comme l'auteur très-instruit s'exprime : *Dans le même temps que le Tellier persécutait les jansénistes , il déferait Fontenelle à Louis XIV. comme un athée , pour avoir fait l'Histoire des oracles.*

de *Maisons*, et *Fontenelle* fans M. d'*Argenson*, comme on l'a déjà dit ailleurs, et comme *Fontenelle* le fait entendre lui-même dans le bel éloge de M. d'*Argenson* le garde des sceaux. (f)

Mais à présent que le R. P. *le Tellier* ne distribue plus de lettres de cachet, je pose qu'il n'est pas absolument défendu à un barbouilleur de papier, soit mauvais poëte, soit plat profateur, du nombre desquels j'ai l'honneur d'être, d'exposer les petites erreurs dans lesquelles des gens de bien sont depuis peu tombés, soit en inventant, soit en rapportant des calomnies absurdes, soit en falsifiant des écrits, soit en contrefaisant le style et jusqu'au nom de leurs confrères qu'ils ont voulu perdre; soit en les accusant d'hérésie, de déisme, d'athéisme, à propos d'une recherche d'anatomie, ou de quelques vers de cinq pieds, ou de quelque point de géographie. M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy, dit, par exemple, dans une pastorale, à la page 6 : *Qu'on s'est armé contre le christianisme dans la grammaire*. On n'avait pas encore entendu dire que le substantif et l'adjectif, quand ils

(f) M. *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Velay, a renouvelé cette accusation dans une pastorale qui ne vaut pas les pastorales de *Fontenelle*.

s'accordent en genre , en nombre et en cas , conduisent droit à nier l'existence de DIEU.

Je vais pour l'édification du public rassembler , preuves en main , quelques tours de passe-passe dans ce goût , qui ont illustré en dernier lieu la littérature. Ce petit morceau pourra être utile à ceux qui entrent dans la carrière heureuse des lettres. C'est un *compendium* de traits d'érudition , de droiture et de charité , qui me fut envoyé il y a quelque temps par un bon ami , sous le titre de *Nouvelles honnêtetés littéraires*.

Première honnêteté.

IL y a des sottises convenues qu'on réimprime tous les jours sans conséquence , et qui servent même à l'éducation de la jeunesse. La géographie d'*Hubner* est mise entre les mains des enfans , depuis Moscou jusqu'à Strasbourg. On y trouve dès la première page que *Jupiter* se changea en taureau pour enlever *Europe* , treize cents ans avant JESUS-CHRIST , jour pour jour ; mais que les habitans de l'Europe sont enfans de *Japhet* ; qu'ils sont au nombre de trente millions , quoique la seule Allemagne possède environ ce nombre d'habitans. Il affirme ensuite qu'on ne peut trouver en Europe un terrain d'une lieue d'étendue

qui ne soit habité, quoiqu'il y ait vingt lieues de pays dans les landes de Bordeaux où l'on ne trouve absolument personne ; quoique dans les Etats du pape , depuis Orviete jusqu'à Terracine , il y ait beaucoup de terrains abandonnés , et quoiqu'il y ait des marécages immenses dans la Pologne , et des déserts dans la Russie , et par tout pays des landes.

Il est dit dans ce livre que le roi de France a toujours quarante mille suisses à sa solde , quoiqu'il n'en ait environ que douze mille.

M. *Hubner* en parlant de Marseille dit que le château de Notre-Dame de la Garde est très-bien fortifié. Si M. *Hubner* avait ou vu Marseille ou lu le voyage de *Bachaumont* et de *Chapelle* , il aurait eu une connaissance plus exacte de Notre-Dame de la Garde.

Gouvernement commode et beau ,
 A qui suffit pour toute garde
 Un suisse avec sa hallebarde
 Peint sur la porte du château.

M. *Hubner* assure qu'à Orange il parut une couronne d'or au ciel en plein midi lorsque *Guillaume* prince d'Orange , depuis roi d'Angleterre , reçut l'hommage des habitans de cette ville , et que c'est pourquoi il eut toujours beaucoup de bienveillance pour elle.

On cite ici le livre d'*Hubner* parmi cent autres , parce qu'on a été obligé par hasard d'en lire quelque chose ainsi que du *Spectacle de la nature* où il est dit que *Moïse* est un grand physicien , que la lumière arrive des étoiles sur la terre en sept minutes , et que le chien de M. le chevalier s'appelle *Mouflar*.

Ces inepties nombreuses ne font nul mal , ne portent préjudice à personne , et sont aisément rectifiées par les instituteurs qui instruisent la jeunesse. Mais qu'un historien anglais , dans les annales du siècle , assure que le dernier empereur de la maison d'Autriche , *Charles VI* , a été empoisonné par un de ses pages , lequel page s'est réfugié paisiblement à Milan ; qu'il dise que le roi de France , à la bataille de Fontenoi , ne passa jamais l'Escaut , lorsqu'il est avéré qu'il était au-delà du pont de Calone à la vue de deux armées ; qu'il dise que les Français empoisonnèrent les balles de leurs fusils en les mâchant , et en y mêlant des morceaux de verre ; qu'il dise que le duc de *Cumberland* envoya au roi de France un coffre rempli de ces balles ; que ces absurdes mensonges soient répétés encore dans d'autres livres : voilà , ce me semble , des honnêtetés qu'il est juste de relever , et que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a pas passées sous silence.

Seconde honnêteté.

APRÈS que l'espion turc eut voyagé en France sous *Louis XIV*, *Dufresni* fit voyager un siamois. Quand ce siamois fut parti, le président de *Montesquieu* donna la place vacante à un persan qui avait beaucoup plus d'esprit que l'on en a à Siam et en Turquie.

Cet exemple encouragea un nouvel introducteur des ambassadeurs, qui dans la guerre de 1741 fit les honneurs de la France à un espion turc, lequel se trouva le plus sot de tous.

Quand la paix fut faite, M. le chevalier *Godart* fit les honneurs de presque toute l'Europe à un espion chinois qui résidait à Cologne, et qui parut en six petits volumes.

Il dit, page 17 du premier volume, que le roi de France est le roi des gueux, (g) que si l'univers était submergé, Paris ferait l'arche où l'on trouverait en hommes et en femmes toutes sortes de bêtes.

Il assure (h) qu'une nation naïve et gaie qui *chambre ensemble*, ne doit pas être de mauvaise humeur contre les femmes, et que les auteurs un peu polis ne les *invectivent* plus

(g) Page 21.

(h) Pages 69 et 70.

dans leurs ouvrages ; cependant sa politesse ne l'empêche pas de les traiter fort mal.

Il dit (i) que le peuple de Lyon est d'un degré plus stupide que celui de Paris, et de deux degrés moins bon.

Passé encore, dira-t-on, que l'auteur pour vendre son livre, attaque les rois les ministres les généraux et les gros bénéficiers; ou ils n'en savent rien, ou s'ils en savent quelque chose ils s'en moquent. Il est assez doux d'avoir ses courtisans dans son antichambre tandis que les écrivains frondeurs sont dans la rue. Mais les pauvres gens de lettres qui n'ont point d'antichambre sont quelquefois fâchés de se voir calomniés par un lettré de la Chine, qui probablement n'a pas plus d'antichambre qu'eux.

Il y a surtout beaucoup de dames nommées par le lettré chinois, lequel proteste toujours de son respect pour le beau sexe. C'est un sûr moyen de vendre son livre. Les dames à la vérité ont de quoi se consoler, mais les malheureux auteurs vilipendés n'ont pas les mêmes ressources.

Troisième honnêteté.

LE gazetier ecclésiastique outrage pendant trente ans, une fois par semaine, les plus

(i) Page 89.

favans hommes de l'Europe, des prélats, des ministres, quelquefois le roi lui-même; mais le tout en citant l'écriture sainte. Il meurt inconnu, ses ouvrages meurent aussi; et il a un successeur.

Quatrième honnêteté.

UN autre gazetier joue dans la littérature le même rôle que l'écrivain des nouvelles ecclésiastiques a joué dans l'Eglise de DIEU. C'est l'abbé *Desfontaines*, chassé pour ses mœurs de cette société de Jésus chassée de France pour ses intrigues. Il met en vers des pfaumes, et on ne lit point ses vers; il meurt de faim, et il déchire pour vivre tous ceux qui se font lire, et il le déclare; il est enfermé à bicêtre, et il fait des feuilles à bicêtre: enfin il a un successeur aussi. Ce successeur est l'*Elisée* de cet *Elie*, chassé comme lui des jésuites, mis à bicêtre comme lui, passant de bicêtre au fort-l'évêque et au châtelet, couvert d'opprobres publics et secrets, osant écrire et n'osant se montrer. Le nom de *Fréron* est devenu une injure; et cependant il aura aussi un successeur, dont les fots liront les feuilles en province pour se former l'*esprit et le cœur*.

Cinquième honnêteté.

L'ABBÉ de *Caveirac*, dans sa belle apologie de la révocation de l'édit de Nantes, et dans celle de la Saint-Barthelemi, traite comme des coquins environ douze cents mille personnes, qui vivent paisiblement en France sous le nom de nouveaux convertis. Il tombe ensuite sur les avocats; il déchire les gens de lettres; il calomnie le ministère. Il se ferait beaucoup d'amis s'il n'avait pas trop peu de lecteurs.

Sixième honnêteté.

UN homme de province sollicite une place dans un corps respectable d'une capitale, et l'obtient; et pour tout remerciement il dit à ses confrères qu'eux et tous ceux qui aspirent à l'être sont des extravagans, des ennemis de l'Etat et de la religion, et même des gens sans goût qui ne lisent point ses cantiques.

Mon correspondant ne me dit point dans quel pays s'est passé cette aventure. Je suppose que c'est en Amérique. Il ajoute que ce discours du récipiendaire produisit quelques mauvaises plaisanteries qu'il faut pardonner aux intéressés. Heureux ceux qui lorsqu'ils sont outragés se contentent de rire! Vous
favez

savez, mon cher lecteur, que le public est alerte sur les fautes des gens de lettres, comme sur l'orgueil, l'avarice et les petites paillardises qu'on a quelquefois reprochées aux moines. Plus un état exige de circonspection, plus les faiblesses sont remarquées; et si les moines ont fait vœu de chasteté, d'humilité, pauvreté, les gens de lettres semblent avoir fait vœu de raison.

Septième honnêteté.

LORSQUE le R. P. *la Valette*, alias *Duclos*, alias *Lefèvre*, eut fait sa première banqueroute *ad majorem societatis gloriam*: lorsque des imprimeurs huguenots eurent rafraîchi les premières pages d'une vieille édition du R. P. *Bussembaum* que l'on fit passer pour nouvelle, et qu'ils eurent ainsi jeté sans le savoir la première pierre qui a servi à lapider la société de Jésus: lorsque ces pères écrivaient en faveur de leur corps tant de petits livres qu'on ne lit plus: lorsque des prélats s'imaginant que la société de Jésus était immortelle et invulnérable, lui firent leur cour très-mal adroitement par quelques écrits: lorsque le bourreau brûla selon son usage une belle lettre du révérendissime père en DIEU *Jean-George le Franc*, évêque du Puy en Velai; il y eut alors une inonda-

tion de brochures, et autant d'injures de part et d'autre qu'il y avait de jésuites en France.

La principale honnêteté fut entre les RR. PP. dominicains et les RR. PP. jésuites. Les jésuites, dans un écrit intitulé *Lettre d'un homme du monde à un théologien*, pag. 4, complimentèrent les jacobins sur leur frère *Politien* de Montepulciano qui, dit-on, empoisonna avec une hostie le méchant empereur *Henri VII*; sur le *bienheureux Jacques Clément*, ainsi nommé par la ligue; sur *Edmond Bourgoïn* son prier; sur frères *Pierre Argier* et *Ridicoufe*, roués tous deux à Paris.

Les jacobins répondirent à ce compliment par une longue énumération des martyrs de la société; et cette liste ne finissait point. Les deux partis appelèrent à leur secours *S^t Thomas d'Aquin*. Il s'agissait de le bien entendre, et c'est là le grand effort de la théologie. Les uns et les autres convenaient des paroles. Ils avouaient que *S^t Thomas* a dit, liv. II, quest. 42, art. 2, que ceux qui délivrent la multitude d'un méchant roi sont très-louables.

Que le mauvais prince est le seul séditieux.

Qu'il y a des cas où celui qui le tue mérite récompense.

Que selon le même S^t *Thomas d'Aquin*, liv. II, quest. 12, un prince qui a apostasié n'a plus de droit sur ses sujets.

Que s'il est excommunié, les sujets sont *ipso facto* délivrés de leur serment de fidélité, *ejus subditi et juramento fidelitatis liberati sunt.*

Que comme il est permis de résister aux larrons, il est permis de résister aux mauvais princes : *Ut sicut licet resistere latronibus, ita licet in tali casu resistere malis principibus.* Liv. II, quest. 69.

Tout cela se trouve, avec beaucoup d'autres choses également édifiantes, dans l'Appel à la raison, imprimé en 1762 sous le titre de Bruxelles.

On prétend que chez les jacobins, quand il meurt un docteur en théologie, on met une bible de S^t *Thomas* dans sa bière. Des profanes ayant lu ces grandes questions dans S^t *Thomas d'Aquin*, ont prétendu qu'il eût été à désirer pour la tranquillité publique que toutes les *sommes* de ce bon-homme eussent été enterrées avec tous les jacobins. Mais ce sentiment me paraît un peu trop dur.

Après cette dispute, qui intéressa vivement dix ou douze lecteurs, il en survint une autre entre les mêmes combattans, au sujet du livre de *matrimonio* du R. P. *Sanchez*,

regardé en Espagne et par tous les jésuites du monde comme un père de l'Eglise. Cette dispute se trouve à la page 262 du nouvel appel à la raison ; et il faut avouer que la raison doit être bien étonnée qu'on soumette un pareil procès à son tribunal.

On y discute trois questions tout à fait intéressantes. La première, *quandò vas innaturale usurpatur*. La seconde, *quandò seminatio non est simultanea*. La troisième, *quandò seminatio est extrà vas*. Ma pudeur et mon grand respect pour les dames m'empêchent de traduire en français cette dispute théologique. J'ai prétendu me borner à faire voir combien les théologiens sont quelquefois honnêtes.

Huitième honnêteté.

UN homme d'un génie vaste, d'une érudition immense, d'un travail infatigable, et dont le nom perce dans l'Europe du sein de la retraite la plus profonde, entreprend le plus grand et le plus difficile ouvrage dont la littérature ait jamais été honorée : le meilleur géomètre de France se joint à lui : ce géomètre qui unit à la délicatesse de *Fontenelle* la force que *Fontenelle* n'a pas, donne un plan de cette célèbre entreprise, et ce plan vaut lui seul une Encyclopédie. Un homme d'un nom

illustre qui s'est consacré aux lettres toute sa vie, physicien exact, métaphysicien profond, très-versé dans l'histoire et dans les autres genres, fait lui seul près du quart de cet ouvrage utile; des hommes savans, des hommes de génie s'y dévouent; d'anciens militaires, d'anciens magistrats, d'habiles médecins, des artistes même y travaillent avec succès, et tous dans la vue de laisser à l'Europe le dépôt des sciences et des arts, sans aucun intérêt, sans vain amour-propre. Ce n'est que malgré eux que le libraire a publié leurs noms. M. de *Voltaire* surtout avait prié que son nom ne parût point. Quelle a été la reconnaissance de certains hommes soi-disant gens de lettres, pour une entreprise si avantageuse à eux-mêmes? celle de la décrier, de diffamer les auteurs, de les poursuivre, de les accuser d'irrégion et de lèse-majesté.

Neuvième honnêteté.

MAITRE *Abraham Chaumeix*, (je ne fais qui c'est) ayant demandé à travailler à ce grand ouvrage et ayant été éconduit comme de raison, ne manqua pas de dénoncer juridiquement les auteurs. Il soupçonne que celui qui a principalement contribué à le faire refuser, a composé l'article *Ame*, et que

puisqu'il est son ennemi il est athée; il le dénonce donc juridiquement comme tel. Il se trouve que l'auteur de l'article est un bon docteur de sorbonne très-pieux. Il est très-étonné d'apprendre qu'il est accusé de nier l'existence de DIEU et celle de l'ame; et il conclut que si *Abraham Chaumeix* a une ame, elle est un peu dure et fort ignorante.

Abraham pour se dépiquer va se faire maître d'école à Moscou. Que son ame y repose en paix.

Dixième honnêteté.

UN gentilhomme de Bretagne, qui a fait des comédies charmantes, nous a donné des anecdotes très-curieuses sur la ville de Paris et sur l'histoire de France, imprimées avec privilège et surtout avec celui de l'approbation publique; aussitôt les auteurs de je ne fais quelles feuilles, (*k*) (car je ne lis point les feuilles) écrivent dans ces feuilles dédiées à la cour, à douze sous par mois, que l'auteur est incontestablement déiste ou athée et qu'il est impossible que cela ne soit pas, puisqu'il a dit que *Maugiron*, *Quélus*, et *Saint-Mégrin*, tués sous le règne de *Henri III*, furent enterrés

(*k*) Ce sont les auteurs du Journal chrétien. Or ce journal n'étant pas bon, on a dit qu'il était mauvais chrétien.

dans l'église de Saint-Paul, et qu'on n'avait pas voulu inhumer une vieille femme dans la rue de l'arbre sec, avant qu'on eût vu son testament.

Le breton qui n'entend point raillerie fait assigner au châtelet les auteurs des feuilles, pardevant le lieutenant-criminel, en réparation d'honneur et de conscience, au mois de juin 1763. Les folliculaires civilisent l'affaire, et sont forcés de demander pardon de leur incivilité.

Onzième honnêteté.

UN auteur qui n'aimait pas ceux du grand et utile ouvrage dont on a déjà parlé, les profita sur le théâtre, et les introduit volant dans la poche. Ce n'est pas ainsi que *Molière* a peint *Trissotin* et *Vadius*. On me dira que des galériens, du temps du roi *Charles VII*, condamnés pour crime de faux, ayant obtenu leur grâce de leur bon roi, lui volèrent tout son bagage, comme il est rapporté dans l'abbé *Tritême* (1) pag. 329; mais on m'avouera que

(1) Tout est parti. La horde griffonante,
Sous le drapeau du gazetier de Nante,
Pendant la nuit avait débarrassé
Notre bon roi de son lesté équipage.
Ils prétendaient que pour de vrais guerriers,
Selon Platon le luxe est peu d'usage.
Puis s'esquivant par de petits sentiers,

ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature française ne font point des coupeurs de bourses, et que d'ailleurs ce trait n'est pas assez plaifant.

Douzième honnêteté.

DES folliculaires à la petite semaine ont imprimé que M. d'Alembert est un *Rabzacès*, un *philistin*, un *amorrhéen*, une *bête puante* : je ne fais pas précifément pourquoi ; mais *Rabzacès* signifie grand-échanfon en fyriaque. Or M. d'Alembert n'est pas un grand-échanfon ; c'est même l'homme du monde qui verse le moins à boire. Il ne peut être à la fois *Rabzacès*, *fyrien*, *philistin* ou *amorrhéen* : il n'est ni bête ni puant ; je fais feulement qu'il est un des plus grands géomètres, un des plus beaux

Au cabaret la proie ils partagèrent.
Là par écrit doctement ils couchèrent
Un beau traité, bien moral, bien chrétien,
Sur le mépris des plaifirs et du bien.
On y prouva que les hommes font frères,
Nés tous égaux, devant tous partager
Les dons de DIEU, les humaines misères,
Vivre en commun pour se mieux foulager.
Ce livre faint, mis depuis en lumière,
Fut enrichi d'un pieux commentaire
Pour diriger et l'esprit et le cœur,
Avec préface et l'avis au lecteur.

Pucelle, Chan XVIII.

esprits

esprits et une des plus belles ames de l'Europe, ce qu'on n'a jamais dit de *Rabzacès*.

Treizième honnêteté.

LES folliculaires ont eu d'aussi étranges honnêtetés pour M. de *Montesquieu* et pour M. de *Buffon*. On a écrit contre l'un des lettres du Pérou, qui n'ont pas dû être du Pérou pour l'auteur : on a prouvé à l'autre qu'il était déiste ou athée, cela est égal, parce qu'il avait loué les stoïciens ; et on l'a prouvé tout comme le R. P. *Hardouin* de la société de Jésus avait démontré que *Pascal*, *Nicole*, *Arnaud* et *Mallebranche* n'ont jamais cru en DIEU.

Qui méprise Cotin n'estime point son roi,
Et n'a, selon Cotin, ni roi ni foi ni loi.

Quatorzième honnêteté.

EN voici une d'un goût nouveau. *Jean-Jacques Rousseau*, qui ne passe ni pour le plus judicieux ni pour le plus conséquent des hommes, ni pour le plus modeste, ni pour le plus reconnaissant, est mené en Angleterre par un protecteur qui épuise son crédit pour lui faire obtenir une pension *secrète* du

roi. *Jean-Jacques* trouve la pension *secrète* un affront. Aussitôt il écrit une lettre dans laquelle il sacrifie l'éloquence et le goût à son ressentiment contre son bienfaiteur. Il pousse trois argumens contre son bienfaiteur *M. Hume*, et à chaque argument il finit par ces mots, *premier soufflet, second soufflet, troisième soufflet sur la joue de mon patron*. Ah! *Jean-Jacques*, trois soufflets pour une pension! c'est trop.

Tudieu, l'ami, sans nous rien dire
Comme vous baillez des soufflets!

(*Amphitryon*, act. I.)

Un génevois qui donne trois soufflets à un écoffais! cela fait trembler pour les suites. Si le roi d'Angleterre avait donné la pension, sa majesté aurait eu le quatrième soufflet. C'est un terrible homme que ce *Jean-Jacques*! Il prétend, dans je ne fais quel roman intitulé *Héloïse* ou *Aloïsia*, s'être battu contre un seigneur anglais de la chambre haute, dont il reçut ensuite l'aumône. Il a fait, on le fait, des miracles à Venise; mais il ne fallait pas calomnier les gens de lettres à Paris. Il y a de ces gens de lettres qui n'attaquent jamais personne, mais qui font une guerre bien vive quand ils sont attaqués; et DIEU est toujours

pour la bonne cause. Un des offensés s'amusa à le dessiner par les coups de crayons que voici :

Cet ennemi du genre-humain ,
 Singe manqué de l'Arétin ,
 Qui se croit celui de Socrate ,
 Ce charlatan trompeur et vain ,
 Changeant vingt fois son mithridate ;
 Ce baffet hargneux et mutin ,
 Bâtard du chien de Diogène ,
 Mordant également la main
 Ou qui le fesse , ou qui l'enchaîne ;
 Ou qui lui présente du pain.

Les honnêtetés de *Jean-Jacques* lui ont attiré, comme on voit, de très-grandes honnêtetés. Il y a de la justice dans le monde ; et pour peu que vous soyez poli , vous trouvez à coup sûr des gens fort polis qui ne sont pas en reste avec vous. Cela compose une société charmante.

Quinzième honnêteté.

UNE honnêteté nouvelle et dont on ne s'était pas encore avisé dans la littérature, c'est d'imprimer des lettres sous le nom d'un auteur connu , ou de falsifier celles qui ont

couru dans le monde par la trop grande facilité de quelques amis, et d'inférer dans ces lettres les plus énormes platitudes avec les calomnies les plus insolentes. C'est ainsi qu'en dernier lieu on a imprimé à Amsterdam, sous le titre de Genève, de prétendues lettres secrètes de l'auteur de la *Henriade*; lesquelles lettres, si elles étaient secrètes, ne devaient pas être publiques. Il y a surtout dans ces lettres secrètes un correspondant nommé le comte de *Bar-sur-Aube* qui est un homme sûr; mais comme il n'y a jamais eu de comte de *Bar-sur-Aube*, on ne peut pas avoir grande foi à ces lettres secrètes.

Ensuite le nommé *Schneider*, libraire d'Amsterdam, a débité sous le nom de Genève les lettres du même homme à *ses amis du Parnasse*: c'est-là le titre. Il se trouve que ces amis du *Parnasse* sont le roi de Pologne, le roi de Prusse, l'électeur Palatin, le duc de Bouillon, &c. Outre la décence de ce titre, on fait dire dans ces lettres à l'auteur de la *Henriade* et du *Siècle de Louis XIV*, qu'à la cour de France il y a d'agréables commères qui aiment *Jean-Jacques Rousseau* comme leur toutou. On ajoute à ces gentilleffes des notes infames contre des personnes respectables; et il y a surtout trois lettres à un chevalier de *Bruan* qui n'a jamais existé, et qu'on appelle *mon*

cher Philinte. L'éditeur doute si ces trois lettres sont de M. de *Montesquieu* ou de M. de *Voltaire*, quoiqu'aucun de leurs laquais n'eût voulu les avoir écrites. (m) On a déjà dit ailleurs que ces bêtises se vendent à la foire de *Leipfick*, comme on vend du vin d'*Orléans* pour du vin de *Pontac*. Il est bon d'avertir ceux qui ne sont pas gourmets.

Seizième honnêteté.

IL est encore plus utile d'avertir ici que le style simple, sage et noble, orné mais non surchargé de fleurs, qui caractérisait les bons auteurs du siècle de *Louis XIV*, paraît aujourd'hui trop froid et trop rampant aux petits auteurs de nos jours; ils croient être éloquens lorsqu'ils écrivent avec une violence effrénée; ils pensent être des *Montesquieu*, quand ils ont à tort et à travers insulté quelques cours et quelques ministres du fond de leurs greniers, et qu'ils ont entassé sans esprit injure sur injure; ils croient être des *Tacites* lorsqu'ils ont lancé

(m) Voici quelques lignes de la dernière à mon cher *Philinte*. Il est impossible qu'il y ait un grand-homme parmi nos rois, puisqu'ils sont abrutis et avilis dès le berceau par une foule de scélérats qui les environne, et qui les obsède jusqu'au tombeau.

C'est ainsi qu'on parle des ducs de *Montausier* et de *Beauwilliers*, des *Bossuets* et des *Fénétons*, et de leurs successeurs; cela s'appelle écrire avec noblesse et soutenir les droits de l'humanité. C'est-là le style ferme de la nouvelle éloquence.

quelques folécismes audacieux à des hommes dont les valets de chambre dédaigneraient de leur parler : ils s'érigent en *Catons* et en *Brutus* la plume à la main. Les bons écrivains du siècle de *Louis XIV* ont eu de la force, aujourd'hui on cherche des contorfions.

Qui croirait qu'un gredin ait imprimé en 1752, dans un livre intitulé *Mes pensées*, les mots que voici, et qu'il croyait dans le vrai goût de *Montesquieu* ?

» Une république qui ne serait formée
 » que de scélérats du premier ordre, produi-
 » rait bientôt un peuple de sages, de conqué-
 » rans et de héros. Une république fondée
 » par *Cartouche*, aurait eu de plus sages lois
 » que la république de *Solon*.

» La mort de *Charles I* a fait plus de bien
 » à l'Angleterre, que n'en aurait fait le règne
 » le plus glorieux de ce prince.

» Les forfaits de *Cromwell* sont si beaux,
 » que l'enfant bien né n'entend point pro-
 » noncer le nom de ce grand-homme sans
 » joindre les mains d'admiration.»

Ces pensées ont été pourtant réimprimées; et l'auteur, à la seconde édition, mettait au titre *septième édition*, pour encourager à lire son livre. Il le dédiait à son frère : il signait *Gonia Palaios*. *Gonia* signifie angle, *Palaios* vieux. Son nom en effet est *l'Angle-vieux*. Il

s'est fait appeler *la Beaumelle*. C'est lui qui a falsifié les lettres de M^{me} de *Maintenon*, et qui a rempli les mémoires de *Maintenon* de contes absurdes et des anecdotes les plus fausses.

Dix-septième honnêteté.

ON connaît l'histoire du *Siècle de Louis XIV*. Tout impartial qu'est ce livre, il est consacré à la gloire de la nation française et à celle des arts; et c'est même parce qu'il est impartial, qu'il affermit cette gloire. Il a été bien reçu chez tous les peuples de l'Europe, parce qu'on aime par-tout la vérité. *Louis XV*, qui a daigné le lire plus d'une fois, en a marqué publiquement sa satisfaction. Je ne parle pas du style qui sans doute ne vaut rien; je parle des faits.

Ce même *la Beaumelle* dont il a bien fallu déjà faire mention, ci-devant précepteur du fils d'un gentilhomme qui a vendu Ferney à l'auteur du *Siècle de Louis XIV*; chassé de la maison de ce gentilhomme, réfugié en Danemarck; chassé du Danemarck, réfugié à Berlin; chassé de Berlin, réfugié à Gotha; chassé de Gotha, réfugié à Francfort; cet homme, dis-je, s'avise de faire à Francfort l'action du monde la plus honorable à la littérature.

Il vend pour dix-sept louis d'or au libraire *Estinger* une édition du *Siècle de Louis XIV*, qu'il a soin de falsifier en plusieurs endroits importans, et qu'il enrichit de notes de sa main : dans ces notes il outrage tous les généraux, tous les ministres, le roi même et la famille royale ; mais c'est avec ce ton de supériorité et de fierté qui sied si bien à un homme de son état, consommé dans la connaissance de l'histoire.

Il dit très-favamment que les filles hériteraient aujourd'hui de la partie de la Navarre, réunie à la couronne : il assure que le maréchal de *Vauban* n'était qu'un plagiaire : il décide que la Pologne ne peut produire un grand-homme : il dit que les savans danois sont tous des ignorans, tous les gentilshommes des imbécilles, et il fait du brave comte de *Plélo* un portrait ridicule. Il ajoute qu'il ne se fit tuer à Dantzick, que parce qu'il s'ennuyait à périr à *Copenhague*. Non content de tant d'insolences qui ne pouvaient être lues que parce qu'elles étaient des insolences, il attaque la mémoire du maréchal de *Villeroi* ; il rapporte à son sujet des contes de la populace : il s'égaie aux dépens du maréchal de *Villars* : un *la Beaumelle* donner des ridicules au maréchal de *Villars* ! Il outrage le marquis de *Torci*, le marquis de *la Vrillière*, deux ministres chers

à la nation par leur probité. Il exhorte tous les auteurs à *sévir contre M. Chamillart* ; ce sont ses termes.

Enfin il calomnie *Louis XIV*, au point de dire qu'il empoisonna le marquis de *Louvois* ; et après cette criminelle démente qui l'exposait aux châtimens les plus sévères , il vomit les mêmes calomnies contre le frère et le neveu de *Louis XIV*.

Qu'arrive-t-il d'un tel ouvrage ? de jeunes provinciaux , de jeunes étrangers cherchent chez des libraires le *Siècle de Louis XIV*. Le libraire demande si on veut ce livre avec des notes savantes : l'acheteur répond qu'il veut sans doute l'ouvrage complet. On lui vend celui de *la Beaumelle*.

Les donneurs de conseils vous disent : *Méprisez cette infamie , l'auteur ne vaut pas la peine qu'on en parle*. Voilà un plaissant avis. C'est-à-dire qu'il faut laisser triompher l'impof-ture. Non , il faut la faire connaître. On punit très-souvent ce qu'on méprise ; et même à proprement parler on ne punit que cela , car tout délit est honteux.

Cependant cet honnête homme ayant osé se montrer à Paris , on s'est contenté de l'enfermer pendant quelque temps à Bicêtre , après quoi on l'a confiné dans son village près de Montpellier.

Ce *la Beaumelle* est le même qui a depuis fait imprimer des lettres falsifiées de M. de *Voltaire*, à Amsterdam, à Avignon, accompagnées de notes infames contre les premiers de l'Etat.

On a toujours du goût pour son premier métier.

On demande après de pareils exemples s'il ne vaut pas mille fois mieux être laquais dans une honnête maison que d'être le bel-esprit des laquais ; et on demande si l'auteur d'un petit poëme intitulé *Le pauvre diable*, n'a pas eu raison de dire :

J'estime plus ces honnêtes enfans
 Qui de Savoie arrivent tous les ans,
 Et dont la main légèrement essuie
 Ces longs canaux engorgés par la fuie ;
 J'estime plus celle qui dans un coin
 Tricote en paix les bas dont j'ai besoin ;
 Le cordonnier qui vient de ma chaussure
 Prendre à genoux la forme et la mesure,
 Que le métier de tes obscurs Frérons.
 Maître Abraham et ses vils compagnons
 Sont une espèce encor plus odieuse.
 Quant aux catins, j'en fais assez de cas ;
 Leur art est doux, et leur vie est joyeuse :
 Si quelquefois leurs dangereux appas
 A l'hôpital mènent un pauvre diable,
 Un grand benêt qui fait l'homme agréable ;
 Je leur pardonne : il l'a bien mérité.

Je cite ces vers pour faire voir combien ce métier de petits barbouilleurs , de petits folliculaires , de petits calomniateurs , de petits falsificateurs du coin de la rue , est abominable ; car pour celui des belles demoiselles qui ruinent un sot , je n'en fais pas tout-à-fait le même cas que l'auteur du pauvre diable ; on doit avoir de l'honnêteté pour elles sans doute , mais avec quelques restrictions.

Dix-huitième honnêteté.

LE fils d'un laquais de M. de *Maucroix* , lequel fils fut laquais aussi quelque temps et qui servit souvent à boire à l'abbé d'*Olivet* , s'est élevé par son mérite : et nous sommes bien loin de lui reprocher son premier emploi dont ce mérite l'a tiré , puisque nous avons approuvé la maxime , qu'il vaut mieux être le laquais d'un bel-esprit que le bel-esprit des laquais. Un jeune homme sans fortune sert fidèlement un bon maître ; il s'instruit , il prend un état : il n'y a dans tout cela aucune indignité , rien dont la vertu et l'honneur doivent rougir. Le pape *Adrien IV* avait été mendiant , *Sixte-Quint* avait été gardeur de porcs. Qui-conque s'élève a du moins cette espèce de mérite qui contribue à la fortune ; et pourvu que vous ne soyez ni insolent ni méchant ,

· tout le monde honore en vous cette fortune qui est votre ouvrage.

Cet homme nommé d'*Etrée*, parce que son père était du village d'*Etrée*, ayant cultivé les belles-lettres au lieu de cultiver son jardin, fut d'abord folliculaire, ensuite feseur d'almanachs, et il mit au jour l'*année merveilleuse* pour laquelle il fut incarcéré, puis il se fit prêtre, puis il se fit généalogiste; il travailla chez M. d'*Hozier*, et en sortit je ne veux pas dire pourquoi: enfin il obtint un petit prieuré dans le fond d'une province. Monsieur le prieur alla se faire reconnaître dans sa seigneurie en 1763: et comme il est généalogiste, il se fit passer, mais avec circonspection, pour un neveu du cardinal d'*Etrée*. Il reçut en cette qualité une fête assez belle d'une dame qui a une terre dans le voisinage, et fut traité en homme qui devait être cardinal un jour.

Comme il n'y a point de maison dans son prieuré, il tenait sa cour dans un cabaret du voisinage. Il écrivit une lettre pleine de dignité et de bonté au seigneur de la paroisse qui se mêle de prose et de vers tout comme l'abbé d'*Etrée*. Il avertissait ce voisin qu'un jeune homme de sa maison avait osé chasser sur les terres du prieuré qui ont, je crois, cent toises d'étendue; qu'il accorderait volontiers le droit de chasse à la seule personne du

voisin en qualité de littérateur, parce qu'il avait soixante et onze ans et qu'il était à peu près aveugle; mais nul autre ne devait effaroucher le gibier de monsieur le prieur, qui n'a pas plus de gibier que de basse-cour. Le jeune homme qui avait imprudemment tiré à deux ou trois cents pas des terres de l'église, était un gentilhomme qui ne crut point devoir de réparation. Autre lettre de monsieur le prieur au voisin; pas plus de réponse à cette seconde qu'à la première.

Mon homme part en méditant une noble vengeance. Il va en Picardie chez un seigneur, à la généalogie duquel il travaillait. Un magistrat considérable du parlement de Paris était dans le voisinage. M. l'abbé d'Etrée accuse auprès de ce magistrat celui qui n'avait pas pu lui écrire une lettre,

D'avoir fait un gros livre, un livre abominable,
Un livre à mériter la dernière rigueur,
Dont le traître a le front de le faire l'auteur.

Misanthrope, acte IV, (n)

Voilà monsieur le prieur qui triomphe,
et qui écrit à un intendant de ses Etats : *Il est perdu, il ne s'en relèvera pas, son affaire est*

(n) Voyez comme du temps de *Molière* on était aussi méchant que du nôtre.

faite. Il se trompa ; mais on a lieu d'espérer qu'il réussira mieux une autre fois.

Pauvres gens de lettres ! voyez ce que vous vous attirez , soit que vous écriviez , soit que vous n'écriviez pas. Il faut non - seulement faire son devoir , *taliter qualiter* , comme dit *Rabelais* , et dire toujours du bien de monsieur le prieur ; mais il faut encore répondre aux lettres qu'il vous écrit. Cette négligence a ulcéré quelquefois plus d'un grand cœur , et vous voyez avec quelle noblesse un prieur se venge.

Dix-neuvième honnêteté.

L'AUTEUR de l'*Histoire de Charles XII* l'avait publiée il y a environ vingt ans , avant que le père *Barre* donnât son histoire d'Allemagne ; cependant le père *Barre* jugea à propos de fondre dans son ouvrage presque tout *Charles XII*, batailles , sièges , discours , caractères , bon mots même. Quelques journalistes ayant entendu parler à quelques lecteurs de cette singulière ressemblance , ne songeant pas à la date des éditions , et n'ayant pas même lu le père *Barre* qu'on ne lit guère , ne doutèrent pas que M. de *Voltaire* n'eût volé le père *Barre* , ou du moins feignirent de n'en pas douter , et appelèrent l'auteur de *Charles XII* plagiaire ; mais c'est une bagatelle qui ne

mérite pas d'être relevée. Ces petits menfonges font le profit des folliculaires : il faut que tout le monde vive.

Vingtième honnêteté.

C'EST encore un secret admirable que celui de déterrer un poëme manuscrit qu'on attribue à un auteur auquel on veut donner des marques de souvenir, et de remplir ce poëme de vers dignes du postillon du cocher de *Vertamon* ; d'y inférer des tirades contre *Charlemagne* et contre *S^t Louis* ; d'y introduire au quinzième siècle *Calvin* et *Luther* qui sont du seizième ; d'y glisser quelques vers contre des ministres d'Etat ; et enfin de parler d'amour comme on parle dans un corps-de-garde. Les éditeurs espèrent qu'ils vendront avantageusement ces beaux vers et libelles de taverne, et que l'auteur à qui ils les imputent sera infailliblement perdu à la cour.

Les galans y trouvaient double profit à faire ;
Leur bien premièrement, et puis le mal d'autrui.

Vous vous trompez, Messieurs : on a plus de discernement à Versailles et à Paris que vous ne croyez ; et ceux *quibus est equus et*

pater et res, ne font pas vos dupes. On n'imputera jamais à l'auteur d'*Alzire* ces vers :

Chandos fuant et soufflant comme un bœuf,
 Cherche du doigt si Jeanne est une fille ;
 Au diable soit, dit-il, la fotte aiguille !
 Bientôt le diable emporte l'étui neuf ;
 Il veut encor secouer sa guenille....
 Chacun avait son trot et son alure,
 Chacun piquait à l'envi sa monture, &c.

On a pris la peine de faire environ trois cents vers dans ce goût, et de les attribuer à l'auteur de la *Henriade* : il y a des vers pour la bonne compagnie, il y en a pour la canaille ; et cela est absolument égal pour quelques libraires de Hollande et d'Avignon.

Pour mieux connaître de quoi la basse littérature est capable, il faut savoir que les auteurs de ces gentilleffes ayant manqué leur coup, firent à Liège une nouvelle édition du même ouvrage, dans lequel ils insérèrent les injures qu'ils crurent les plus piquantes contre madame de *Pompadour* : ils lui en firent tenir un exemplaire qu'elle jeta au feu ; ils lui écrivirent des lettres anonymes qu'elle renvoya à l'homme qu'ils voulaient perdre. C'est une grande ressource que celle des lettres anonymes, et fort usitée chez les âmes généreuses qui disent
 hardiment

hardiment la vérité : les gueux de la littérature y sont fort fujets ; et celui qui écrit ces mémoires instructifs conserve quatre-vingt-quatorze lettres anonymes qu'il a reçues de ces messieurs.

Vingt-unième honnêteté.

L'EX-REVEREND père ex-jésuite *Nonotte*, aussi amateur de la vérité que *Varillas*, ou *Maimbourg*, ou *Caveyrac*, &c. n'étant pas content apparemment de la portion congrue, mais *suffisante*, qu'on donne aux ci-devant frères de la société de Jésus, se mit en tête il y a quatre ans de gagner quelque argent, en vendant à un libraire d'Avignon nommé *Fez* une critique des œuvres de *Voltaire* ou attribuées à *Voltaire*.

Mais *Nonotte* aimant mieux encore l'argent que la vérité, fit proposer à M. de *Voltaire* de lui vendre pour mille écus son édition ; ne doutant pas que M. de *Voltaire*, craignant un aussi grand adverfaire que *Nonotte*, ne se hâtât de se racheter par cette petite somme, après quoi *Nonotte* et conforts ne manqueraient pas de faire une nouvelle édition de leur libelle, corrigée et augmentée.

J'ai, par malheur pour le petit *Nonotte*, la lettre de *Fez* en original. Voici la copie mot pour mot.

MONSIEUR,

» Avant que de mettre en vente un ouvrage
 » qui vous est relatif, j'ai cru devoir décem-
 » ment vous en donner avis. Le titre porte:
 » *Erreurs de M. de Voltaire sur les faits histo-*
 » *riques, dogmatiques, &c. en deux volumes*
 » in-12, par un auteur anonyme. En consé-
 » quence, je prends la liberté de vous pro-
 » poser un parti; le voici. Je vous offre mon
 » édition de quinze cents exemplaires, à 2 liv.
 » en feuille, montant 3000 liv. L'ouvrage
 » est désiré universellement. Je vous l'offre,
 » dis-je, cette édition de bon cœur, et je
 » ne la ferai paraître que je n'aie aupara-
 » vant reçu quelque ordre de votre part. »

J'ai l'honneur d'être avec le respect le plus
 profond,

Monfieur,

Votre très-humble et très-
 obéissant serviteur,
 FEZ, imp. lib. à Avignon.

Avignon, 30 avril 1762.

M. de *Voltaire*, accoutumé à de telles pro-
 positions de la part des polissons de la

littérature , (o) fut trop équitable pour acheter une édition auffi confidérable à fi vil prix. Il fit au libraire *Fez* fon compte. Il lui fit voir combien *Nonotte* et *Fez* perdraient à ce beau marché. Cette lettre fut imprimée par ceux qui impriment tout : on dit qu'elle eft plaifante ; je ne me connais pas en raillerie , je ne cherche ici que la fimple vérité.

Vingt-deuxième honnêteté, fort ordinaire.

JE reviens à toi , mon cher *Nonotte* et ex-compagnon de *Jéfus* ; il faut montrer à quel point tu es honnête et charitable , combien tu connais la vérité , combien tu l'aimes , et avec quel noble zèle tu te joins à un tas de gredins qui jettent de loin leurs ordures à ceux qui cultivent les lettres avec fuccès.

As-tu gagné par tes deux volumes les mille écus que tu voulais escamoter à M. de *Voltaire* par ton libraire *Fez* ? Je t'en fais mon

(o) On trouve dans les *Mélanges de littérature* de M. de *Voltaire* , une lettre femblable d'un nommé *la Jonchère* , et on y apprend auffi que les favans auteurs de l'histoire de la régence et de la vie du duc d'*Orléans* régent , ont pris ce *la Jonchère* pour le trésorier-général des guerres , à peu près comme de prétendus esprits fins prennent encore le jeune débauché obfcure auteur du *Pétrone* , pour le conful *Pétrone* ; l'imbécille et dégoûtant vieillard *Trimalcion* , pour le jeune empereur *Néron* ; la fotte et vilaine *Fortunata* , pour la belle *Poppea* , et *Encolpe* pour *Sénèque*. *In omnibus rebus qui vult decipi decipiatur.*

compliment : *Garaffe* n'en savait pas tant que toi , et le contrat mohatra n'approche pas du marché que tu avais proposé. Mais , cher *Nonotte* , ce n'est pas assez de faire de bons marchés , il faut avoir raison quelquefois.

1°. En attaquant un *Essai sur les mœurs et l'esprit des nations* , tu ne devais pas commencer par dire que *Trajan* si connu par ses vertus , était un barbare et un persécuteur. Et sur quoi le trouves-tu cruel ? parce qu'il ordonne qu'on ne fasse pas de recherches des chrétiens , et qu'il permet qu'on les dénonce.

Mais il était très-juste de dénoncer ceux qui emportés par un zèle indiscret comme *Polyeucte* , auraient brisé les statues des temples , battu les prêtres , et troublé l'ordre public. Ces fanatiques étaient condamnés par les saints conciles. Un roi aussi bon que *Trajan* pourrait aujourd'hui sans être cruel punir légèrement le chrétien *Nonotte* , s'il était dénoncé comme calomniateur , s'il était convaincu d'avoir publié ses erreurs sous le nom des erreurs d'un autre ; d'avoir mis le titre d'Amsterdam au mépris des ordonnances royales ; d'avoir méchamment et proditoirement médité de son prochain.

2°. On t'a déjà dit que tu manquais de bonne foi quand tu reprochais à l'auteur de *l'Essai sur les mœurs* , &c. ces paroles que tu

cites de lui : *L'ignorance chrétienne se représente d'ordinaire Dioclétien comme un ennemi armé sans cesse contre les fidèles.* On a averti et on avertit encore que ces mots *l'ignorance chrétienne* ne sont dans aucune des éditions de cet ouvrage , pas même dans l'édition furtive de *Jean Neaulme*. Que dirais-tu , si tu trouvais dans un bon livre *l'ignorance de Nonotte* ? mettrais-tu à la place *l'ignorance chrétienne de Nonotte* ? Ne t'exposerais-tu pas aux soupçons qu'on aurait que ce *Nonotte* ex-jésuite est un fort mauvais chrétien , puisqu'il calomnie ?

Tu réponds que ce sont des chrétiens mal instruits qui ont dit que *Dioclétien* avait toujours persécuté , et que par conséquent on peut appeler leur erreur une *ignorance chrétienne*.

Mon ami , voilà de ta part une ignorance un peu jésuitique. Tu fais-là une plaisante distinction : tu allègues une direction d'intention fort comique ; il fallait ne point corrompre le texte , avouer ton tort et te taire.

3°. Tu continues à canoniser l'action du centurion *Marcel* , qui jeta son ceinturon son épée sa baguette à la tête de sa troupe , et qui déclara devant l'armée qu'il ne fallait pas servir son empereur. Mon ami , prends garde , le ministre de la guerre veut que le service se fasse , ton *Marcel* est de mauvais exemple. Sois bon chrétien si tu peux ; mais

point de fédition, je t'en prie : souviens-toi de frère *Guignard* et sois sage.

Tu loues encore le bon chrétien qui déchire l'édit de l'empereur. *Nonotte*, cela est fort. Prends garde à toi, te dis-je ; le roi n'aime pas qu'on déchire ses édits, il le trouverait mauvais. Sais-tu bien que c'est un crime de lèse-majesté au second chef ? Tu apportes pour raison que cet édit était injuste. Était-ce donc à ce chrétien à décider de la légitimité d'un arrêt du conseil ? Où en serions-nous si chaque jésuite ou chaque janséniste prenait cette liberté ?

4°. Petit *Nonotte*, rabâcheras-tu toujours les contes de la légion thébaine, un petit *Romanus* né bègue dont on ne put arrêter le caquet dès qu'on lui eut coupé la langue ? Faut-il encore t'apprendre qu'il n'y a jamais eu de légion thébaine ; que les empereurs romains n'avaient pas plus de légion égyptienne que de légion juive ; que nous avons les noms de toutes les légions dans la notice de l'empire, et qu'il n'y est nullement question de Thébains ; mais qu'il y avait d'ordinaire trois légions romaines en Égypte ?

Faut-il te redire que les faits les dates et les lieux déposent contre cette histoire, digne de *Rabelais* ? faut-il te répéter qu'on ne martyrise point six mille hommes armés, dans une gorge de montagne où il n'en peut tenir

trois cents? Crois-moi, *Nonotte*, marions les six mille soldats thébains aux onze mille vierges, ce sera à peu près deux filles pour chacun; ils feront bien pourvus. Et à l'égard de la langue du petit *Romanus*, je te conseille de retenir la tienne, et pour cause.

5°. Sois persuadé comme moi que *David* laissa en mourant vingt-cinq millions d'argent comptant dans sa ville d'*Hershalhaim*, j'y consens : obtiens que ta portion congrue soit assignée sur ce trésor royal; cours après les trois-cents renards que *Samson* attacha par la queue; dîne du poisson qui avala *Jonas*; fers de monture à *Balaam* et parle, j'y consens encore. Mais par *S^t Ignace*, ne fais pas le panégyrique d'*Aod* qui assassina le roi *Eglon*, et de *Samuel* qui hacha en morceaux le roi *Agag* parce qu'il était trop gras : ce n'est pas là une raison. Vois-tu? j'aime les rois, je les respecte, je ne veux pas qu'on les mette en hachis, et les parlemens pensent comme moi; entends-tu, *Nonotte*?

6°. Tu trouves qu'on n'a pas assez tué d'albigeois et de calvinistes : tu approuves le supplice de *Jean Hus* et de *Jérôme de Prague*, et celui d'*Urbain Grandier*; et tu ne dis rien de la mort édifiante du R. P. *Malagrida* du R. P. *Guignard*, du R. P. *Garnet* du R. P.

Oldecorn, du R. P. *Creton*. Hé, mon ami, un peu de justice !

7°. Ne t'enfonce plus dans la discussion de la donation de *Pepin* : doute, ami *Nonotte*, doute ; et jusqu'à ce qu'on t'ait montré l'original de la cession de Ravenne, doute, dis-je. Sais-tu bien que Ravenne en ce temps-là était une place plus considérable que Rome, un beau port de mer, et qu'on peut céder des domaines utiles en s'en réservant la propriété ? fais-tu bien qu'*Anastase* le bibliothécaire est le premier qui ait parlé de cette propriété ? croira-t-on de bonne foi que *Charlemagne* eût parlé dans son testament de Rome et de Ravenne comme de villes à lui appartenantes, si le pape en avait été le maître absolu ?

J'avoue que *S^t Pierre* écrivit une belle lettre à *Pepin* du haut du ciel, et que le saint pape envoya la lettre au bon *Pepin* qui en fut fort touché : j'avoue que le pape *Etienne* vint en France pour sacrer *Pepin* qui ravissait la couronne à son maître, et qui s'était déjà fait sacrer par un autre saint : j'avoue que le pape *Etienne* étant tombé malade à Saint-Denis, fut guéri par *S^t Pierre* et par *S^t Paul* qui lui apparurent avec *S^t Denis* suivi d'un diacre et d'un sous-diacre : j'avoue même avec l'abbé de *Vertot* que le pape qui avait enfermé dans un couvent *Carloman* frère de *Pepin*,
dépouillé

dépouillé par ce bon *Pepin*, fut soupçonné d'avoir empoisonné ce *Carloman* pour prévenir toute discussion entre les deux frères.

J'avoue encore qu'un autre pape trouva depuis sur l'autel de la cathédrale de Ravenne, une lettre de *Pepin* qui donnait Ravenne au saint siège ; mais cela n'empêche pas que *Charlemagne* n'ait gouverné Ravenne et Rome. Les domaines que les archevêques ont dans Reims, dans Rouen, dans Lyon, n'empêchent pas que nos rois ne soient les souverains de Reims, de Rouen et de Lyon.

Apprends que tous les bons publicistes d'Allemagne mettent aujourd'hui la donation de la souveraineté de l'exarchat par *Pepin*, avec la donation de *Constantin*. Apprends que la méprise vient de ce que les premiers écrivains aussi exacts que toi, ont confondu *patrimonium Petri et Pauli*, avec *dominium imperiale*. Tu dois savoir, ex-jésuite *Nonotte*, ce que c'est qu'une équivoque.

8°. Hé bien, parleras-tu encore des bigames et trigames de la première race ? un jésuite ferme-t-il la bouche à un autre jésuite ? suffira-t-il de *Daniel* pour confondre *Nonotte* ? lis donc ton *Daniel*, quoiqu'il soit bien sec. Lis la page 110 du premier volume in-4° ; lis, *Nonotte*, lis, et tu trouveras que le grand *Théodebert* épousa la belle *Deuterie*, quoique

la belle *Deuterie* eût un mari , et que le grand *Théodebert* eût une femme , et que cette femme s'appelait *Vifigarde* , et que cette *Vifigarde* était fille d'un roi des Lombards nommé *Vacon*, fort peu connu dans l'histoire ; tu verras que *Théodebert* imitait en cette bigamie ou bigamie son oncle *Clotaire* : et voici les propres mots de *Daniel*.

» Son oncle *Clotaire* après avoir épousé
 » la femme de *Clodomir* son frère , peu de
 » temps après la mort de ce prince , quoiqu'il
 » eût déjà une autre femme ; et il en eut
 » trois pendant quelque temps , dont deux
 » étaient sœurs. »

Cela n'est pas trop bien écrit , et tu ne pourras approuver ce style à moins que tu n'aimes ton prochain comme toi-même : mais mon ami , si *Daniel* écrit mal , il dit au moins ici la vérité , et c'est la différence qui est entre vous deux.

Je veux te conter une anecdote au sujet des bigames. Le lord *Cowper* , grand-chancelier d'Angleterre , épousa deux femmes qui vécurent avec lui très-cordialement dans sa maison. Ce fut le meilleur ménage du monde. Ce bigame écrivit un petit livre sur la légitimité de ses deux mariages , et prouva son livre par les faits. M. de *Voltaire* s'était trompé en racontant cette bigamie : il avait pris le

lord *Cowper* pour le lord *Trévor*. La famille *Trévor* l'a redressé avec une extrême politesse ; ce n'est pas comme toi, *Nonotte*, qui te trompes très-impoliment.

9°. Mais, mon cher *Nonotte*, quand tu as fait deux volumes de tes erreurs que tu appelles les erreurs d'un autre, as-tu pensé qu'on perdrait son temps à répondre à toutes tes bévues ? le public s'amuserait-il beaucoup d'un gros livre intitulé *les erreurs de Nonotte* ? Je ne veux te présenter qu'un petit bouquet, mais j'ai peine à choisir les fleurs. Voici en passant quelques fleurs pour *Nonotte*.

Il n'y a point, dis-tu, *de couvent en France où les religieux aient deux cents mille livres de rente*. Il est vrai, les pauvres moines n'ont rien : mais les abbés réguliers ou irréguliers de Cîteaux et de Clairvaux les ont ces deux cents mille livres ; et je te conseille d'être leur fermier, tu y gagneras plus qu'avec le libraire *Fez*. L'abbé de Cîteaux a commencé un bâtiment dont l'architecte m'a montré le dévis, il monte à dix-sept cents mille livres. *Nonotte !* il y a là de quoi faire de bons marchés.

10°. Sache que c'est M. *Damilaville*, connu des principaux gens de lettres de Paris s'il ne l'est pas de *Nonotte*, qui ayant été indigné de l'insolence et de l'absurdité de ton libelle intitulé *les erreurs*, a daigné imprimer ce qu'il

en pensait ; c'est lui surtout qui a montré qu'il n'y a point de contradiction à dire que *Cromwell* fut quelque temps un fanatique, puis un politique profond, et enfin un grand-homme, et qu'on peut dire la même chose de *Mahomet*. Sache que *Cromwell* rançonna, pilla, saccagea pendant la guerre, et qu'il fit observer les lois pendant la paix ; qu'il ne mit point de nouveaux impôts ; qu'il couvrit par les qualités d'un grand roi les crimes d'un usurpateur ; qu'il craignait avec très-grande raison d'être assassiné ; et qu'après avoir pris toutes les précautions pour ne le pas être, il n'en mourut pas moins avec une fermeté connue de tout le monde. *M. Damilaville* a dit qu'il n'y a rien dans tout cela d'incompatible, et que *Nonotte* n'a pas le sens commun. A-t-il tort ?

110. Que tu es ignorant dans les choses les plus connues ! Tu trouves mauvais que le véridique auteur de l'*Essai sur les mœurs*, &c. dise que le célèbre *Guillaume de Nassau*, fondateur de la république de Hollande, était comte de l'empire au même titre que *Philippe II* était seigneur d'Anvers. Tu es tout étonné que ce fameux prince d'Orange soit mis en parallèle avec la *maesta del re dom Phelippo el discreto*. Tu as raison ; *Philippe II* n'était pas comparable à un héros. Ils étaient tous deux

d'une famille impériale : ces deux maisons étaient également descendues de braves gentilshommes. Est-ce parce que l'assassin du défenseur de la liberté se confessa et communia avant d'exécuter son crime, que tu trouves *Guillaume* coupable? Est-ce parce que ce héros résista à toute la puissance d'un poltron hypocrite, est-ce parce qu'il rendit sept provinces libres, que le petit franc-comtois *Nonotte* insulte à sa mémoire?

12°. Que tu es ignorant, te dis-je ! Tu ne fais pas que le bourg de Livron en Dauphiné était une ville du temps de la ligue ; qu'elle fut détruite comme tant d'autres petites villes. Et quand on t'a prouvé qu'elle fut assiégée par *Henri III* en personne, que le maréchal de camp de *Bellegarde* conduisit le siège avec vingt-deux pièces de canon en 1574, tu réponds avec une direction d'intention, que tu voulais parler de l'état où est Livron aujourd'hui, et non de l'état où elle était alors. Il s'agit bien de l'état où est Livron aujourd'hui ! Et tu ajoutes savamment : *J'ai nommé le commandant Montbrun qui refusa de rendre la place.* Tu excuses ton ignorance par une nouvelle erreur : ce n'était pas *Montbrun* qui commandait dans cette ville ; c'était de *Roëffes*, comme le dit de *Thou*, liv. XLIX. Tu as tort quand tu critiques ; tu as plus de tort quand tu dis des

injures dignes de ton éducation , et tort encore peut-être quand tu espères qu'on ne te punira pas.

13°. Avec quelle audace peux-tu dire que M. de *Voltaire* n'a jamais lu la taxe de la chancellerie de Rome? Viens dans sa bibliothèque, mon ami, les laquais te laisseront entrer pour cette fois-là, et même te feront fortir par la porte. Tu verras deux exemplaires de ce livre qu'on ne te prêtera point.

14°. Tu fais le savant, *Nonotte* : tu dis à propos de théologie que l'amiral *Dracke* a découvert la terre d'Yesso. Apprends que *Dracke* n'alla jamais au Japon, encore moins à la terre d'Yesso : apprends qu'il mourut, en 1596 en allant à Porto-Bello : apprends que ce fut quarante ans après la mort de *Dracke*, que les Hollandais découvrirent les premiers cette terre d'Yesso en 1644 : apprends jusqu'au nom du capitaine *Martin Jéritson*, et de son vaisseau qui s'appelait le *Castrécom*. Crois-tu donner quelque crédit à la théologie en faisant le marin? Tu te trompes sur terre et sur mer; et tu t'applaudis de ton livre parce que tes fautes sont en deux volumes.

15°. Voyons si tu entends la théologie mieux que la marine. L'auteur de l'*Essai sur les mœurs*, &c. a dit que selon S^t *Thomas d'Aquin* il était permis aux séculiers de confesser dans les cas

urgens , que ce n'est pas tout-à-fait *un sacrement* , mais que c'est *comme sacrement*. Il a cité l'édition et la page de la Somme de S^t *Thomas* ; et là-dessus tu viens dire que tous les critiques conviennent que cette partie de la Somme de S^t *Thomas* n'est pas de lui. Et moi je te dis qu'aucun vrai critique n'a pu te fournir cette défaite. Je te défie de montrer une seule Somme de *Thomas d'Aquin* où ce monument ne se trouve pas. La Somme était en telle vénération qu'on n'eût pas osé y coudre l'ouvrage d'un autre. Elle fut un des premiers livres qui sortirent des presses de Rome dès l'an 1474 ; elle fut imprimée à Venise en 1484. Ce n'est que dans des éditions de Lyon qu'on commença à douter que la troisième partie de la Somme fût de lui. Mais il est aisé de reconnaître sa méthode et son style qui sont absolument les mêmes.

Au reste , *Thomas* ne fit que recueillir les opinions de son temps , et nous avons bien d'autres preuves que les laïques avaient le droit de s'entendre en confession les uns les autres ; témoin le fameux passage de *Joinville* , dans lequel il rapporte qu'il confessa le connétable de Chypre. Un jésuite du moins devrait savoir ce que le jésuite *Tolet* a dit dans son livre de l'instruction sacerdotale , liv. I , ch. 16 : Ni femme , ni laïc ne peut absoudre sans

privilège. *Nec fœmina nec laïcus absolvere possunt sine privilegio.* Le pape peut donc permettre aux filles de confesser les hommes ; cela sera allez plaisant : tu réjouiras fort Besançon en confessant tes fredaines à la vieille fille que tu fréquentes et que tu endoctrines. Auras-tu l'absolution ?

Je veux t'instruire en t'apprenant que cette ancienne coutume , cette dévotion de se confesser mutuellement vient de la Syrie. Tu sauras donc , *Nonotte* , que les bons Juifs se confessaient quelquefois les uns aux autres. Le confesseur et le confessé , quand ils étaient bien pénitens , s'appliquaient tour à tour trente-neuf coups de lanière sur les épaules. Confesse-toi souvent , *Nonotte* ; mais si tu t'adresses à un jacobin , ne vas pas lui dire que la Somme de S^t Thomas n'est pas de lui ; on ne se bornerait pas à trente-neuf coups d'étrivières. Confesse ta fille , confesse-toi à elle , et elle te fessera plus doucement qu'un jacobin , comme Girard fessait la Cadière ; et vice versa.

16°. Il me prend envie de t'instruire sur l'histoire de la pucelle d'Orléans , car j'aime cette pucelle ; et bien d'autres l'aiment aussi. Mais je te renvoie à une dissertation imprimée dans un ouvrage très-connu. (*)

(*) Voyez le Dictionnaire philosophique , art. ARG.

Apprends, *Nonotte*, comme il faut étudier l'histoire quand on ose en parler. Ne fais plus de *Jeanne d'Arc* une inspirée, mais une idiote hardie qui se croyait inspirée; une héroïne de village à qui on fit jouer un grand rôle, une brave fille que des inquisiteurs et des docteurs firent brûler avec la plus lâche cruauté. Corrige tes erreurs et ne les mets plus sur le compte des autres. Souviens-toi du capucin qui étant monté en chaire, dit à ses auditeurs : *Mes frères, mon dessein était de vous parler de l'immaculée conception; mais j'ai vu affiché à la porte de l'église : Réflexions sur les défauts d'autrui, par le R. P. de Viliers de la société de Jésus.* (p) Hé mon ami! fais des réflexions sur les tiens; je vous parlerai donc de l'humilité.

Tu crèves de vanité, *Nonotte*; on t'a fait l'honneur de répondre; mais pour t'inspirer un peu de modestie, fâche que l'illustre *Montesquieu* daigna répondre à l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques*, à peu près comme le maréchal de *la Feuillade* battit une fois un fiacre qui lui barrait le chemin quand il allait en bonne fortune.

17°. Oh oh! *Nonotte*, tu veux brouiller l'auteur du *Siècle de Louis XIV* avec le clergé

(p) Depuis abbé de *Viliers*, assez mauvais poète.

de France. Ceci passe la raillerie. *Il n'y a point, dis-tu à la page 224, d'hommes aussi méprisables que ceux qui forment ce corps nombreux.* Et après avoir proféré ces abominables paroles, tu les imputes à l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ! Sens-tu bien tout ce que tu mérites, calomniateur *Nonotte* ?

L'auteur du *Siècle de Louis XIV* a toujours révééré le clergé en citoyen : il l'a défendu contre les imputations de ceux qui disent au hasard qu'il a le tiers des revenus du royaume : il a prouvé dans son chapitre XXXV que toute l'Eglise gallicane, séculière et régulière, ne possède pas au-delà de quatre-vingts millions de revenu en fonds et en casuel. Il remarque que le clergé a secouru l'Etat d'environ quatre millions par an l'un dans l'autre. Il n'a perdu aucune occasion de rendre justice à ce corps.

On trouve au chapitre IV du *Traité de la tolérance* ces paroles : *Le corps des évêques en France est presque tout composé de gens de qualité, qui pensent et qui agissent avec une noblesse digne de leur naissance.* Est-ce là insulter les évêques de France comme tu les outrages ?

Insulte-t-il les évêques quand il parle de l'évêque de Marseille, dans une ode contre le fanatisme ?

Belzuns, ce pasteur vénérable,
 Sauvait son peuple périssant ;
 Langeron, guerrier secourable,
 Bravait un péril renaissant ;
 andis que vos lâches cabales,
 Dans le trouble et dans les scandales,
 Occupaient votre oisiveté
 De la dispute ridicule
 Et sur Quesnel et sur la bulle,
 Qu'oublira la postérité.

O ex-jésuite ! c'était rendre justice au digne évêque de Marseille : il vous l'a rendue à vous, anciens confrères de *Nonotte*, à vous, le *Tellier*, *Lallemant* et *Doucin*, qui fessiez attendre des évêques dans la salle basse avec le frere *Vadblé*, tandis que vous fabriquiez la bulle qui vous a enfin exterminés.

O *Nonotte* ! tu oses dire que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* n'a jamais cherché qu'à tourner les papes en ridicule et à les rendre odieux.

Mais vois les éloges qu'il donne à la sagesse d'*Adrien I* : vois comme il justifie le pape *Honorius*, tant accusé d'hérésie : vois ce qu'il dit de *Léon IV* dans l'*Essai sur les mœurs et l'esprit des nations*.

„ Le pape *Léon IV*, prenant dans ce
 „ danger une autorité que les généraux de

„ l'empereur *Lothaire* semblaient abandonner,
 „ se montra digne en défendant Rome d'y com-
 „ mander en souverain. Il avait employé les
 „ richesses de l'Eglise à réparer les murailles
 „ de la ville, à élever des tours, à tendre des
 „ chaînes sur le Tibre. Il arma les milices à
 „ ses dépens, engagea les habitans de Naples
 „ et de Gaiette à venir défendre les côtes et
 „ le port d'Ostie, sans manquer à la sage
 „ précaution de prendre d'eux des otages,
 „ sachant bien que ceux qui sont assez puis-
 „ sans pour nous secourir le sont assez pour
 „ nous nuire. Il visita lui-même tous les
 „ postes, et reçut les Sarrazins à leur des-
 „ cente, non pas en équipage de guerrier,
 „ ainsi qu'en avait usé *Goslin* évêque de
 „ Paris dans une occasion encore plus pres-
 „ sante, mais comme un pontife qui exhortait
 „ un peuple chrétien, et comme un roi qui
 „ veillait à la sûreté de ses sujets. Il était né
 „ romain. Le courage des premiers âges de
 „ la république revivait en lui dans un temps
 „ de lâcheté et de corruption, tel qu'un
 „ des beaux monumens de l'ancienne Rome
 „ qu'on trouve quelquefois dans les ruines
 „ de la nouvelle. »

Il a poussé l'amour de la vérité jusqu'à
 justifier la mémoire d'*Alexandre VI* contre
 cette foule d'accusateurs qui prétendent que

ce pape mourut du poison préparé par lui-même pour faire périr tous les cardinaux ses convives. Il n'a pas craint de heurter l'opinion publique, et de rayer un crime du nombre des crimes dont ce pontife fut convaincu. Il n'a jamais considéré, n'a chéri, n'a dit que le vrai : il l'a cherché cinquante ans, et tu ne l'as pas trouvé.

Tu es fâché que le pape *Benoît XIV* lui ait écrit des lettres agréables, et lui ait envoyé des médailles d'or et des agnus par douzaines ! tu es fâché que son successeur l'ait gratifié, par la protection et par les mains d'un grand ministre, de belles reliques pour orner l'église paroissiale qu'il a bâtie ! Console-toi, *Nonotte*, et viens-y servir la messe d'un de tes confrères qui est l'aumônier du château. Il est vrai que le maître ne marchera pas à la procession derrière un jeune jésuite, comme on a fait dans un beau village de Montauban ; il n'est pas de ce goût : mais enfin vous ferez deux jésuites. *Sæpe premente deo fert deus alter opem.*

Enfin, *Nonotte*, tu emploies l'artillerie des *Garaffes* et des *Hardouins* : *ultima ratio jesuitarum, et aliquandò jansenistarum*. Tu traites d'athée l'adorateur le plus résigné de la Divinité ; tu intentes cette accusation horrible contre l'auteur de la *Henriade*, poëme qui est le triomphe de la religion catholique : tu

l'intentes contre l'auteur de *Zaïre* et d'*Alzire*, dont cette même religion est la base ; contre celui qui ayant adopté la nièce du grand *Corneille*, ne la reçut dans une de ses maisons située sur le territoire de Genève, qu'à condition qu'elle aurait toutes les facilités d'exercer la religion catholique. Tu le fais, puisque tes complices, pour gagner quelque argent, ont fait imprimer la lettre où il est dit expressément que cette demoiselle aura sur le territoire des protestans tous les secours nécessaires pour l'exercice de sa religion. Tu ne songeais pas que tu donnais ainsi des armes contre toi et tes conjoints.

C'est ainsi que les *Nonotte*, les *Patouillet*, et autres Welches, ont traité d'athées les principaux magistrats français et les plus éloquens ; les *Monclar*, les *Chauvelin*, les *la Chalotais*, les *Duché*, les *Chatillon*, et plusieurs autres. Mais aussi, il faut considérer que ces messieurs leur ont fait plus de mal que M. de *Voltaire*.

Après l'exposé des bévues, des insolences et des injures atroces prodiguées par *Nonotte* et par ses aides, quelques lecteurs seront bien aises de savoir quels sont les auteurs de ce libelle, et de tant d'autres libelles contre la magistrature de France. Voici la lettre d'un homme en place, écrite de Besançon le 9 janvier 1767 : elle peut instruire.

„ Jacques Nonotte, âgé de 54 ans, est né à
 „ Besançon d'un pauvre homme qui était
 „ fendeur de bois et crocheteur. Il paraît à
 „ son style et à ses injures qu'il n'a pas dégé-
 „ néré. Sa mère était blanchisseuse. Le petit
 „ Jacques, ayant fait le métier de son père à
 „ la porte des jésuites et ayant montré quel-
 „ que disposition pour l'étude, fut recueilli
 „ par eux, et fut jésuite à l'âge de vingt ans.
 „ Il était placé à Avignon en 1759. Ce fut
 „ là qu'il commença à compiler, avec quel-
 „ ques-uns de ses confrères, son libelle con-
 „ tre l'*Essai sur les mœurs*, &c. et contre vous.

„ L'imprimeur Fez en tira douze cents
 „ exemplaires. Le débit n'ayant pas répondu
 „ à leurs espérances, Fez se plaignit amère-
 „ ment, et les jésuites furent obligés de pren-
 „ dre l'édition pour leur compte. Vous dai-
 „ gnâtes, Monsieur, vous abaisser à répondre
 „ à ce mauvais livre: cela le fit connaître, et
 „ a enhardi Nonotte et ses associés à en faire
 „ une seconde édition pleine d'injures les
 „ plus méprisables à la fois et les plus punif-
 „ sables. Le parti jésuitique a fait imprimer
 „ cette édition clandestine à Lyon, au mépris
 „ des ordonnances.

„ Nonotte est actuellement toléré et ignoré
 „ dans notre ville. Il demeure à un troisième
 „ étage, et il gouverne despotiquement une

„ vieille fille imbécille qui vous a écrit une
 „ lettre anonyme. Il dit qu'il s'occupe à un
 „ dictionnaire anti-philosophique, qui doit
 „ paraître cette année. Je crois en effet
 „ qu'il en fera un anti-raisonnable. Vous
 „ voyez que les membres épars de la vipère
 „ coupée en morceaux, ont encore du venin.
 „ Ce misérable est un excrément de collègue
 „ qu'on ne dégraissera jamais, &c. „

Nous conservons l'original de cette lettre.

Si *Nonotte* a ses censeurs, il a aussi des gens
 de bon goût pour partisans. M. de *Voltaire* a
 reçu une lettre datée de Hennebon en Breta-
 gne, le 18 novembre 1766, signée *le chevalier*
Brulé : il a bien voulu nous la communiquer ;
 la voici : elle est en beaux vers.

L'orgueil du philosophe avait bercé *Voltaire*,
 Dans la flatteuse idée, mais par trop téméraire,
 De mériter un nom par dessus tous les noms.
 Le voilà bien déchu de sa présomption.
 David avec sa fronde a terrassé *Goliath*.

Et puis qu'on dise qu'il n'y a plus de
Welches en France. Le chevalier de *Brulé*
 est apparemment un disciple de *Nonotte*. Les
 jésuites n'élevaient-ils pas bien la jeunesse ?

Petite

Petite digression , qui contient une réflexion utile sur une partie des vingt-deux honnêtetés précédentes.

QUELLE est la source de cette rage de tant de petits auteurs , ou ex-jésuites , ou convulsionnistes , ou précepteurs chassés , ou petits-collets sans bénéfices , ou prieurs , ou argumentans en théologie , ou travaillans pour la comédie , ou étalans une boutique de feuilles , ou vendans des mandemens et des sermons ? D'où vient qu'ils attaquent les premiers hommes de la littérature avec une fureur si folle ? pourquoi appellent-ils toujours les *Pascal porte d'enfer* , les *Nicole loup ravissant* , et les *d'Alembert bête puante* ? Pourquoi , lorsqu'un ouvrage réussit , crient-ils toujours à l'hérétique , au déiste , à l'athée ? La prétention au bel-esprit est la grande cause de cette maladie épidémique.

Ce n'est certainement que pour rendre service à la religion catholique , apostolique et romaine , qu'ils crient par-tout que les premiers mathématiciens du siècle , les premiers philosophes , les plus grands poètes et orateurs , les plus exacts historiens , les magistrats les plus consommés dans les lois , tous les officiers d'armée qui s'instruisent , ne croient pas à la

religion catholique, apostolique et romaine, contre laquelle les portes de l'enfer ne prévaudront jamais. On sent bien que les portes de l'enfer prévaudraient, s'il était vrai que tout ce qu'il y a de plus éclairé dans l'Europe déteste en secret cette religion. Ces malheureux lui rendent donc un funeste service, en disant qu'elle a des ennemis dans tous ceux qui pensent.

Ils veulent eux-mêmes la décrier en cherchant des noms célèbres qui la décrient. Il est dit dans les erreurs de *Nonotte*, renforcées par un autre homme de bien qui l'a aidé; page 118 : *Qu'à la vérité M. de -Voltaire n'attaque point l'autorité des livres divins, qu'il montre même pour eux du respect; mais que cela n'empêche point qu'il ne s'en moque dans son cœur; et de-là il conclut que tout le monde en fait autant, et que lui Nonotte pourrait bien s'en moquer aussi avec une direction d'intention.*

Ah! impie *Nonotte*! blasphémateur *Nonotte*! Prions DIEU mes frères pour sa conversion.

Ce qui damne principalement *Nonotte*, *Patouillet* et conforts, est précisément ce qui a traduit frère *Berthier* en purgatoire : c'est la rage du bel-esprit. Croiriez-vous bien, mes frères, que *Nonotte* dans son libelle théologique trouve mauvais que l'auteur du *Siècle de Louis XIV* ait mis *Quinault* au rang des

grands-hommes ? *Nonotte* trouve *Quinault* plat : quoi ! tu n'aimes pas l'auteur d'*Atis* et d'*Armide* ! tant pis, *Nonotte*, cela prouve que tu as l'ame dure et point d'oreille, ou trop d'oreille.

*Non fa che cosa è amor, non fa che vaglia
La caritade, è quindi advien che i frati
Sono sì ingorda è sì crudel canaglia.*

ARIOSTE, épître sur le mariage.

Voilà donc l'ex-révérend *Nonotte* qui dans un livre dogmatique pèse le mérite de *Quinault* dans sa balance. Monsieur l'évêque du Puy en Velai adresse aux habitans du Puy en Velai une énorme pastorale dans laquelle il leur parle de belles-lettres : *Soyez donc philosophes, mes chers frères*, dit-il aux chaudronniers du Velai, à la page 229. Mais remarquez qu'il ne leur parle ainsi, par l'organe de *Cortiat secrétaire*, qu'après leur avoir parlé de *Perrault*, de *la Motte*, de l'abbé *Terrasson*, de *Boindin* ; après avoir outragé la cendre de *Fontenelle* ; après avoir cité *Bacon*, *Galilée*, *Descartes*, *Mallebranche*, *Leibnitz*, *Newton*, et *Locke*. La bonne compagnie du Puy en Velai a pris tous ces gens-là pour des pères de l'Eglise. *Cortiat* secrétaire examine, page 23, si *Boileau* n'était qu'un versificateur ; et page 77, si les corps

gravitent vers un centre. Dans le mandement, sous le nom de J. F. archevêque d'Auch, on examine si un poète doit se borner à un seul talent ou en cultiver plusieurs.

Ah ! Messieurs , *non erat his locus*. Vos troupeaux d'Auch et du Velai ne se mêlent ni de vers ni de philosophie : ils ne savent pas plus que vous ce que c'est qu'un poète et qu'un orateur. Parlez le langage de vos brebis.

Vous voulez passer pour de beaux esprits ; vous cessez d'être pasteurs , vous avertissez le monde de ne plus respecter votre caractère. On vous juge comme on jugeait *la Motte* et *Terrasson* dans un café. Voulez-vous être évêques ? imitez *S^t Paul* : il ne parle ni d'*Homère*, ni de *Lycophon* : il ne discute point si *Xénophon* l'emporte sur *Thucydide* ; il parle de la charité. *La charité*, dit-il , *est patiente* : êtes-vous patients ? *elle est bénigne* : êtes-vous bénins ? *elle n'est point ambitieuse* : n'avez-vous point eu l'envie de vous élever par votre style ? *elle n'est point méchante* : n'avez-vous mis ou laissé mettre aucune malignité dans vos pastorales ?

Beaux pasteurs ! païssez vos ouailles en paix : et revenons à nos moutons , à nos honnêtetés littéraires.

Vingt-troisième honnêteté, des plus fortes.

Un ex-jésuite nommé *Patouillet*, (déjà célèbre dans cette diatribe) homme doux et pacifique, décrété de prise de corps à Paris pour un libelle très-profond contre le parlement, se réfugie à Auch chez l'archevêque, avec un de ses confrères. Tous deux fabriquent une pastorale en 1764, et séduisent l'archevêque jusqu'à lui faire signer de son nom *J. F.*... cet écrit apostolique qui attaque tous les parlemens du royaume; et voici surtout comme la pastorale s'explique sur eux, pag. 48 : *Ces ennemis des deux puissances mille fois abattus par leur concert, toujours relevés par de sourdes intrigues, toujours animés de la rage la plus noire, &c.* Il n'y a presque point de page où ces deux jésuites n'exhalent contre les parlemens une rage qui paraît d'un noir plus foncé. Ce libelle diffamatoire a été condamné, à la vérité, à être brûlé par la main du bourreau; on a recherché les auteurs, mais ils ont échappé à la justice humaine.

Il faut savoir que ces deux feseurs de pastorales s'étaient imaginé qu'un officier de la maison du roi, très-vieux et très-malade, retiré depuis treize ans dans ses terres, avait contribué du coin de son feu à la destruction

des jésuites. La chose n'était pas fort vraisemblable , mais ils la crurent , et ils ne manquèrent pas de dire dans le mandement , selon l'usage ordinaire , que ce malin vieillard était déiste et athée ; que c'était un *vagabond* qui à la vérité ne sortait guère de son lit , mais que dans le fond il aimait à courir ; que *c'était un vil mercenaire* qui mariait plusieurs filles de son bien , mais qui avait gagné depuis douze ans quatre cents mille francs avec les éditeurs auxquels il a donné ses ouvrages , et avec les comédiens de Paris auxquels il a abandonné le profit entier *mammonæ iniquitatis*.

Enfin M. J. F. d'Auch traita ce seigneur de plusieurs paroisses qui sont assez loin de son diocèse , et très-bien gouvernées , comme le plus vil des hommes , comme s'il était à ses yeux membre d'un parlement. Un parent de l'archevêque , auquel cet officier du roi daignait prêter de l'argent dans ce temps-là même , écrivit à M. d'Auch qu'il s'était laissé surprendre , qu'il se déshonorait , qu'il devait faire une réparation authentique ; que lui son parent n'oserait plus paraître devant l'offensé : *Je ne suis pas en état* , disait-il dans sa lettre , *de lui rendre ce qu'il m'a si généreusement prêté. Payez-moi donc ce que vous me devez depuis si long-temps , afin que je sois en état de satisfaire à mon devoir.*

M. d'Auch fut si honteux de son procédé qu'il se tut. La famille nombreuse de l'offensé répondit à son silence par cette lettre , qui fut envoyé de Paris à M. d'Auch :

A M. l'archevêque d'Auch.

IL parut sous votre nom , Monsieur , en 1764 , une *Instruction pastorale* qui n'est malheureusement qu'un libelle diffamatoire. On s'élève dans cet ouvrage contre le recueil des assertions consacrées par le parlement de Paris : on y regarde les jésuites comme des martyrs , et les parlemens comme des persécuteurs ; (q) on y accuse d'injustice l'édit du roi qui bannit irrévocablement les jésuites du royaume. Cette instruction pastorale a été brûlée par la main du bourreau. Le roi fait réprimer les attentats à son autorité ; les parlements savent les punir : mais les citoyens qui sont attaqués avec tant d'insolence dans ce libelle , n'ont d'autre ressource que celle de confondre les calomnies. Vous avez osé insulter des hommes vertueux que vous n'êtes pas à portée de connaître ; vous avez surtout indignement outragé un citoyen qui demeure à

(q) *Nos pères vous avaient appris à respecter les jésuites , &c.* page 35 et suivantes du Mandement de M. d'Auch.

cent cinquante lieues de vous. Vous dites à vos diocésains d'Auch que ce citoyen , officier du roi et membre d'un corps à qui vous devez du respect , est un vagabond et un fugitif du royaume , (r) tandis qu'il réside depuis quinze années dans ses terres , où il répand plus de bienfaits que vous ne faites dans votre diocèse , quoique vous soyez plus riche que lui : vous le traitez de mercenaire , dans le temps même qu'il donnait des secours généreux à votre neveu dont les terres sont voisines des siennes ; ainsi vous couronnez vos calomnies par la lâcheté et par l'ingratitude. Si c'est un jésuite qui est l'auteur de votre brochure , comme on le croit , vous êtes bien à plaindre de l'avoir signée. Si c'est vous qui l'avez faite , ce qu'on ne croit pas , vous êtes à plaindre encore. Vous savez tout ce que vos parens et tout ce que des hommes d'honneur vous ont écrit sur le scandale que vous avez donné , qui déshonorerait à jamais l'épiscopat , et qui le rendrait méprisable s'il pouvait l'être. On a épuisé toutes les voies de l'honnêteté pour vous faire rentrer en vous même. Il ne reste plus à une famille considérable , si insolamment outragée , qu'à dénoncer au public l'auteur du libelle comme un scélérat dont on dédaigne de se venger , mais qu'on

(r) Pages 12 , 13 et 14 du libelle.

doit

doit faire connaître. On ne veut pas soupçonner que vous ayez pu composer ce tissu d'infamies, dans lequel il y a quelque ombre de fausse érudition. Mais quel que soit son abominable auteur, on ne lui répond qu'en servant la religion qu'il déshonore, en continuant à faire du bien, et en priant DIEU qu'il convertisse une ame si perverse et si lâche; s'il est possible pourtant qu'un calomniateur se convertisse.

Réflexion morale.

C'est une chose digne de l'examen d'un sage que la fureur avec laquelle les jésuites ont combattu les jansénistes, et la même fureur que ces deux partis ruinés l'un par l'autre exhalent contre les gens de lettres. Ce sont des soldats réformés qui deviennent voleurs de grand chemin. Le jésuite chassé de son collège, le convulsionnaire échappé de l'hôpital, errans chacun de leur côté et ne pouvant plus se mordre, se jettent sur les passans.

Cette manie ne leur est pas particulière; c'est une maladie des écoles, c'est la vérole de la théologie. Les malheureux argumentans n'ont point de profession honnête. Un bon

menuisier, un sculpteur, un tailleur, un horloger, sont utiles; ils nourrissent leur famille de leur art. Le père de *Nonotte* était un brave et renommé crocheteur de Befançon. Ne vaudrait-il pas mieux pour son fils scier du bois honnêtement, que d'aller de libraire en libraire chercher quelque dupe qui imprime ses libelles? on avait besoin de *Nonotte* père, et point du tout de *Nonotte* fils. Dès qu'on s'est mêlé de controverse, on n'est plus bon à rien; on est forcé de croupir dans son ordure le reste de sa vie; et pour peu qu'on trouve quelque vieille idiote qu'on ait séduite, on se croit un *Chrysofome*, un *Ambroise*; pendant que les petits garçons se moquent de vous dans la rue. O frère *Nonotte*, frère *Pichon*, frère *Dupleffis*, votre temps est passé; vous ressemblez à de vieux acteurs chassés des chœurs de l'opéra, qui vont fredonnant de vieux airs sur le pont-neuf pour obtenir quelque aumône. Croyez-moi, pauvres gens; un meilleur moyen pour obtenir du pain serait de ne plus chanter.

Vingt-quatrième honnêteté, des plus médiocres.

UN abbé *Guyon* qui a écrit une histoire du *bas empire* dans un style convenable au titre, dégoûté d'écrire l'histoire, se mit il y a peu

d'années à faire un roman. Il alla , dit-il , dans un château qui n'existe point : il y fut très-bien reçu , accueil auquel il n'est pas apparemment accoutumé. Le maître de la maison , qu'il n'a jamais vu , lui confia immédiatement après le dîner tous ses secrets. Il lui avoua que M. B. est un hérétique , M. C. un déiste , M. D. un focinien , M. F. un athée , et M. G. quelque chose de pis ; et que pour lui seigneur du château , il avait l'honneur d'être l'antechrist , et qu'il lui offrait un drapeau dans ses troupes sous les ordres de messieurs *Da* , *De* , *Di* , *Do* , *Du* , ses capitaines. Il dit qu'il fit très-bonne chère chez l'antechrist ; c'est en effet un des caractères de ce seigneur que nous attendons , est c'est par-là en partie qu'il séduira les élus.

L'abbé *Guyon* parle ensuite de *Louis XIV* : Il dit que ce monarque *n'allait à la guerre qu'accompagné de plusieurs cours brillantes ; mais que son médaillon a deux faces* : il ajoute que dans les dernières années de ce prince il n'y a rien d'intéressant , *sinon les quatre-vingts mille livres de pension qu'obtint madame de Maintenon à la mort de ce monarque*. Voilà la manière dont ledit *Guyon* veut qu'on écrive l'histoire. Laifons-le faire la fonction d'aumônier auprès de l'antechrist , et n'en parlons plus.

Vingt-cinquième honnêteté, fort mince.

CETTE vingt-cinquième honnêteté est celle d'un nommé *Larnet*, prédicant d'un village près de Carcassonne en Languedoc. (*) Ce prédicant a fait un libelle de lettres en deux volumes, contre sept ou huit personnes qu'il ne connaît pas, dédié à un grand seigneur qu'il connaît encore moins. Ces écrivains de lettres ont toujours des correspondans comme les poètes ont des *Philis* et des *Amarantes* en l'air. *Larnet* commence par dire, page 50, que c'est le pape qui est l'antechrist. Oh ! accordez-vous donc, Messieurs ; car l'abbé *Guyon* assure qu'il a vu l'antechrist dans son château auprès de Lausanne. Or l'antechrist ne peut pas siéger à Lausanne et à Rome : il faut opter ; il n'appartient pas à l'antechrist d'être en plusieurs lieux à la fois.

Le prédicant appelle à son secours le pauvre *Michel Servet*, qui assurait que l'antechrist siége à Rome. Si c'était le sentiment du sage *Servet*, il ne fallait donc pas que de sages prédicans le fissent brûler ; mais,

Ami *Servet* est mort ; laissons en paix sa cendre.

Que m'importe qu'on grille ou *Servet* ou *Larnet* ?

(*) *Vernet*, ministre à Genève.

Tout cela m'est fort égal. Il est un peu ennuyeux , à ce qu'on dit , ce *Larnet* , prédicant de Carcaffonne en Languedoc. Cependant il a quelques amis. M. *Robert Covelle* , qui joue comme on fait un grand rôle dans la littérature , lui est fort attaché. Dans le dernier voyage que M. *Robert* fit à Carcaffonne , il dédia à son ami *Larnet* une petite pièce de poésie intitulée *Maître Guignard ou de l'hypocrisie*. (*) Cette épître n'est pas limée : M. *Covelle* est un homme de bonne compagnie , qui hait le travail et qui peut dire avec *Chapelle* :

Tout bon fainéant du marais
Fait des vers qui ne coûtent guère :
Pour moi c'est ainsi que j'en fais ;
Et si je les voulais mieux faire ,
Je les ferais bien plus mauvais.

Vingt-sixième honnêteté.

” Vous êtes un impudent , un menteur ,
” un fauffaire , un traître , qui imputez à des
” Anglais de mauvais vers que vous dites
” avoir traduits en français. Vous êtes le
” feul auteur de ces vers abominables ; et
” de plus , vous n'avez jamais entendu *Locke*

(*) Voyez le volume de *Contes et Satires*.

” ni *Newton* ; car frère *Berthier* a dit que vous
 ” cherchez la trisection de l’angle par la
 ” géométrie ordinaire. ”

Ce sont à peu près les paroles des *Nonottes*,
Patouillets, *Guyons*, &c. à ce pauvre vieillard
 qui est hors d’état de leur répondre. Je prends
 toujours son parti comme je le dois. La plu-
 part des gens de lettres abandonnent leurs
 amis pillés et vexés ; ils ressemblent à ces
 animaux qu’on dit amis de l’homme, et qui
 quand ils voient un de leurs camarades mort de
 ses blessures dans un grand chemin, lèchent
 son sang et passent sans se soucier du défunt.
 Je ne suis pas de ce caractère, je défends
 mon ami *unguibus et rostro*.

M. Middleton à qui nous devons la vie de
Cicéron et des morceaux de littérature très-
 curieux, voyageant en France dans sa jeu-
 nesse, fit des vers charmans sur ce qu’il avait
 vu dans notre patrie : les voici d’après le
 recueil où ils sont imprimés. Ceux qui entendent
 l’anglais les liront sans doute avec plaisir.

A nation here j pity and admire,
 Whom noblest sentiments of glory fire ;
 Yet taught by custom’s force, and bigot fear,
 To serve with pride, and boast the yoke they bear,
 Whose nobles born to cringe and to command,
 In courts a mean, in camps a gen’rous band

From priests and tax-jobbers content receive
 Those laws their dreaded arms to Europe give,
 Whose people vain in want, in bondage blest,
 Tho' plunder'd, gay; industrious, tho' oppress'd,
 With happy follies rise above their fate,
 The jest and envy of each wiser state.

Yet here the Muses deign'd a while to sport
 In the short sun-shine of a fav'ring court;
 Here Boileau, strong in sense, and sharp in wit,
 Who *from* the ancients, like the ancients writ,
 Permission gain'd inferior vice to blame,
 By lying incense to his master's fame.

With more delight those pleasing shades I view
 Where Condé from an envious court withdrew,
 Where sick of glory, faction, power and pride,
 Sure judge how empty all, who all had try'd,
 Beneath his palms, the wary chief repos'd,
 And life's great scene in quiet virtue clos'd.

Voici comment M. de *Voltaire*, mon ami,
 traduit assez fidèlement cet excellent morceau,
 autant qu'une traduction en vers peut-être
 fidèle.

Tel est l'esprit français; je l'admire et le plains.
 Dans son abaissement quel excès de courage!
 La tête sous le joug, les lauriers dans les mains,
 Il chérit à la fois la gloire et l'esclavage.

368 - LES HONNETÉS

Ses exploits et sa honte ont rempli l'univers. (s)
Vainqueur dans les combats, enchaîné par ses maîtres ;
Pillé par des traitans , aveuglé par des prêtres ;
Dans la difette il chante, il danse avec ses fers.
Fier dans la servitude , heureux dans sa folie ,
De l'Anglais libre et sage il est encor l'envie.

Les Muses cependant ont habité ces bords ,
Lorsqu'à leurs favoris prodiguant ses trésors ,
Louis encourageait l'imitateur d'Horace ,
Ce Boileau plein de sel encor plus que de grace ,
Courtisan fatirique , ayant le double emploi
De censeur des Cotins et de flatteur du roi.

Mais je t'aime encor mieux , ô respectable asile !
Chantilli, des héros séjour noble et tranquille ,
Lieux où l'on vit Condé , fuyant de vains honneurs ,
Lassé de factions de gloire et de grandeurs ,
Caché sous ses lauriers , déroband sa vieillesse
Aux dangers d'une cour infidèle et traîtresse ,
Ayant éprouvé tout , dire avec vérité :
Rien ne remplit le cœur , et tout est vanité.

J'avoue que ces vers français peuvent
n'avoir pas toute l'énergie anglaise. Hélas !
c'est le sort des traducteurs en toute langue
d'être au-dessous de leurs originaux.

(s) C'était dans la guerre de 1689.

J'avoue encore qu'il y a quelques vers de *Middleton* injurieux à la nation française. M. de *Voltaire* a souvent repouffé toutes ces injures ; modestement selon sa coutume.

En voilà assez pour ce qui regarde les vers. Quant à la trisection de l'angle , cela pourrait ennuyer les dames , dont il faut toujours ménager la délicatesse.

Vingt-septième honnêteté.

UN nouveau poison fut inventé depuis quelques années dans la basse littérature. Ce fut l'art d'outrager les vivans et les morts par ordre alphabétique : on n'avait point encore entendu parler de ces dictionnaires d'injures. Si nous ne nous trompons pas, ils commencèrent lorsque M. *Ladvocat*, bibliothécaire de la sorbonne, l'un des plus sages et des plus modérés littérateurs, comme l'un des plus savans, eut donné son dictionnaire historique vers l'an 1740. Un janséniste (car pour le malheur de la France, il y avait encore des jansénistes et des molinistes) fit imprimer contre M. l'abbé *Ladvocat* un libelle diffamatoire en six volumes sous le titre et dans la forme de dictionnaire.

Il commence par remercier DIEU de ce qu'il est venu à bout de finir ce rare ouvrage,

sous les yeux et avec le secours de l'auteur clandestin de la gazette ecclésiastique, dont la plume, dit-il, est une flèche semblable à la flèche de *Jonathas* fils de *Saül*, laquelle n'est jamais retournée en arrière, et est toujours teinte du sang des morts et de la graisse des plus vigoureux. L'abbé *Ladvocat* lui répondit qu'il voyait peu de rapport entre la flèche de *Jonathas* teinte de graisse, et la plume d'un prêtre normand qui vendait des gazettes. D'ailleurs il persista à se rendre utile, dût-il être percé de quelque flèche de ces convulsionnaires. Le libelle du janséniste attaqua tous les gens de lettres qui n'étaient pas du parti : sa flèche fut lancée contre les *Fontenelle*, les *la Motte*, les *Saurin*, qui n'en sentirent rien.

Nous avons mis au devant du siècle de *Louis XIV* une liste assez détaillée de tous les artistes qui firent honneur à la France dans ces temps illustres. Deux ou trois personnes se sont associées depuis peu pour faire un pareil catalogue des artistes de trois siècles ; mais ces auteurs s'y sont pris différemment : ils ont insulté par ordre alphabétique à tous ceux dont ils ont cru qu'il était de leur intérêt d'attaquer la réputation. Nous ignorons si leur flèche est tournée ou non en arrière, et si elle a été teinte de la graisse des vigoureux. Celui de la troupe qui tirait le plus fort et le plus

mal était un abbé *Sabatier*, natif d'un village auprès de Castres, homme d'ailleurs différent en tout des gens de mérite qui portent le même nom.

Il fut payé pour tirer ses traits sur tous ceux qui font aujourd'hui honneur à la littérature par leur érudition et par leurs talens. Dans la foule de ceux qu'il attaque, on trouve feu M. *Helvétius*. Il le qualifie lui et ses amis de maniaques. *Nous pouvons assurer, dit-il, par de justes observations, que ses illusions philosophiques étaient une espèce de manie involontaire. . . . Il se contentait de gémir dans le sein de l'amitié, de l'extravagance et des excès de maniaques qui se glorifiaient de l'avoir pour confrère.*

L'abbé *Sabatier* a raison de dire qu'il était à portée de faire de justes observations sur M. *Helvétius*, puisqu'il avait été tiré par lui de la plus extrême misère, et que réchauffé dans sa maison, (comme *Tartuffe* chez *Orgon*,) il n'avait vécu que de ses libéralités. La première chose qu'il fait après la mort d'*Helvétius*, est de déchirer le cadavre de son bienfaiteur.

Nous n'étions pas de l'avis de M. *Helvétius* sur plusieurs questions de métaphysique et de morale; et nous nous en sommes assez expliqués, sans blesser l'estime et l'amitié que nous avions pour lui. Mais qu'un homme nourri chez lui par charité, prenne le masque de la

dévotion pour l'outrager avec fureur lui et tous ses amis, et tous ceux mêmes qui l'ont assisté ; nous pensons qu'il ne s'est rien fait de plus lâche dans les trois siècles dont cet homme parle, et qu'il connaît si peu.

Lui ! un abbé *Sabatier* ! oser feindre de défendre la religion ! oser traiter d'impies les hommes du monde les plus vertueux ! S'il savait que nous avons en notre possession son abrégé du spinosisme, intitulé *Analyse de Spinoza : à Amsterdam* ; ouvrage rempli de sarcasmes et d'ironies, écrit tout entier de sa main, finissant par ces mots, *Point de religion et j'en serai plus honnête homme. La loi ne fait que des esclaves, elle n'arrête que la main ; enfin signé, Adieu baptisabit.*

S'il savait que nous possédons, aussi écrits de sa main, les vers infames qu'il fit dans sa prison à Strasbourg, et d'autres vers aussi libertins que mauvais ; que dirait-il ? rentre-t-il en lui-même ? non ; il irait demander un bénéfice, et il l'obtiendrait peut-être.

Le cœur le plus bas et le plus capable de tous les crimes des lâches est celui d'un athée hypocrite.

Nous fûmes toujours persuadés que l'athéisme ne peut faire aucun bien, et qu'il peut faire de très-grands maux. Nous fûmes sentir la distance infinie entre les sages qui ont écrit contre

la superstition , et les fous qui ont écrit contre DIEU. Il n'y a dans tous les systèmes d'athéisme ni philosophie ni morale.

Nous n'y voyons point de philosophie ; car en effet est-ce raisonner que de reconnaître du génie dans une sphère d'*Archimède* et de *Possidonius*, dans un de ces oréris qu'on vend en Angleterre , et de n'en point reconnaître dans la fabrication de l'univers ; d'admirer la copie et de s'obstiner à ne point voir d'intelligence dans l'original ? cela n'est-il pas encore plus fou que si on disait : les estampes de *Raphaël* sont faites par un ouvrier intelligent , mais le tableau s'est fait tout seul ?

L'athéisme n'est pas moins contraire à la morale , à l'intérêt de tous les hommes ; car si vous ne reconnaissez point de DIEU , quel frein aurez-vous pour les crimes secrets ?

. *Duræ saltem virtutis amator ,
Quære quid est virtus , et posce exemplar honesti.*

Nous ne disons pas qu'en adorant un être suprême juste et bon , nous devons admettre la barque à *Caron* , *Cerbère* , les *Euménides* , ou l'ange de la mort *Samaël* qui vient demander à DIEU l'ame de *Moïse* , et qui se bat avec *Michaël* à qui l'aura. Nous ne prétendons point qu'*Hercule* ait pu ramener *Alceste* des

enfers, ou que le portugais *Xavier* ait ressuscité neuf morts.

De même qu'il faut distinguer soigneusement la fable de l'histoire, il faut aussi discerner entre la raison et la chimère.

Il est très-certain que la croyance d'un DIEU juste ne peut être qu'utile. Quel est l'homme qui ayant seulement une peuplade de six cents personnes à gouverner, voudrait qu'elle fût composée d'athées?

Quel est l'homme qui n'aimerait pas mieux avoir à faire à un *Marc-Aurèle*, ou à un *Epictète* qu'à un abbé *Sabatier*? Nous savons, et nous l'avons souvent avoué, qu'il est des athées par principes, dont l'esprit n'a point corrompu le cœur.

On a vu souvent des athées
Vertueux malgré leurs erreurs :
Leurs opinions infectées
N'avaient point infecté leurs mœurs.
Spinosa fut doux, juste, aimable ;
Le Dieu que son esprit coupable
Avait follement combattu,
Prenant pitié de sa faiblesse,
Lui laissa l'humaine sagesse,
Et les ombres de la vertu.

Nous dirons à tous ces athées argumentans, qui n'admettent aucun frein et qui cependant se sont fait celui de l'honneur, qui raisonnent mal et qui se gouvernent bien : Messieurs, gardez-vous de l'abbé *Sabatier* qui se conduit comme il raisonne. Aussi ne le voient-ils point ; il est également en horreur aux dévots et aux philosophes.

Quand le *Système de la nature* fit tant de bruit , nous ne dissimulâmes point notre opinion sur ce livre ; il nous parut une déclamation quelquefois éloquente , mais fatigante , contraire à la saine raison , et pernicieuse à la société. *Spinoza* du moins avait embrassé l'opinion des stoïciens qui reconnaissent une intelligence suprême ; mais dans le *Système de la nature* on prétend que la matière produit elle-même l'intelligence. S'il n'y avait là que de l'absurdité , on pourrait se taire. Mais cette idée est pernicieuse , parce qu'il peut se trouver des gens qui ne croyant pas plus à l'honneur et à l'humanité qu'à DIEU , feront leurs dieux à eux-mêmes , et s'immoleront tout ce qu'ils croiront pouvoir s'immoler impunément. Les athées *Tartuffes* feront encore plus à craindre. Un brave déiste , un sectateur du grand-lama un peu courageux , peut avoir la consolation de tuer un athée sanguinaire qui lui demande la bourse le pistolet à la main ; mais comment

se défendre d'un athée hypocrite et calomniateur, qui passe sa journée dans l'anti-chambre d'un évêque ? &c.

S'il se passe quelques nouvelles honnêtetés dans la turbulente république des lettres, on n'a qu'à nous en avertir ; nous en ferons bonne et brève justice.

L E T T R E

A L'AUTEUR DES HONNETETÉS
LITTERAIRES,

*Sur les mémoires de madame de Maintenon ,
publiés par la Beaumelle.*

ON ne peut lire sans quelque indignation les *Mémoires pour servir à l'histoire de madame de Maintenon et à celle du siècle passé*. Ce sont cinq volumes d'antithèses et de mensonges. Et l'auteur est encore plus coupable que ridicule, puisqu'ayant fait imprimer les lettres de madame de *Maintenon*, dont il avait escroqué une copie, il ne tenait qu'à lui de faire une histoire vraie, fondée sur ces mêmes lettres et sur les mémoires accredités que nous avons. Mais la littérature étant devenue le vil objet d'un vil commerce, l'auteur n'a songé qu'à enfler son ouvrage, et à gagner de l'argent aux dépens de la vérité. Il faut regarder son livre comme les mémoires de *Gatien de Courtils*, et comme tant d'autres libelles qui se sont débités dans leurs temps et qui sont tombés dans le dernier mépris. L'auteur commence par un portrait de la société de madame *Scarron*, comme s'il

avait vécu avec elle. Il met de cette société M. de Charleval, qu'il appelle le plus élégant de nos poètes négligés, et dont nous n'avons que trois ou quatre petites pièces qui sont au rang des plus médiocres : il y associe le comte de Coligni, qu'il dit avoir été à Paris le profélyte de Ninon, et à la cour l'émule de Condé. En quoi le comte de Coligni pouvait-il être l'émule du prince de Condé ? quelle rivalité de rang, de gloire et de crédit pouvait être entre le premier prince du sang, célèbre dans l'Europe par trois victoires, et un gentilhomme qui s'était à peine distingué alors ? Il ajoute à cette prétendue société le marquis de la Sablière, qui avait, dit-il, dans ses propos toute la légèreté d'une femme. La Sablière était un citoyen de Paris qui n'a jamais été marquis. Qui a dit à l'auteur que ce la Sablière était si léger dans ses propos ?

Sied-il bien à cet écrivain de dire, que les assemblées qui se tenaient chez Scarron ne ressemblaient point à ces cotteries littéraires dans qui la marquise de Lambert semble avoir formé le dessein de détruire le bon goût ? Cet homme a-t-il connu madame de Lambert, qui était une femme très-respectable ? a-t-il jamais approché d'elle ? est-ce à lui de parler de goût ?

Pourquoi dit-il que dans la maison de Scarron on cassait souvent les arrêts de l'académie ? Il

n'y a pas dans tous les ouvrages de *Scarron* un seul trait dont l'académie ait pu se plaindre. Ne découvre-t-on pas dans ses réflexions fatiriques , si étrangères à son sujet , un jeune étourdi de province qui croit se faire valoir en affectant des mépris pour un corps composé des premiers hommes de l'Etat et des premiers de la littérature ?

Comment a-t-il assez peu de pudeur pour répéter une chanson infame de *Scarron* contre sa femme , dans un ouvrage qu'il prétend avoir entrepris à la gloire de cette même femme , et pour mériter l'approbation de la maison de Saint-Cyr ? Il attribue aussi à madame de *Maintenon* plusieurs vers qu'on fait être de l'abbé *Testu* , et d'autres qui sont de M. de *Fieubet*. On voit à chaque page un homme qui parle au hasard d'un pays qu'il n'a jamais connu , et qui ne songe qu'à faire un roman.

Mademoiselle de la Vallière dans un déshabillé léger, s'était jetée dans un fauteuil ; là elle pensait à loisir à son amant ; souvent le jour la retrouvait assise sur une chaise , accoudée sur une table , l'œil fixe dans l'extase de l'amour. Hé mon ami ! l'as-tu vue dans ce déshabillé léger ? l'as-tu vue accoudée sur cette table ? est-il permis d'écrire ainsi l'histoire ?

Ce romancier, sous prétexte d'écrire les mémoires de madame de *Maintenon*, parle de tous les événemens auxquels madame de *Maintenon* n'a jamais eu la moindre part : il grossit ses prétendus mémoires des aventures de *Mademoiselle* avec le comte de *Lausun*. Pourrait-on croire qu'il a l'audace de citer les mémoires de *Mademoiselle*, et de supposer des faits qui ne se trouvent pas dans ces mémoires ? Il atteste les propres paroles de *Mademoiselle* : *Elle lui déclara sa passion*, dit-il, *par un billet qu'elle lui remit entre les mains au milieu du louvre, à la face de ses dieux domestiques, en 1671 ; il y lut ces mots : C'est M. le comte de Lausun que j'aime et que je veux épouser.* Il cite les mémoires de *Montpensier*, tome VI, page 53. Il n'y a pas un mot de cela dans les mémoires de *Montpensier* : *Mademoiselle* écrivit seulement sur un papier, *C'est vous*, et rien de plus. Il faut en croire cette princesse plutôt que *la Beaumelle*. La présence des *dieux domestiques* est fort convenable et du vrai style de l'histoire !

Ce qui révolte presque à chaque page, ce sont les conversations que l'auteur suppose entre le roi, madame de *Montespan*, et la veuve de *Scarron*, comme s'il y avait été présent. *Louis*, dit-il, *n'eût point aimé la vérité dans une bouche ridicule en piegrièche, que*

madame de Maintenon savait envelopper dans des paroles de soie.

Madame de Maintenon savait , dit-il , que les amours et les craintes de madame de Montespan avaient sauvé la Hollande. Où a-t-il lu que madame de Montespan sauva la Hollande , qui allait être entièrement envahie si les Hollandais n'avaient pas eu le temps de rompre leurs digues et d'inonder le pays ?

Comment ose-t-il dire que lorsque madame de *Maitenon* mena le duc du *Maine* à *Barège* , elle dit au maréchal d'*Albret* en voyant le *Château-Trompette* : *Voilà où j'ai été élevée ; mais je connais une plus rude prison , et mon lit n'est pas meilleur que mon berceau.* Tout le monde fait qu'elle était née à *Niort* et non pas à *Bordeaux* , et qu'elle n'avait jamais été élevée au *Château-Trompette*. Comment peut-on accumuler tant de sottises et de menfonges ?

Il fait dire par madame de *Maintenon* à madame de *Montespan* : *J'ai rêvé que nous étions l'une et l'autre sur le grand escalier de Versailles : je montais , vous descendiez : je m'élevais jusqu'aux nues , et vous allâtes à Fontevraud.* Il est difficile de s'élever jusqu'aux nues par un escalier. Ce conte est imité d'une ancienne anecdote du duc d'*Epernon* , qui montant l'escalier de *Saint-Germain* , rencontra le cardinal de *Richelieu* dont le pouvoir commençait à s'affermir. Le

cardinal lui demanda s'il ne favait point quelques nouvelles? *Oui*, lui dit-il, *vous montez et je descends*. Notre romancier cite les lettres de madame de *Sévigné*, et il n'y a pas un mot dans ces lettres de la prétendue réponse de madame de *Maintenon*.

Il faut être bien hardi et croire ses lecteurs bien imbécilles pour oser dire qu'en 1681 le duc de Lorraine envoya à *Mademoiselle* un agent secret déguisé en pauvre, qui en lui demandant l'aumône dans l'église, lui donna une lettre de ce prince, par laquelle il la demandait en mariage. On fait assez que ce conte est tiré de l'histoire de *Clotilde*, histoire presque aussi fausse en tout que les mémoires de *Maintenon*. On fait assez que *Mademoiselle* n'aurait point omis un événement si singulier dans ses mémoires, et qu'elle n'en dit pas un seul mot. On fait que le duc de Lorraine avait eu de telles propositions à faire, il le pouvait très-aisément sans le secours d'un homme déguisé en mendiant. Enfin, en 1681 *Charles* duc de Lorraine était marié avec *Marie-Eléonore* fille de l'empereur *Ferdinand III*, veuve de *Michel* roi de Pologne. On ne peut guère imprimer des impostures plus fottes et plus grossières.

Il fait dire à madame d'*Aiguillon*: *Mes neveux vont de mal en pis; l'aîné épouse la veuve*

d'un homme que personne ne connaît ; le second la fille d'une servante de la reine ; j'espère que le troisième épousera la fille du bourreau. Est-il possible qu'un homme de la lie du peuple écrive du fond de sa province des choses si extravagantes et si outrageantes contre une maison si respectable , et cela sans la moindre vraisemblance et avec une insolence dont aucun libelle n'a encore approché ? Cet homme aussi ignorant que dépourvu de bon sens dit, pour justifier le goût de *Louis XIV* pour madame de *Maintenon* , que *Cléopâtre* déjà vieille enchaîna *Auguste* et que *Henri II* brûla pour la maîtresse de son père. Il n'y a rien de si connu dans l'histoire romaine que la conduite d'*Auguste* et de *Cléopâtre* qu'il voulait mener à Rome en triomphe à la suite de son char. Aucun historien ne le soupçonna d'avoir la moindre faiblesse pour *Cléopâtre*. Et à l'égard d'*Henri II* , qui brûla pour la duchesse de *Valentinois* , aucun historien n'assure qu'elle ait été la maîtresse de *François I*. On soupçonna à la vérité, et *Mézerai* le dit assez légèrement , que *Saint-Vallier* eut sa grace sur l'échafaud pour la beauté de *Diane* sa fille unique ; mais elle n'avait alors que quatorze ans ; et si elle avait été en effet maîtresse du roi , *Brantôme* n'aurait pas omis cette anecdote.

Ce falsificateur de toute l'histoire cite *Gourville* qui reproche au prince d'Orange d'avoir livré la bataille de Saint-Denis ayant la paix dans sa poche ; mais il oublie que ce même *Gourville* dit , page 222 de ses mémoires , que le prince d'Orange ne reçut le traité que le lendemain de la bataille.

Il nous dit hardiment que *les jurisconsultes d'Angleterre avaient proposé cette question du temps de la fuite de Jacques II : Un peuple a-t-il droit de se révolter contre l'autorité qui veut le forcer à croire ?* Jamais on ne proposa cette question : on ne la trouve nulle part. La question était de savoir si le roi d'Angleterre avait le droit de dispenser des lois portées contre les non-conformistes. C'est précisément tout le contraire de ce que dit l'auteur.

Il s'avise de rapporter une prétendue lettre de *Louis XIV* , écrite vers l'an 1698 au prince d'Orange depuis roi d'Angleterre , conçue en ces termes : *J'ai reçu la lettre par laquelle vous me demandez mon amitié , je vous l'accorderai quand vous en serez digne ; sur ce je prie DIEU qu'il vous ait en sa sainte garde.*

Quel ministre , quel historien , quel homme instruit a jamais rapporté une pareille lettre de *Louis XIV* ? est-ce là le ton de sa politesse et de sa prudence ? est-ce ainsi qu'on s'exprime

après

après avoir conclu un traité? est-ce ainsi qu'on parle à un prince d'une maison impériale qui a gagné des batailles? lui parle-t-on de *sainte garde*? Cette lettre n'est assurément ni dans les archives de la maison d'Orange, ni dans celles de France; elle n'est que chez l'impositeur.

C'est avec la même audace qu'il prétend que *Louis XIV*, pendant le siège de Lille, dit à madame de *Maintenon*: *Vos prières sont exaucées, Madame; Vendôme tient mes ennemis, vous serez reine de France.* Si un prince du sang avait entendu ces paroles, à peine pourrait-on le croire. Et c'est un poliffon nommé *la Beaumelle* qui les rapporte sans citer le moindre garant! Le roi pouvait-il supposer que le duc de *Vendôme* tint ses ennemis pendant qu'ils étaient victorieux, et qu'ils assiégeaient Lille? Quel rapport y avait-il entre la levée du siège de Lille et le couronnement de madame de *Maintenon* déclarée reine?

Qui lui a dit que madame la duchesse de Bourgogne eut le crédit d'empêcher le roi de déclarer reine madame de *Maintenon*? Dans quelle bibliothèque à papier bleu a-t-il trouvé que les Impériaux et les Anglais jetaient de leur camp des billets dans Lille, et que ces billets portaient: *Rassurez-vous, Français, la Maintenon ne sera pas votre reine;*

nous ne lèverons pas le siège? Comment des assiégeans jettent-ils des billets dans une ville assiégée? comment ces assiégeans savaient-ils que *Louis XIV* devait faire madame de *Maintenon* reine, quand le siège serait levé? Peut-on entasser tant de sottises avec un ton de confiance que l'homme le plus important du royaume n'oserait pas prendre, s'il faisait des mémoires pleins de vérité et de raison?

L'histoire du prétendu mariage de monseigneur le dauphin avec mademoiselle *Choin*, est digne de toutes ces pauvretés, et n'a de fondement que des bruits adoptés par la canaille.

On lève les épaules, quand on voit un tel homme prêter continuellement ses idées et ses discours à *Louis XIV*, à madame de *Maintenon*, au roi d'Espagne, à la princesse des *Ursins*, au duc d'*Orléans*, &c. Madame de *Maintenon* assure, selon lui, que le prince de *Conti* ne commandera jamais les armées, *parce que le roi a toujours été résolu de ne les point confier à un prince du sang*. Et cependant le grand *Condé* et le duc d'*Orléans* les ont commandées.

C'est avec le même jugement et la même vérité, que pendant le siège de *Toulon*, il fait dire à *Charles XII*, occupé du soin de

pourfuivre le czar à cinq cents lieues de là :
Si Toulon est pris , je l'irai reprendre.

De tous les princes qu'il attaque avec une étourderie qui serait très-puniffable, fi elle n'était pas méprifée, M. le duc d'*Orléans*, régent du royaume, est celui qu'il ose calomnier avec la violence la plus cynique et la plus absurde. Il commence par dire qu'en 1713 le duc d'*Orléans* traversait le mariage du duc de *Bourbon* et de la princesse de *Conti*, et que le roi lui dit tête à tête dans son cabinet : *Je suis surpris qu'après vous avoir pardonné une chose où il allait de votre vie , vous ayez l'insolence de cabaler chez moi contre moi. La Beaumelle* était fans doute caché dans le cabinet du roi quand il entendit ces paroles. Ce mot d'*insolence* est surtout dans les mœurs de *Louis XIV*, et bien appliqué à l'héritier présomptif du royaume ! Tout ce qu'il dit de ce prince est auffi bien fondé.

Il faut avouer qu'il est très-bien instruit, quand il dit que le duc d'*Orléans* fut reconnu régent au parlement, malgré le président de *Lubert*, et le président de *Maisons*, et plusieurs membres de l'*assemblée*, &c. Le président de *Lubert* était un président des enquêtes qui ne se mêlait de rien. M. de *Maisons* n'a jamais été premier président; il était très-attaché au régent, et il allait être garde des sceaux lorsqu'il

mourut presque subitement ; et il n'y eut pas un membre du parlement , pas un pair , qui ne donnât sa voix d'un concours unanime. Autant de mots , autant d'erreurs grossières dans ce narré de *la Beaumelle*, sur lequel il lui était aisé de s'instruire , pour peu qu'il eût parlé seulement à un colporteur de ce temps-là , ou au portier d'une maison.

Je ne parlerai point des calomnies odieuses et méprisées , que ce *la Beaumelle* a vomies contre la maison d'Orléans dans plus d'un ouvrage. Il en a été puni , et il ne faut pas renouveler ces horreurs ensevelies dans un oubli éternel.

Mais comment peut-il être assez ignorant des usages du monde , et en même temps assez téméraire , pour dire que *la duchesse de Berri avoua qu'elle était mariée à M. le comte de Riom , et que sur le champ M. de Mouchy demanda la charge de grand-maître de la garde-robe de ce gentilhomme ?* M. de Riom avoir un grand-maître de la garde-robe ! quelle pitié ! le premier prince du sang n'en a point. Cette charge n'est connue que chez le roi. Enfin , tout cet ouvrage n'est qu'un tissu d'impostures ridicules , dont aucune n'a la plus légère vraisemblance. C'est le livre d'un petit huguenot élevé pour être prédicant ; qui n'a jamais rien vu ; qui a parlé comme s'il avait tout

vu ; qui écrit dans un style aussi audacieux qu'impertinent , pour avoir du pain ; qui n'en méritait pas ; et qui n'aurait été digne que de la corde , s'il ne l'avait pas été des petites-maisons.

Il se peut que quelques provinciaux , qui n'avaient aucune connaissance des affaires publiques , aient été trompés quelques temps par les fauffetés que ce misérable calomniateur débite avec tant d'assurance. Mais son livre a été regardé à Paris avec autant d'horreur que de dédain. Il est au rang de ces productions mercenaires qu'on tâche de rendre fatigues pour les débiter , ne pouvant les rendre raisonnables , et qui sont enfin oubliées pour jamais.

Fin du second volume.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES

DANS CE SECOND VOLUME.

L ETTRES A S. A. S. Mgr LE PRINCE DE *** <i>Sur Rabelais et sur d'autres auteurs accusés d'avoir mal parlé de la religion chrétienne.</i>	3
LETTRE PREMIERE. <i>Sur François Rabelais.</i>	5
LETTRE II. <i>Sur les prédécesseurs de Rabelais en Allemagne et en Italie, et d'abord du livre intitulé : Litteræ virorum obscurorum.</i>	16
<i>Des anciennes facéties italiennes qui précédèrent Rabelais.</i>	20
LETTRE III. <i>Sur Vanini.</i>	25
LETTRE IV. <i>Sur les auteurs anglais; et parti- culièrement de Warburton.</i>	28

TABLE DES MATIERES. 391

<i>De Toland.</i>	29
<i>De Locke.</i>	31
<i>De l'évêque Tailord et de Tindal.</i>	32
<i>De Collins.</i>	33
<i>De Wolston.</i>	34
<i>De Warburton.</i>	35
<i>De Bolingbroke.</i>	38
<i>De Thomas Chubb.</i>	40
LETTRE V. <i>Sur Swift.</i>	42
LETTRE VI. <i>Sur les Allemands.</i>	45
LETTRE VII. <i>Sur les Français.</i>	51
<i>De Bonaventure Desperiers.</i>	ibid.
<i>De Théophile.</i>	54
<i>De Des-Barreaux.</i>	57
<i>De la Mothe-le-Vayer.</i>	59
<i>De Saint-Evremond.</i>	60
<i>De Fontenelle.</i>	61
<i>De l'abbé de Saint-Pierre.</i>	63
<i>De Bayle.</i>	64

392 TABLE DES MATIERES.

<i>De mademoiselle Huber.</i>	66
<i>De Barbeirac.</i>	70
<i>De Fréret.</i>	72
<i>De Boulanger.</i>	78
<i>De Montesquieu.</i>	79
<i>De la Métrie.</i>	80
<i>Du curé Meslier.</i>	81
LETTRE VIII. <i>Sur l'Encyclopédie.</i>	85
LETTRE IX. <i>Sur les Juifs.</i>	89
<i>D'Orobio.</i>	97
<i>D'Uriel Acoſta.</i>	102
LETTRE X. <i>Sur Spinofa.</i>	103
CONSEILS A UN JOURNALISTE , <i>ſur la philoſophie , l'hiſtoire , le théâtre , les pièces de poëſie , les mélanges de littérature , les anecdotes littéraires , les langues et le ſtyle.</i>	112
<i>Sur la philoſophie.</i>	113
<i>Sur l'hiſtoire.</i>	116
<i>Sur la comédie.</i>	121
<i>De la tragédie.</i>	125

TABLE DES MATIERES. 393

<i>Des pièces de poésie.</i>	129
<i>Des mélanges de littérature et des anecdotes littéraires.</i>	136
<i>Sur les langues.</i>	147
<i>Du style d'un journaliste.</i>	150
CONSEILS A M. RACINE, <i>sur son poëme de la religion, par un amateur des belles-lettres.</i>	156
UTILE EXAMEN DES TROIS DERNIERES EPITRES DU SIEUR ROUSSEAU.	174
SUR L'ANTI-MACHIAVEL.	187
MEMOIRE SUR LA SATIRE, <i>à l'occasion d'un libelle de l'abbé Desfontaines contre l'auteur.</i>	196
<i>De la critique permise.</i>	197
<i>De Despréaux.</i>	203
<i>De la satire après le temps de Despréaux.</i>	208
<i>Des satires nommées calottes.</i>	212
<i>Des calomnies contre les écrivains de réputation.</i>	214

394 TABLE DES MATIERES.

<i>Examen d'un libelle calomnieux intitulé : La Voltairemanie , ou Mémoire d'un jeune avocat.</i>	217
LE PRESERVATIF.	227
COURTE REPONSE AUX LONGS DISCOURS D'UN DOCTEUR ALLEMAND.	145
PETIT COMMENTAIRE SUR L'ELOGE DU DAUPHIN DE FRANCE , <i>composé par M. Thomas.</i>	262
QUELQUES PETITES HARDIESSES DE M. CLAIR , <i>à l'occasion d'un panégyrique de St Louis.</i>	269
REFUTATION D'UN ECRIT ANONYME , <i>contre la mémoire de feu M. Joseph Saurin , de l'académie des sciences , examinateur des livres , et préposé au Journal des savans.</i>	282
LES HONNETETÉS LITTERAIRES.	289
LETTRE <i>à l'auteur des Honnêtetés littéraires , sur les mémoires de madame de Maintenon , publiés par la Beaumelle.</i>	377

Fin de la Table du second volume.

